

SCIENCE-FICTION

PIERRE PRADIER

Titre original :

LES FUNAMBULES ASSASSINS

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2 et 3^o alinéa), d'une part, que les " copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective " et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, " toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite " (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que se soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

© Pradier pierre 2014

Les Funambules Assassins

Edition999 propose gratuitement ce livre

Schéma de répartition économique sociale de la Société Des
Passerelles
(S.D.P.).....p11

Premier paysage : La Cité sans Rêves

illustration : Les chamans.....p15

Introduction extraite de : *La Fine Cité, Rêve ou
Cauchemar ?* de E. Gallus.....p17

Séquence 1 : Confidences macabres.....p22

Interlude : Jungle Book pages 1 et 2.....p34

Séquence 2 : Jeux de Caïmans.....p38

Interlude : Jungle Book pages 3 et 4.....p57

Séquence 3 : Trois chemins.....p61

Interlude : Jungle Book pages 5 et 6.....p79

Séquence 4 : Genèse de la S.D.P......p84

Introduction extraite de : *La Fine Cité, Rêve ou
Cauchemar ?* de E. Gallus.....p85

Texte tiré de : *Mémoires d'une Reine, Notre Premier
Utérus* (hypothèse mythorique sur les
fondements de la Cité des sous-hommes).....p86

Séquence 5 : Une Mort de trop.....p97

Interlude : Jungle Book pages 7 et 8.....p113

Séquence 6 : La Grande plongée.....p117

Interlude : Jungle Book page 9.....p150

Deuxième Paysage : Là où Vivent les Salamandres

illustration : Les éphémères.....p155

Introduction extraite de : *Mémoires d'une Reinette,
Notre Premier Utérus*.....p159

Toutes les introductions aux saisons et les "bourgeons" qui introduisent les séquences sont extraits du *Manifeste du Marc, la voie du funambule*. Par P. Cobain, E. Gallus et P. Peyre (les trois pères fondateurs).

Séquence 1 : La Saison jaune maturée...p162

Image 1 : La danse hypnotique.....p165

Image 2 : Reconnaissance et symbioses.....p171

Image 3 : Derrière les portes en fer.....p194

Séquence 2 : La Trahison du crocodile...p201

Image 1 : Enfermé dehors.....p204

Image 2 : Il est des vies fragiles.....p209

Image 3 : La source du pouvoir.....p215

Image 4 : Le grand crocodile va bouger.....p220

Image 5 : Démonstration de magie impie.....p224

Séquence 3 : La Saison bleue paresse...p231

Image 1 : Réveil bleu paresse.....p234

Image 2 : L'initiation des funambules.....p242

Image 3 : La mort fumée.....p260

Séquence 4 : La Trahison des emplumés.....p266

Image 1 : retour en ville.....p268

Image 2 : l'inspection d'un condor.....p278

Image 3 : première sédition caïman.....p282

Image 4 : les corbeaux ont pris de l'âge.....p287

Image 5 : dans l'antre de la sorcière.....p292

Image jaunie : genèse des danses hypnotiques.....p301

Séquence 5 : La Saison rouge passion...p308

Image 1 : orgie païenne.....p310

Image 2 : le retour de H.....p321

Image 3 : le réveil de la louve.....p326

Troisième paysage : En Suivant les Vents Métalliques

<u>illustration : La salamandre</u>	p334
Introduction extraite de : <i>La Fine Cité, Rêve ou Cauchemar ?</i> De E. Gallus.....	p338
Recul Mythorique	p329
Séquence 1 : Le Réveil de la louve	p343
<i>Interlude : Aquilon le fauconnier</i>	
Séquence 2 : la Dernière chasse caïman	p354
<i>Interlude : Aquilon le fauconnier</i>	
Séquence 3 : En Suivant les vents métalliques	p372
Recul Mythorique (en fin de séquence).....	p388
Séquence 4 : Le Silence qui précède	p391
<i>Interlude : Aquilon le fauconnier</i>	
Séquence 5 : De Jébusion à Varennes	p397
<i>Interlude : Aquilon le fauconnier</i>	
Séquence 6 : L'Apocalypse sensoriel	p412
<u>illustration : La luciole noire</u>	p444
Epilogue	p446
Recul Mythorique	p447

Edition999 propose gratuitement ce livre

**Schéma de répartition économique
sociale de la Société Des
Passerelles (S.D.P.)**



Strate des Condors. Cimes.
(30 résidents)



**Strate des aigles. Du premier au 30ème
palier.** (313 résidents)



**Strate des albatros.
Du 31ème au 100ème
palier.** (8704 résidents)



**Strate des pigeons. Du 101ème au 200ème
palier.** (70 209 résidents)



**Strate des faisans. Du
201ème au 350ème palier.**
(97 706 résidents)



**Strate des dindons. Du 351ème au
500ème palier.** (2 703 495 résidents)



**Strate des Drontes.
Du 501ème au 665ème
palier.** (27 432 827 résidents)



**Strate des Caïmans. Dernier étage avant la
grande décharge. Zone non-officielle.**
(66 006 résidents)

Premier paysage :

LA CITÉ SANS RÊVES

Les chamans (sorcier, homme médecine, marabout, mage, angakkuq, xamān, Oyun, kam, Wirinun, Chakradhar, druide, n'ganga mudangs, paksu, Kidōka...)

Quelque part, entre l'artisan et l'artiste, entre le docteur et le croyant, entre le bouffon et le politicien...

Il y a le chaman.

Quelque part entre le fou taciturne et le prophète éclairé, entre l'unité de l'être et le morcelé du savoir, entre les civilisations rationnelles et l'aube chaotique du monde...

Il y a le chaman.

Quelque part entre la merde séchée des cases et le mysticisme cristallin des étoiles, entre la fertilité jaillissante d'une pluie diluvienne et les sillons arides d'un visage buriné, entre la main assurée du chef et l'œil blanc du vieillard...

Il y a le chaman.

Sur tous les continents, durant l'enfance de nos pères, il a conté les histoires qui rassurent.

Face aux cataclysmes violents, dans les enfantements sanglants dans les unions, dans les conflits, dans la maladie, dans la mort, il a créé le rituel, il a engendré la magie; cette absolue nécessité du superflu qui arrache l'homme

à sa condition de bête.

Ma Cité, la Fine Cité ou la Société des Passerelles
(S.D.P) est laide et bête.

En tant qu'Ethno-sociologue et en tant que chômeur
alcoolique aussi, j'ai besoin de vous la décrire.

Il faut que ça sorte. Après, j'irai dépenser les
quelques plumes qu'il me reste à la maison rouge.
Seuls les tétons bruns de Rose peuvent m'aider à
oublier... Ma Cité, c'est l'histoire des supposés
derniers hommes.

La Société des Passerelles,
c'est un bouquet de tours de Babel poussant
sur la gigantesque mare de sang appelée «l'Ultime».
Son vase est devenu hermétique aux "mauvaises
herbes" du grand dehors, sa croissance
s'est stabilisée, son engrais est écologique...

Un système clos parfait.

Vraiment ?... Soyons sérieux.

«L'Ultime» a relégué

les conflits du 20ème siècle
au rang de bagarres de rue...

«L'Ultime» n'était pas une guerre de religion
contrairement à ce qu'ont raconté
ces insondables abrutis des médias.

En vérité, aucune guerre n'est religieuse.

Un peuple qui partage équitablement
ses richesses ne tuera pas, même au nom de Dieu.

Si mon métier m'a appris quelque chose,
c'est que le nom de Dieu ne devient sanglant
que dans la misère.

Et cette misère était hurlante avant «l'Ultime».

La Société des Passerelles fut le radeau de sauvetage
d'un monde humain à l'agonie.

Elle a su rester à l'écart du conflit,
comme certains grumeaux demeurent miraculeusement intacts
après le battage vigoureux du fouet.

Mais surtout, elle a su générer une énergie illimitée. Ses citoyens ont payé le prix fort. Ils se sont éloignés de la terre. Ils ont oublié le sens, l'encrage au vivant. Comme l'enfant trop bien nourri oublie de remercier sa mère. Cette "Cité Sans Rêves", comme je l'appelle souvent, a fermé ses frontières brutalement, présentant aux survivants qui grattaient la porte le visage le plus détestable du genre humain, l'indifférence.

Dans son cocon protecteur,
la masse des passerelliens¹ oublia le monde.

Par manque d'inspiration,
les derniers hommes reproduisirent
les inégalités de richesses qui avaient coûté
tant de vies à leurs aïeux, en les adaptant à
l'architecture longiligne de leur étrange cité.
De longues barres verticales titillaient les divins
anus. Elles étaient reliées par milles passerelles
autoroutières inondées de vents artificiels. Elles
étaient découpées en huit strates illustrées par huit
figures d'oiseaux, huit niveaux de richesses, huit
hiérarchisations odieuses.

Tout le monde voulait gravir les strates de la Fine
Cité pour vivre aux luxuriantes terrasses des Cimes,
la strate des Condors immortels.

Chaque homme gardait le nez en l'air,
et oubliait ses pieds.

Chaque couche enviait amèrement la couche
supérieure ; dans un mille-feuille grotesque de
jalousie. Durant cette course à l'enrichissement
personnel, les citoyens ne contemplaient plus
d'horizons oniriques.

Mais,

¹ Nom donné aux habitants de la S.D.P.

il fallait vite répondre aux flux incessants
de migrants, et, après l'épisode désastreux
des "Derniers Naufragés",

l'autarcie était devenue inévitable.

On étala, en contraste à la cité verticale,
une exploitation agricole immense et toute robotisée:

le «Vaste Automate Bucolique» (V.A.B.),
valet fonctionnel du grand estomac de la S.D.P.

La terre était cultivée sans amour
par des insectes de métal géants ;
les bourreaux sans visage du drame historique
que les passerelliens appelèrent
«l'Étau Paysan» ; un suicide de masse du milieu
agricole.

La S.D.P. était si gourmande
en énergie que le Vaste Automate Bucolique
était constellé de forêts d'éoliennes
qui emmagasinaient les vents
comme d'officieuses petites alvéoles pulmonaires.

Les Cimes luxuriantes de la Fine Cité,
flanquées de panneaux solaires,
chauffaient le coeur palpitant de la ville.

Le moindre ruisseau ruisselant
détenait son propre barrage électrique
qui drainait l'énergie veineuse du vieux continent.

Et les petites cellules humaines s'activaient
à tour de rôle dans la «Grande Roue» translucide,
pour compléter les besoins gargantuesques de la
"haute bête". La S.D.P. devenait organisme
autonome.

Il fallait vite répondre aux exigences
des inégaux portefeuilles et les nantis immortels
se taillèrent la belle part du gâteau en s'exilant au
dessus des nuages, aux terrasses, aux Cimes, aux
Condors.

Ils contemplaient à travers l'épaisse brume suspendue les déchus et déchets s'amonceler aux pieds des tours.

La vilaine habitude qui poussait toute chose à tomber avait d'ailleurs invité le peuple à quitter le rez-de-chaussée puant.

Personne n'avait le courage de nettoyer cet amas de débris innombrables et innommables qu'on nomma par la suite, «La Grande Décharge». Seuls quelques marginaux, les biffins, ratissaient inlassablement les montagnes d'ordures pour revendre leurs trouvailles au marché noir.

Devant l'état démissionnaire, un trio de directeurs d'entreprises inspirés, les «Firmos», se partagèrent la Cité en trois grands pôles. Il fallait vite stimuler la masse grouillante des travailleurs et le café devint le carburant officiel de la S.D.P. Il était pourtant boudé par le maussade climat de cette vieille contrée incontinent.

Il avait subi de plein fouet les conséquences de «l'Ultime» et le grand embargo.

D'où venaient donc tous ces litres noirs et fumants ?

Enfin, comme la proximité exacerbe l'animalité, il fallait vite répondre à la bête par le fouet.

Tandis que les basses strates se peuplaient de caïmans avides, la S.D.P. se dota rapidement d'une Milice privée qui protégeait la veuve et l'orphelin ploutocrates.

Et les scruteurs scrutaient...

*Pensées d'Eurus Gallus, Ethno-sociologue
au chômage depuis l'an 27 post G.M.*

Séquence 1 : **Confidences macabres**

Article septième :

Tout passerellien doit accomplir son devoir de citoyen.

Chaque habitant de notre glorieuse cité est sommé de participer à l'effort énergétique commun. Il devra répondre à l'appel de la grande roue sous peine d'une amende de 25 plumes de quetzal par jours d'absence. Sa présence sera accompagnée d'une mise à jour de son dossier médical Hermes. Il lui sera offert par la firme Terra Prima une collation et une boisson énergétique.

D'autre part, il est fortement conseillé aux passerelliens de choisir un nouveau prénom parmi la liste dressée par les Firmos afin de préserver l'harmonie de notre glorieuse Cité. Un prénom sera commis d'office à tous les naufragés.

(extrait du règlement intérieur de la S.D.P.)

*Le 22 novembre de l'an 48 post G.M.,
18H 32 - Strate des Albatros - 98ème palier - Tour
Est 09 - Cabinet du psychologue Piteraqa Cobein.*

Encore un de ces jours où les vents artificiels soufflaient à plein régime.

Un jour où les tours de béton mou penchaient si fort qu'on se demandait combien de temps cette Cité resterait debout. Enfin, serait-ce si terrible?...

Nous étions le 4ème jour de la semaine et comme chaque semaine j'avais rendez-vous avec le grand psychologue Piteraqa Cobein, le prophète du «bien-être».

- Agent Harmattane Fenhrir ?... C'est à vous, Harmattane. Installez-vous.

Le psychologue au sourire de miel remarqua presque immédiatement la mine renfrognée de la milicienne aux yeux gris.

- Je vous écoute.

En vérité, il me connaissait bien.

Cela faisait plusieurs mois que la Katraz m'avait forcée à consulter Piteraqa suite à «l'affaire de l'ogre». Cette poignée de grattes papiers m'avaient d'abord arraché ma plaque de milicienne d'élite. Ils m'avaient ensuite rétrogradé dans la milice de proximité. Et comme l'humiliation n'était pas suffisante, ils m'avaient imposé un suivi thérapeutique hebdomadaire avec ce psychologue en vogue. Pourtant, contre toute attente, dans ce petit bureau plein de babioles antiques, entre son terrarium à salamandres et son chat, je me sentais bien. Il était bienveillant. Il sentait bon.

J'étais en zone de confiance.

- Votre nouvelle affectation vous tracasse ?

- Mmh...

Il avait vu juste, comme souvent.

J'ai allumé une Gringo, j'ai inhalé son arôme d'épice, puis j'ai exhalé cette histoire fumeuse...

«C'était mardi. Un noir matin d'hiver, brutalisé par la sonnerie stridente du téléphone et le carrelage glacial de la cuisine. Il devait être trois heures environ.

Mon coéquipier Tivano m'expliqua, entre deux dictons kakapo², qu'on avait retrouvé un cadavre à l'angle de la rue Gericho dans la 568ème³. Un assassinat «glauque» pour reprendre ses mots. Il me prévint que le capitaine Folkoche était déjà sur place.

Ils m'attendaient.

Je demandais à Tivano :

- Mais ? Ce n'est pas notre boulot d'enquêter sur les meurtres. Pourquoi ils n'appellent pas les milices d'élites ? Et puis on est loin de notre secteur... Pourquoi les milices de la 568ème ne sont pas sur le terrain ?

² Espèce nocturne de grand perroquet célèbre pour sa stupidité. En effet, le kakapo, face à un danger, est capable de monter à un arbre et d'y sauter, oubliant qu'il ne vole pas.

³La 568ème strate. Le décompte des étages est inversé dans la S.D.P.

Étant admis que le premier étage est situé aux Cimes et que la S.D.P. compte plus de 600 étages découpés en 8 strates distinctes (correspondant aux 8 niveaux de richesse des passerelliens), le 568ème se situe donc assez bas, à la strate des Drontes.

- *“Chaque chose en son temps en hiver comme au printemps”*, collègue. Je crois qu’ils veulent juste qu’on place les cordons et qu’on escorte le corps à la morgue. Après, *“advienne que pourra”* reprit-il sur un ton neutre.

Je n’aime pas le nouveau café de la Fine Cité. Il est épais, il est violacé, il voile le réel. Mais, avant de monter dans ma petite voilette⁴ de fonction, j’en bus une épaisse gorgée. J’en avais besoin. Et, tandis que les lueurs torves des lampadaires flottants glissaient sur mon pare-brise, la passerelle de bitume sillicé m’attirait inexorablement vers le Gros Colon⁵.

Mon corps engourdi s’éveillait dans l’intuition naissante du sordide.

Je connaissais bien le secteur de cette strate paupérisée : ses oiselles⁶, ses travailleurs de petits salaires et ses salaires de petites magouilles... J’y enquêtais souvent quand j’étais dans l’élite. Mais pourquoi le capitaine Folkoche était sur place ? Elle ne quittait jamais son bureau. Et puis, ça voulait dire quoi, *“glauque”* ?

J’entrais en zone de tension.

⁴ Moyen de transport privé standard des passerelliens. Habitacle muni de voiles courtes et d’une petite batterie de stockage énergétique qui utilise les vents artificiels de la Fine Cité.

⁵ Grande tour centrale comprenant une autoroute en colimaçon et un escalier piéton. Seul moyen officiel pour changer de strate.

⁶ Terme typique et souvent péjoratif de la S.D.P. désignant les prostituées.

La victime avait ses yeux bleu pâle exorbités. Ils avaient la couleur de la terreur pure et crue. Ses doigts recroquevillés avaient choisi la forme de la douleur sourde et lente. Elle était nue. Deux cratères noirs coagulés avaient remplacé ses seins. Ils contrastaient avec la blancheur presque synthétique de sa peau. Pas une trace de lutte sur le corps, excepté pour son cou marqué d'une strangulation bleutée.

Elle avait dû expirer avant la mutilation. Cela pouvait expliquer les trop rares coulures autour des cratères.

Le sang qui stagne ne jaillit plus.

J'entrais en zone de dégoût.

- *“L'homme est un loup pour l'homme“*, murmura Tivano en prenant un air détaché.

Il ne trompait personne, c'était un sensible.

Après une longue inspiration, je repris le cours de mes réflexions. La malchanceuse avait expiré depuis peu, elle ne sentait pas encore la mort. Son dernier souffle devait remonter à une poignée d'heures tout au plus. Les premières escouades de nécrophages, les mouches bleues, étaient encore trop rares. L'entrepôt était pourtant à proximité de la Grande Décharge. Oui, elle avait du mourir aux alentours de minuit...»

Prise dans les méandres de sa mémoire, la jeune milicienne continuait à décrire le plus fidèlement possible sa découverte macabre, dans un exercice libérateur. Elle ne remarqua pas l'étrange lueur dans les yeux du psychologue lorsqu'elle précisait ses intuitions.

«...Elle gisait dans un entrepôt de recyclage d'environ deux-cent mètres carrés, non loin du tortillard⁷. À l'angle de l'entrepôt, un carton avait été éloigné des piles. Il offrait un siège d'observation idéal pour guetter une victime qui sortait des transports en commun après une journée de travail. Pintaderie⁸ de répression budgétaire et pintaderie de milice de proximité ! Je n'avais pas le matériel nécessaire pour travailler sur ce meurtre. Je me suis donc résignée à imaginer l'assassin ».

Un puzzle mortel s'imbriquait pièce par pièce derrière les yeux de la milicienne.

« Il avait dû immédiatement l'agripper par le cou, une main dans l'étreinte, une main sur la bouche comme l'indiquait la légère éraflure près de ses lèvres. Il avait dû pivoter violemment, comme la trace de gomme de chaussure l'indiquait, à l'entrée de l'entrepôt. Il l'avait entraînée au fond en serrant fort dès le début et en esquivant ses mouvements désordonnés ; ce qui expliquait l'absence de traces de luttes sur le sol. Aucune commotion ne semblait avoir abimé son crâne. Lorsqu'elle était tombée, inconsciente, il avait dû ralentir sa chute de la main. Et puis il avait serré encore.

Je l'imaginai puissant. Trois empreintes ressortaient du patchwork violacé qui habillait le cou de la victime. Elles indiquaient clairement la pression sur-

⁷ Le tortillard est le transport en commun le plus utilisé par les passerelliens. Son nom, en référence aux trains locaux d'avant Grande Mutation, évoque bien le trajet tortueux qu'il effectue lorsqu'il longe les tours de la S.D.P.

⁸ Saloperie.

humaine qu'il avait exercé pour étrangler cette femme d'une seule main, avant de l'achever avec les deux. Je le pressentais habile au combat parce qu'il avait su esquiver chaque tentative de défense. L'absence de peau sous les ongles de la victime était révélatrice.

Je l'imaginai surtout anormalement silencieux. Les traces sur le cou indiquaient une première saisie "en frontal". Rien ne m'expliquait vraiment comment il avait pu surprendre sa victime en l'attaquant de face. Les bruits de ses pas auraient dû l'alerter bien avant le contact visuel.

Puis la nausée revint, il ne l'avait même pas violée. Il ne l'avait pas tuée pour le plaisir ou par pulsion, il avait juste volé ses seins.

Ses besoins n'étaient pas explicables, ils étaient tordus !»

- ...Vous avez une interprétation toute personnelle et singulière de ce meurtre, Harmattane. Évitez d'en parler autour de vous, les gens ne comprendraient pas forcément votre point de vue. De mon côté, je n'en parlerai pas dans mon évaluation. Poursuivez, je vous prie...

«...Tivano avait retrouvé les vêtements et le portefeuille de la victime : Maloja-Agathe Catane, une serveuse de 25 ans originaire des Drontes⁹. J'avais déjà deviné son origine modeste à son prénom composé. La plupart des gens de cette strate ont du mal à abandonner certaines traditions d'avant

⁹ Originaire de la strate des Drontes. Il s'agit de la dernière strate officielle de la S.D.P. avant la Grande Décharge mais les passerelliens considèrent le tout dernier étage des Drontes comme une strate à part entière qu'ils nomment strate des caïmans.

Grande Mutation. Mais ils veulent aussi s'intégrer. Les deux prénoms de cette jeune femme le montrent bien. Bref, j'appris aussi que l'homme boudiné dans son complet sur-plumé, qui discutait avec le capitaine Folkoche, à l'entrée de l'entrepôt, était le grand patron de la Katraz en personne. Etrangement, sa présence n'avait l'air d'étonner personne... Je l'ai clairement vu donner une boîte noire à mon capitaine. C'était sûrement l'enregistrement de la vidéo surveillance. Il avait dû la retirer à la milice de la 568ème... Mais pourquoi ?»

- Vous n'avez pas reconnu le Firmo Maréchal des Serres, Harmattane ?! le chef immortel des milices, votre employeur !

- Non... J'aurai dû ?

- ... Poursuivez.

- J'avais parié que l'assassin ne portait pas de gants.

- Donc ?

- Donc j'ai pu relever ses empreintes en déposant un peu de poudre de mon crayon à papier sur le carton. Quand je pense au matériel dont disposent les milices d'élites ! Revenir sur une méthode aussi archaïque ! Une solution digne de nos arrières grand-mères d'avant Grande Mutation, Piteraqa ! Enfin bref, j'ai frotté la mine sur la crosse de mon solaire¹⁰. Et puis j'ai soufflé doucement. Et j'avais vu juste. Il avait laissé une très belle empreinte sur le côté

¹⁰ Arme solaire. C'est l'arme de poing la plus utilisée dans les milices depuis les progrès de stockage d'énergie réalisés par les dignitaires écologistes. Cette arme équipée d'un petit panneau photovoltaïque emmagasine et concentre la lumière pour tirer un rayon avoisinant les 1080 degrés Celsius.

gauche du carton. Je suis sûre qu'avec deux ou trois crayons et plus de temps, j'aurais pu relever l'empreinte de la main complète !

- C'est possible ça ? Je veux dire... Comment avez-vous pu emmener les empreintes ?

- On n'a pas beaucoup de matériel dans la milice de proximité. Mais on a quand même du sparadrap.

- Vous êtes géniale, Harmattane !

- Je me moque d'être géniale, docteur Cobein, ce qui me met hors de moi c'est le jeu de la Katraz dans cette affaire ! D'habitude, quand ils sont cyniques ou démissionnaires, c'est à cause du client... Dans cette affaire, il n'est même pas question de clients ! Et je n'ai pas le droit d'enquêter sur un meurtre qu'on m'a mis sous le nez ! Personne n'enquête sur ce meurtre ! Il n'y avait que nous sur le terrain, Piteraqa ; les plus bas gradés des milices ! Et cette boîte noire qui passe de mains en mains ! Et puis surtout, c'est ce meurtre !

Harmattane perdait son calme à mesure qu'elle accumulait cette indigente liste de questions sans réponses. Piteraqa recentra la milicienne sur le sujet qui l'intéressait, elle.

- Qu'avez vous ressenti devant ce corps de femme mutilé ?

- Rien, je... Le dégoût peut-être.

- Vous avez vu beaucoup de cadavres, Harmattane. En tant qu'ex milicienne d'élite, mais en tant que victime de "l'Étau Paysan" aussi. Et puis vous avez tué. Je vous ai écouté et j'ai ressenti une émotion particulière lorsque vous évoquiez ce meurtre.

- Peut-être... Cette mutilation...

- Ah ! En aurait-il été de même si l'assassin lui avait coupé les mains ou la langue ?

- Non... C'est moche aussi mais non. C'est parce que je suis une femme c'est ça ? C'est là que vous voulez en venir ?

- Oui, mais pas seulement. Vous approchez de la trentaine, Harmattane.

- Quel rapport ?

- Vous êtes célibataire aussi.

- Comme vous, non ?

Le psychologue eut un petit recul pudique.

- Il ne s'agit pas de moi, Harmattane. Je pense que cette... profanation vous touche parce qu'elle salit l'attribut d'une mère. Votre horloge biologique tourne. Je pense que la mère refoulée qui est en vous a souffert de ce spectacle.

- Je ne suis pas d'accord avec vous, Piteraqa ! Moi je pense que cet assassin est un détraqué sexuel. Un pervers qui a découpé les seins de cette femme pour... Je ne sais quoi. Laissez ma mère refoulée tranquille !

Piteraqa ria de bon coeur. Il aimait beaucoup les réparties cinglantes de sa patiente.

- Oh !, pardon, Harmattane ! Mais si on laisse tous les deux votre mère refoulée tranquille, qui s'en occupera ?

Les deux complices éclatèrent de rire. Puis Harmattane s'assombrit brusquement.

- Pintaderie, Piter' ! On n'est pas que des pondeuses ! Ma mère a fait ce choix et je... Je ne peux pas finir comme elle ! J'ai une vie trop dissolue pour penser à ça.

- Voyez où ce meurtre nous mène ? Il vous touche profondément. Harmattane, ma posture m'oblige à vous dissuader de mener cette enquête parallèle. Pour raison officielle et personnelle aussi.

- Votre "posture" vous prive de bien des choses essentielles, "docteur". J'ai assez entendu votre discours surprotecteur pour aujourd'hui.

Le psychologue se sentit maladroit. Il avait cette mauvaise et délicieuse habitude de s'oublier en présence d'Harmattane. Mais n'était-ce pas ses maladroitures régulières qui lui avaient permis de gagner petit à petit la confiance de la milicienne ?

- Très bien, Harmattane, nous nous verrons donc la semaine prochaine comme d'habitude.

Pitera q s'approcha tendrement de l'oreille de la jeune femme et chuchota :

- Je sais que vous mènerez cette enquête avec talent. Attrapez ce malade, ça vous fera un bien fou. Mais, s'il-vous-plait, faites attention à vous.

- Merci, Piter'. C'est ce que j'avais besoin d'entendre.

Pitera q sortit du bureau pour raccompagner l'ex-inspectrice d'élite aux pommettes légèrement plus rosées que d'habitude.

Puis il se retrouva seul dans le couloir mal éclairé.

À la fenêtre, la nuit assombrissait les murs et les passerelles de la “Fine Cité”.

La frénésie du jour était grignotée par le manteau d’ombre. Seuls les cris lumineux des phares de voiletures et des lampadaires flottants résistaient à sa bouche molle.

On voyait les barres quadrillées des milles passerelles dont les Cimes trop lointaines se perdaient dans le néant sans étoiles.

Dans le silence fatigué du couloir, Piteraqa entendit un bruissement ténu ; un insecte, un éphémère. Puis deux, puis trois. Il eut le sourire du trop familier. Il savait qui ces créatures annonçaient.

Une silhouette longue et osseuse se détacha de l’ombre anguleuse du mur.

- Il faudra que tu me racontes comment tu entres dans un immeuble de plus de cinq-milles mètres sans emprunter la porte..., H..

Le 23 mars de l'an 28 post G.M. (Grande Mutation)

Cher journal,

Je vais t'appeler Jungle Book parce que Rose m'a raconté les histoires de Moogli le soir après ses passes.

Je voulais t'appeler Rose mais elle m'a chassé... Elles m'ont toutes chassé, ces oiselles.

Et puis j'en ai marre des femmes. C'est dégueulasse, je voulais juste les protéger. Elles m'ont dit qu'un homme ça doit être fort et ça doit protéger les femmes... Moi, je voulais leur montrer que j'étais plus un poussin. Du coup j'ai plus de mamans, j'ai plus de maison, j'ai plus rien. Je ressens plus rien. J'ai envie de sauter des passerelles, Jungle Book, mais j'ai une meilleure idée.

Le 24 mars de l'an 28 post G.M.

Ca y est, Jungle Book, je l'ai fait !

Mais il faut d'abord que je t'explique alors écoute bien.

Mr Gallus c'était un client de Rose et il était gentil avec moi.

Il m'a donné des livres d'ethnologie parce qu'il m'a dit qu'il faut revenir au début de la Rome Antique pour comprendre la fin des hommes décadents. J'ai pas bien compris mais il me donnait des livres d'ethnologie et des bonbons.

Une fois, Mr Gallus m'a emmené voir le vieux port. Il m'a dit que les bateaux allaient disparaître. Mais j'ai vu les bateaux, Jungle Book !

J'ai pas pu m'empêcher de pleurer.

Alors aujourd'hui j'ai retrouvé le vieux port (j'ai sauté dans la Grande Décharge et j'ai marché toute la nuit, Jungle Book ! Jusqu'à la mer.) et j'ai trouvé un bateau. Oui, Jungle Book, j'ai sauté dedans !!! Je sais même pas où il va mais je m'en fous parce que j'ai nulle part où aller.

Le 25 mars de l'an 28 post G.M.

J'ai peur Jungle Book. Et puis j'ai faim en même temps. Les marins parlent une langue froide et je veux pas qu'ils m'attrapent. J'ai pu trouver où ils cachent la bouffe mais j'ai pas réussi à en voler assez.

Tu sais, je suis pas bête, Jungle Book, je sais bien que je vais peut-être mourir dans le bateau mais c'est toujours mieux que de mourir sur les passerelles ou de tomber en bas des tours.

Le 27 mars de l'an 28 post G.M.

Je suis désolé, Jungle Book, j'ai pas pu te parler hier mais du coup console toi, j'ai plein de trucs à te raconter !

Les marins restent à l'intérieur du bateau quand ils boivent et, crois moi, Jungle Book, ils boivent bien ! Presque autant que les clients de la maison rouge¹¹ !

Du coup, moi je peux aller sur le pont tranquillement et regarder la mer.

Et là, j'ai rencontré un homme. J'étais pourtant attentif pour pas me faire attraper mais lui, il était comme un fantôme, il est apparu juste à côté de moi ! D'un coup !

Il m'a donné des pommes et il a dit qu'il avait besoin de moi. Tu te rends compte Jungle Book, je vais pas mourir ! Je vais le suivre et il va s'occuper de moi. Il va s'occuper de moi Jungle Book !

Ah, oui ! J'ai vu une très belle chose aussi. Il y avait une fille toute nue sur la rive avec un très gros loup à côté. C'est pas des blagues, Jungle Book, c'était comme Moogli mais en fille ! Elle était très belle et triste aussi. Elle m'a ému. Je crois que je ne l'oublierai jamais.

¹¹ Une des nombreuses maisons closes des basses strates de la S.D.P., c'est la maison close de Rose dont il est question ici.

L'homme bizarre, il m'a trouvé une meilleure planque avec lui. Il s'appelle H.

Le 4 avril de l'an 28 post G.M.

Cher Jungle Book,

On mange beaucoup de pommes à bord mais sinon je vais bien. Avec H., on est pas obligé de se laver et ça c'est chouette ! Il m'oblige à lire les livres de M. Gallus. Il dit que j'en aurai besoin.

Maintenant je sais où on va. On va en Sibérie !

H. m'a dit que c'était le seul bateau qui allait encore là-bas et que c'était peut-être même son dernier voyage.

H. ne parle pas beaucoup mais parfois, il se met à rigoler tout seul. Il a l'air heureux et un peu fou aussi. Et puis surtout, il a jamais peur.

En tout cas, il est beaucoup plus doué que moi pour se planquer et il connaît toutes les habitudes des marins. Du coup on mange bien et on va souvent voir la mer !

Le 6 avril de l'an 28 post G.M.

Jungle Book,

Si tu savais comme j'ai envie d'arriver en Sibérie, j'en ai marre du bateau !

H. m'a dit qu'on allait rencontrer des magiciens ! Des magiciens, Jungle Book, comme sur le dessin du livre de la maison rouge ! Pourtant, c'est bizarre parce que M. Gallus a dit que les hommes avaient disparu tout autour de la Fine Cité...

Il m'a dit que les vents chimiques de l'Ultime étaient mortels.

Séquence 2 : **Jeux de Caïmans**

Article cinquième :

Les caïmans sont des terroristes. Tout passerellien entretenant des rapports, quels qu'ils soient, avec les caïmans sera considéré comme terroriste ou sympathisant terroriste. Il encourra une peine de quinze ans minimum dans la prison du vide. Tout passerellien employant un caïman encourra une liquidation de son activité ainsi qu'une peine de prison. Tout passerellien qui donnera à manger aux caïmans encourra une amende de vingt plumes de quetzal et une surveillance accrue des scruteurs.

(extrait du règlement intérieur de la S.D.P.)

*Le 23 novembre de l'an 48 post G.M.,
8H 22 - Strate des Faisans - Tour Sud 22 - milice de
proximité du 252ème palier - Bureau du Capitaine
B. Folkoche.*

- On a des caméras partout ! Il y en avait une dans l'entrepôt. Je veux voir la lentille vidéo, c'est tout ! Je...Je vous ai vu prendre la boîte noire, vous savez !

Les crocs d'Harmattane étaient tranchants de colère. Sa bouche contractée trahissait ses faiblesses de communication humaine. La lèvre supérieure de cette petite brune énergique affichait une mystérieuse cicatrice qui blanchissait sous l'effet de la tension.

Sa rage, trop franche, rompait toute négociation et trahissait son mépris sauvage.

- Je n'ai pas à me justifier, jeune tourterelle¹² ! Vous faites ce que je vous ordonne ou vous rendez votre plaque. Suis-je claire ?

La bouche pincée de la vieille Folkoche avait à peine articulé cette phrase. Pourtant, les mots avaient sonné comme un coup de hache dans le bois sec.

Ses fines lèvres sèches économisaient l'effort sans amoindrir l'effet.

- Mais ça ne vous coûte rien, fiente ! Vous défendez qui ? Et pourquoi le Firmo Maréchal était sur place ?

Le renoncement buccal de la milicienne conférait à

¹² Appellation méprisante typique des hautes strates de la S.D.P.

cette phrase une tonalité chevrotante. L'affrontement était joué d'avance. Harmattane n'était pas crédible sur le terrain du débat, Bora Folkoche s'y promenait depuis des décennies.

- Un client nous a appelé. Il se plaint du bruit causé par des caïmans qui se sont installés dans le parking de son entrepôt. Il s'engage à nous payer une belle somme afin de les déloger. Le capitaine Folkoche se racla la gorge puis reprit, sans précipitation. Mes scruteurs m'ont confirmé qu'il se trame un combat de miséreux au 283ème pallier de notre strate. Vous allez me disperser tout ça et en coffrer quelques-uns pour l'exemple. Nettoyez bien la fiente et le sang.

Harmattane quitta le bureau de son capitaine pleine de colère contenue.

Elle dépassa les scruteurs aux yeux blancs qui encombraient la grande salle. La tête légèrement relevée, ils devaient être près d'une centaine à observer les moindres recoins de la strate par leurs lentilles vidéos. Ce procédé mis en place par le pôle d'ingénierie de la Katraz était efficace.

Les lentilles posées à même la rétine permettaient d'obtenir une image remarquablement nette et d'un bel angle de 180 degrés. De plus, les pauses déjeuner, les va-et-vient aux toilettes, les assouplissements fréquents ou même les clignements d'yeux ne pouvaient interrompre le flux vidéo. Chacune de ces petites pastilles oculaires, reliées à leur récepteur par un long fil translucide, transmettaient fidèlement et en temps réel à leur porteur une zone précise du 201 au 350ème palier via une caméra savamment disposée, active de jour

comme de nuit, 24 heures sur 24. Le récepteur, une petite boîte noire semblable à celle des avions de l'ancien monde, avait une capacité d'enregistrement d'une semaine.

Le code de l'entreprise Katraz prévoyait de les stocker un mois avant de les réinitialiser.

Le capitaine Folkoche, d'une infinie bonté, avait autorisé ses scruteurs à échanger leurs lentilles pour « varier le paysage ». Les zones d'affluences de passerelliens étant, bien entendu, les plus prisées.

Elle avait surtout installé cette alternance devant les suicides et les crises de folie récurrentes de ce corps de métier.

Enfin le degré d'ancienneté ouvrait les privilèges de fauteuils, de boissons et de biscuits apéritifs à volonté. Les grades des scruteurs étaient donc aisément repérables à leur niveau d'embonpoint. Certains scrutaient même la bouche ouverte.

Harmattane haïssait ces collègues. Ils avaient développé une moquerie permanente envers les passerelliens pour supporter leurs interminables journées. Ils étaient pitoyables.

La milicienne aux yeux gris attrapa Tivano par la manche et l'entraîna jusqu'à sa voilette de fonction. Le brave homme manqua de renverser son café mais n'osa pas protester. Il avait entendu les éclats de sa coéquipière à travers la porte du capitaine.

Bora Folkoche était seule dans son bureau. Cette femme sèche aux yeux menthe glaciale et au chignon argenté, tiré à l'extrême, avait vite appris à écraser l'ennemi avant qu'il se défende.

C'est de cette manière qu'elle avait gravi les échelons de l'entreprise des Milices de sécurité «Katraz».

Elle se savait mauvaise agent, mauvaise inspectrice, mauvaise combattante et piètre soutien. Mais elle était bonne gratte-papier, fine manipulatrice et excellente chienne de garde des règlements en tout genre.

Elle pressentait la menace que cette petite milicienne arrogante, arrivée il y a quelque mois à peine, faisait peser sur son autorité. Elle avait observé cette bleue prenant des airs d'inspectrice et bravant les ordres.

Elle prit son téléphone et appela le service secrétarial¹³ des milices.

- ... Oui... Je veux le dossier complet de l'agent Harmattane Fenrhir sur mon bureau au plus tôt... Une semaine ?... Bien, j'attendrai.

La lenteur administrative des services de son entreprise la plongeait dans une impatience rageuse. Elle chercha dans son tiroir son compagnon porteur de force. Un lapin en peluche abîmé par les années. Il ne l'avait jamais trahie, lui...

Et, les yeux plantés dans les billes noirs du lapin, elle susurra : « cette bécasse va sauter ! »

Tivano cachait sa gêne pendant que sa coéquipière enfumait nerveusement l'habitacle de la

¹³ Ou de secrétariat. Les jargons professionnels du secteur tertiaire (activité de services et communications) se sont beaucoup développés dans la S.D.P.. On peut expliquer ce glissement lexical par le développement du secteur tertiaire lui-même. Les secteurs agricoles et industriels ayant été massivement robotisés, l'écrasante majorité des passerelliens sont affiliés à ce secteur d'activité.

voileture. Il cherchait un dicton apaisant mais, pour la première fois, il n'en trouva pas.

C'était un homme profondément simple et gentil. Loyal et droit. Un bon père de famille, un collègue attentionné. Harmattane le fascinait parce qu'elle pilotait la voileture en fumant alors que c'était une posture d'homme. Elle le fascinait parce qu'elle bravait l'autorité d'un chef qu'il craignait. Parce que, sur tous les plans, il la savait plus forte et plus audacieuse que lui. Parce que, sans répondre aux critères de beauté des femmes de la Fine Cité, elle avait un charme fou. Et parce qu'elle s'en moquait éperdument.

Elle avait l'attrait irrésistible de l'interdit.

- ... Et tu sais, pour ma nouvelle machine à café cinétique, tu penses que je devrais prendre une garantie ? Parce que ma femme la trouve trop chère...

- Tivano, je t'aime bien mais, "ton bec".

- T'aurais pas dû titiller la Folkoche, Harma'. Elle est revancharde. "La vengeance est un plat qui se mange froid".

- Mmh... On arrive.

Les caïmans étaient la grande actualité de la Fine Cité depuis qu'elle avait fermé ses frontières au monde mourant.

Harmattane savait qu'ils s'étaient partagés la plus basse strate en deux quartiers principaux.

Le quartier nord géré par le violent Haboob et ses desmadres, et le quartier Sud, contrôlé par l'inquiétante mère maquerelle Sharav, surnommée Mamywata, et ses courtisanes guerrières, les shamoutas.

Le dernier étage de la dernière strate était une plaque tournante des commerces illégaux. Les caïmans avaient développé des jeux lucratifs autour des combats de clochards.

Comme la surveillance vidéo était accrue, ils devaient régulièrement changer de strate en comptant sur la lenteur des Milices et la pauvreté des gens des basses strates qui pouvaient rarement se payer leurs services.

Aujourd'hui, ils étaient montés jusqu'au 252ème pallier, dans la strate de la milice de proximité d'Harmattane. Ils s'étaient déployés sur le parking d'une entreprise de recyclage appartenant à la firme Terra Prima, pouvant largement allonger le prix d'une prestation musclée ; double erreur.

Les caïmans préparaient encore leurs affaires lorsque la voilette arriva aux portes du parking.

Apercevant la meute frénétique, Tivano brisa le silence de l'habitacle en forçant les graves de sa voix pour rassurer sa collègue.

- Ils sont nombreux mais ils ne nous ont pas encore vus. Heu... "Tout vient à point à qui sait attendre". Si c'est moi qui appelle Folkoche, elle enverra peut-être du renfort ou...

Le bruit de la portière coupa nette sa phrase. Le milicien devint blême. Harmattane marchait d'un pas décidé, l'arme au poing, vers la horde.

"La vie n'est qu'un long suicide inconscient" pensa le brave homme qui tentait d'endiguer sa montée de terreur.

Une odeur de terrier inondait le grand Hall.

La perspective du sang accroît l'excitation.

Elle génère l'hormone brute.

Plus en retrait, deux silhouettes avaient repéré la milicienne. Le fond de leurs yeux était jauni d'illicite mais gardait une vivacité prédatrice.

L'homme était massif, trapu, taillé dans le bois brut. Sa grosse barbe noire semblait relier son cou de taureau à son poitrail dénudé, couvert de balafres profondes et mal cicatrisées. Tout, de son regard de fauve à sa posture bestiale, indiquait sa passion du combat. Ses grosses mains sombres semblaient faites du même matériau que l'énorme fusil solaire qu'il utilisait comme canne d'appui. Son léger embonpoint masquait à peine la puissance phénoménale de sa musculature.

Il était de ces hommes que les habits gênent, dont la nudité est une armure. Il était de ces hommes qu'un regard insistant ou un mot déplacé pouvait changer en machine à tuer.

La femme était profonde, belle comme une hérésie païenne, ronde comme la mère du monde. Plus grande que l'homme, plus noire que l'ébène, elle captait sur elle tous les regards vivants, avec ses yeux noirs d'antilope. De sa chevelure nocturne et broussailleuse, abondante comme la jungle, les verroteries irradiaient d'éclats lumineux. De ses grandes lèvres carmin jaillissaient la faim primale et le sourire impie. Un tatouage symbolisant le poisson reliait sa joue pleine à sa tempe luisante. Son torse nu, orné de colliers et de tatouages mystiques, déployait de puissants seins ponctués de mamelons noirs et généreux. Sa longue jupe d'écailles argentées, maintenue sous le nombril par une ceinture constellée de poignards, moulait une croupe énorme et puissante. Enfin, ses épaules rondes supportaient les va-et-vient d'un grand serpent noir

qui ondulait au rythme des respirations de sa maîtresse.

- Une 'licienne ! Elle est si seule... Si elle s'approche encore, je la maudis.

Mamywata esquissait toujours un rictus indescriptible lorsqu'elle employait ce mot qui, pour elle, était annonciateur de meurtre.

Le gros avant-bras étonnamment rapide d'Haboob se figea devant les seins de la sorcière.

- Attends, je la connais, elle a sauvé mes gamins...

Le hurlement du canon solaire d'Harmattane figea le temps. Les mille yeux dévoraient la milicienne durant cette seconde épaisse. Puis la caméra chuta dans un fracas métallique, assourdissant les crânes.

Harmattane avait aveuglé son propre camp et signé le pacte tacite de l'illicite. La haine ambiante devint méfiance diffuse.

Tivano observait, pétrifié.

De son petit bureau, qu'elle aimait fermer pour observer ses employés nécessaires gratter à la vitre, le capitaine Folkoche arracha violemment les lentilles vidéos qu'elle avait réquisitionnées pour suivre l'opération, en tirant sèchement les fins fils translucides. Un écran bleu avait remplacé l'image avant même que la milicienne n'entre dans le champ de la caméra. De la bouche rageuse du capitaine sortit un râle effroyable suivi d'une phrase venimeuse qui résonna dans tout le poste de milice :

« Je suis sûre qu'elle l'a fait exprès cette fouille-fiente !! ».

Les deux chefs de meute encadrèrent Harmattane comme un seul homme. La sorcière ouvrit la gueule. Harmattane coupa net l'élan carnassier en s'adressant à l'homme.

- Que brillent tes écailles¹⁴, Haboob. Comment va Chergui ? Et son petit frère, Khamsin ?

La jeune milicienne avait sorti d'emblée sa carte maîtresse en évoquant la dette profonde qui l'unissait au chef des quartiers nord : la vie de ses enfants. Elle n'aimait pas flirter avec le danger. Elle irait donc droit au but.

- Que brillent...

- Tu cherches la mort 'licienne ? intervint la maquerelle aux yeux sombres.

- Sssssh... justifia le serpent.

- Je veux jouer. affirma Harmattane.

Elle plaqua une petite liasse de plumes de quetzal¹⁵ entre les seins noirs de Mamywata en la défiant du regard. Mamywata, visiblement déroutée par l'arrogance de cette milicienne, se concentra sur les plumes pour ne pas perdre la face devant ses shamoutas.

- Mmmh. Du fric de flic reste du fric...

¹⁴ Salut traditionnel caïman.

¹⁵ La plume de quetzal est la monnaie en vigueur dans la S.D.P.

Puis Haboob, visiblement gêné par l'uniforme mais éternellement reconnaissant pour la femme, présenta les piteux combattants du jour.

- Le challenger, c'est Cers... Il est en fin de carrière mais il a voulu combattre une dernière fois. Ça fait deux jours qu'il n'a rien mangé, ça devrait le motiver.

L'homme perdu était nu, crasseux, osseux. Son regard vide suintait la rémission.

Haboob marqua une pause consternée. Il n'avait trouvé que lui pour affronter le combattant de la sorcière et de ses oiselles. Perdre un pari ne le dérangeait pas en soi, mais se priver d'un beau combat pour une mise à mort sans suspens l'attristait profondément.

- Et voilà le champion des "piailleuses". C'est Buran.

Une masse hirsute apparut. Elle se tenait nonchalamment la hanche. Sa posture de bipède imposante contrastait clairement avec le sac d'os recroquevillé en tailleur qu'on lui avait choisi comme adversaire. Il émanait de lui quelque chose du grizzli...

Pendant que les deux grandes figures du banditisme se concertaient sur la présence de la milicienne, Harmattane ajouta d'un air faussement enjoué :

- Sur Cers.

- Tu es sûre ? rétorqua Haboob.

Elle se dirigea sans répondre avec un naturel déconcertant vers le challenger et lui glissa un mot à l'oreille.

Tous observaient cette scène de rencontre presque intime entre l'oreille grise du condamné et le murmure rose de la trop vivante milicienne.

Tivano, tassé dans l'habitacle de la voilette, peinait à déglutir. "Adviene que pourra", chuchota-t-il la main tremblante sur la crosse de son solaire de service.

Harmattane reprit sa place entre les deux incontestés. Sa témérité était calculée et, durant cet instant critique, elle était paradoxalement bien plus en sécurité au milieu des grands prédateurs que dans la fosse aux charognards.

- Vous êtes obligés de les mettre à poil ? lança-t-elle à Haboob sincèrement indignée.

- Au début ils avaient des fringues mais ils s'étranglaient avec...

- Pourquoi tu lui parles ? Tu nous poisses devant nos hommes. grommela la sorcière.

- Devant tes oiselles ?! Hargch... Qu'une seule me donne une bonne raison de la déchirer.

La menace de Haboob était cinglante. Elle était appuyée par le regard violent qu'il avait envoyé à Mamiwata et par son gros index durement pointé vers son nez.

Malgré la tension écrasante qui se répandait entre les murs de béton mou, Harmattane gardait son esprit en mouvement.

Comment ces deux ennemis mortels en étaient venus à organiser des combats clandestins ensemble ? Quelle menace plus grande que leur haine mutuelle pouvait les obliger à se côtoyer sans s'entre-tuer ?

En tout cas, Harmattane avait déjà évalué le péril qui la guettait. Chaque pulsion meurtrière des chefs se répercutait sur leurs clans respectifs.

Dans le grand parking, les factions étaient clairement identifiables. Aucun mélange entre les desmadres et les shamoutas. Sans les deux clochards, au milieu de l'arène, on aurait pu croire à un face à face orageux.

Une guérilla sanglante pouvait éclater d'une seconde à l'autre sur un mouvement d'humeur.

Et dans la confusion du combat, une petite milicienne ne ferait pas long feu... Il fallait que cette paire de fauves s'entendent pour la paix des clans et pour sa survie, surtout.

- Bien ! la voix rauque et puissante de Mamiwata sortit Harmattane de ses réflexions. Combattants, tenez-vous prêts !

- Attends ! C'est pas à une shamoutas de faire ça !

Harmattane éprouva une terreur glaçante la submerger.

- Et qu'est-ce que tu vas faire, Haboob ? Égorger mes filles ? Tes hommes seront bien tristes sans leur câlin du soir...

La sorcière avait susurré cette phrase sucrée avec l'arrogance des "sans craintes". Elle le défiait clairement, la main sur ses poignards poisseux de poison.

- Toi et tes oiselles vous méritez mille morts ! Si le Mélancolique me laissait faire je te...

- Et si vous lanciez le combat ensemble ?

Peu de gens auraient eu le courage de couper la parole du chef des quartiers nord. Encore moins durant l'une de ses récurrentes montées de colère. C'est peut-être ce qui sauva Harmattane. Haboob mit un certain temps pour mesurer l'ampleur de l'insolence. Elle n'attendit pas ses conclusions.

- C'est ce que voudrait "le Mélancolique", non ?

Harmattane se savait de nature impulsive. Elle avait compris au fil des années que ses élans pouvaient heurter l'interlocuteur. Mais elle avait surtout mesuré à quel point sa candeur pouvait atténuer l'effet de ses saillies verbales. C'était donc avec une naïveté toute artificielle et calculée qu'elle avait prononcé cette phrase cruciale. Elle avait évoqué le Mélancolique comme seul arbitrage possible.

Pour le moment, elle avait su cacher avec talent l'inquiétude que ce nom inconnu provoquait en elle. Quel genre d'homme pouvait tenir à distance les pulsions meurtrières d'une brute comme Haboob ? Quel figure tutélaire pouvait réfréner les incantations maléfiques d'une sorcière comme Mamywata ?

Le stratagème d'Harmattane avait fonctionné. La pression puissante qui électrisait l'entrepôt se relâcha.

Les deux chefs lancèrent ensemble la litanie rituelle d'inauguration, un peu hésitants... Harmattane comprit à ce moment précis que ce devait être leur toute première fois.

«Que l'appétit bestial évince l'âme humaine,
que le sang noie nos peines,
que la plume souille nos veines,
que la danse soit brutale, que la rage soit malsaine,
combattants ! Frappez ! »

Buran lança bestialement sa masse sur Cers. Les vibrations lourdes de sa foulée ébranlaient le béton sillicé de l'entrepôt. Cers attendait. Lorsqu'il fut à portée d'haleine de Buran, il lança son pied droit avec tout l'élan que son corps sec lui permit. Son crâne chauve éprouva le souffle puissant du poing de Buran au-dessus de lui. Mais au même moment, l'orteil de Cers percuta de plein fouet la base de la rotule du "grizzly". Le clochard massif s'écrasa et roula au sol en poussant un râle d'ours blessé.

Le combat était fini ; la mise à mort dégueulasse.

Cers se précipita sur Buran et lui arracha les yeux avec ses ongles noirs.

Le spectacle plut à la foule qui hurlait de joie le nom sanglant de Cers. Ils en oublièrent presque la présence dérangeante de la milicienne.

Les rares parieurs qui avaient misé sur ce que tous considéraient comme le "déjà mort" exultèrent.

Haboob était abasourdi. Son expérience des luttes ne comprenait pas... Il murmura à Harmattane :

- C'est grâce à toi ça ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Harmattane répondit sur un ton neutre en comptant la mise importante de plumes qu'elle venait de remporter.

- Je lui ai dit de frapper le genou. Tu as vu comme il se tenait la hanche ? Il a des problèmes de genoux, le gros Buran.

Le grand taureau était ému. Derrière l'uniforme ennemi, il y avait une tacticienne formidable, une combattante née. La milicienne aurait fait une bien meilleure chef caïman que cette sorcière vicieuse, championne des coups en douce. Haboob pesta secrètement du gâchis des destins.

- Ces plumes revenaient aux caïmans. trancha la voix caverneuse de Mamywata qui n'aimait pas du tout les éclats de cette milicienne. Fais attention à toi petite femme... Le Mélancolique n'appréciera pas.

Plus que de la jalousie, plus que de la méfiance, la sorcière avait évalué trop tard l'intelligence de cette jeune femme. La maquerelle qui avait survécu jusqu'alors en milieu hostile, maîtrisait aussi bien les non-dits et l'influence des esprits que ses poignards et ses poisons. Elle avait observé Harmattane manipulant Haboob. Elle avait admiré malgré elle la "toréadora" maîtriser le "Minotaure". Et elle s'en voulait de ne pas avoir perçu assez tôt sa force d'âme. Les dernières années passées dans le confort du commandement et de la délégation l'auraient elle... émoussée ? Une rivalité féminine profonde venait de naître.

- Vous devriez partir. répondit Harmattane sans relever la menace. Les renforts ne vont pas tarder. Et puis choisissez une autre strate la prochaine fois. Ici vous êtes sur un terrain industriel de Terra Prima. Ils ont les moyens d'engager des miliciens d'élite.

Tandis qu'un petit groupe de caïmans traînait le corps de Buran vers les passerelles pour le jeter dans la Grande Décharge, les autres se regroupaient autour de leur leader distinct, frustrés par ce combat trop court.

Les "oiselles guerrières", se resserrèrent autour de Mamywata, tandis que les desmadres de Haboob comptaient leurs gains autour de l'incontesté.

Harmattane, qui s'éloignait avec une nonchalance toute feinte, ressentait le malaise diffus des deux clans.

Les combats n'étaient qu'un prétexte pour réunir les deux quartiers, l'association était encore si fragile. L'oeuvre du Mélancolique. Mais pour quel objectif ? Elle retrouva son collègue, la tête pleine de questions.

Tivano, recroquevillé dans l'habitacle, aurait aimé sermonner sa collègue.

- Tivano, lui dit-elle d'un ton maternant, j'ai besoin de toi.

Le brave homme leva la tête.

- Tu dois me trouver les lentilles vidéo du meurtre...

Tu sais, celui de Maloja-Agathe. Elles doivent être dans notre poste de milice. J'ai vu le Firmo Maréchal les confier à Folkoche.

- Mais !... On n'a pas le droit !

- Je sais que tu n'aimes pas te mettre dans ce genre de situation. Mais je n'ai que toi. Tu es le meilleur milicien que je connaisse.

Harmattane n'avait pas tout à fait menti. Tivano restait droit et honnête lorsque la plupart des collègues pouvaient troquer certaines valeurs morales contre quelques avantages financiers ou carriéristes. Pour elle, c'était une qualité plus grande que l'intuition, l'efficacité ou la force.

Harmattane esquissa son départ.

- Où tu vas ?

- Prends la voiture, Tivano. Retourne au poste, je te rejoindrai plus tard.

Harmattane pressa le pas vers le Gros Colon.

Une longue marche la séparait de la strate des Drontes, la plus basse strate de la Fine Cité avant les caïmans et la Grande Décharge.

Cette excursion tombait bien. La jeune milicienne pourrait se détendre après cet épisode éprouvant, mais surtout, elle espérait profiter du soleil artificiel qui passait aux Faisans dans un petit quart d'heure, et aux Drontes quelques minutes plus tard. Une double ration serait bienvenue !

Les Catane habitaient un petit appartement situé quelques paliers au-dessus de celui de leur fille, à la strate des Drontes. Cette entrevue larmoyante fut pénible.

Les parents de Maloja-Agathe restaient persuadés qu'en cas d'enquête, la milice demanderait tôt ou tard un dédommagement financier et Harmattane ne pouvait pas leur révéler qu'elle n'était là qu'à titre officieux. Fidèles qu'ils étaient à « la mentalité de la Fine Cité », ils n'auraient pas compris qu'un officiel perde son temps à résoudre une enquête gratuitement. Comment leur en vouloir ? Une milice reste une milice. De plus, la milicienne avait instinctivement compris que les liens de cette famille « typique des basses strates » se résumaient au poulet-frites du dimanche autour de considérations sur le temps qu'il fait, les trajets qu'il faut ou les plumes qu'on paye... Rien d'utile concernant les fréquentations et les inquiétudes de la petite serveuse ; une impasse.

Les amis et collègues de Maloja ne proposaient pas mieux. Comme la plupart des jeunes passerelliens, elle côtoyait beaucoup de monde pour tromper sa solitude. La mort dévoilait cette duperie urbaine. Le réseau social de Maloja était fourni mais personne

n'avait vraiment dépassé la connivence de façade. Après un concert d'indignations et de banalités émotives, la milicienne s'avoua bredouille. Plus les masses d'individu sont denses et plus le prix d'une vie humaine baisse songea la milicienne amère. La cité tue l'individu autant qu'elle le célèbre.

Elle ne souhaitait pas mener plus avant les interrogatoires, par souci de discrétion. Et puis elle n'y était pas à son aise. Son mentor des milices d'élites le lui avait expliqué : « vous n'êtes pas une enquêtrice, agent Fenhrir, vous êtes une traqueuse. »

Harmattane s'éloigna sans un mot vers le tortillard.

Tivano glissa sans un mot vers le poste de milice.

Folkoche envisagea sans un mot l'entreprise mère de la Katraz.

Le 20 juin de l'an 28 post G.M.

Jungle Book,

La vie des tribus et les rites humains me passionnent. Leur imagination n'a pas de limites. J'ai lu tous les livres que j'avais sous la main et H. connaît plein de trucs. J'aime bien nos conversations. Il me donne des devoirs, il m'apprend la philosophie et l'art, il m'apprend à douter. J'ai compris la pauvreté créative de la ville d'où je viens. Je me rends compte que des projets humains lumineux ont été oubliés. J'ai enfin saisi les mots de Gallus quand il me parlait de décadence. La décadence, Jungle Book, c'est quand les ventres et les couilles ont remplacé les visionnaires. C'est quand l'homme n'est plus qu'un animal domestique qui place le confort au sommet de ses ambitions.

Le 22 juin de l'an 28 post G.M.

On y est, Jungle Book !

Le bateau s'est amarré hier matin près de la mine de silicium de Schanberg, « le Mont des Serpents ». C'était horrible de voir ces mineurs condamnés. Ils sont dépendants de la Cité Sans Rêves comme un chien dépend de son maître. Et maintenant Jungle Book, ils vont effectuer leurs dernières livraisons sans même penser à se rebeller.

J'ai trouvé les mots de H. très durs envers eux mais il a raison. Ce sont des « sous hommes ». Ils ont accepté leur mort imminente. Ils se complaisent dans l'agonie.

Le 24 juin de l'an 28 post G.M.

Cher Jungle Book,

En écrivant la date aujourd'hui, j'ai peine à croire qu'on est en été.

Il fait si froid ici ! On a traversé deux lacs gelés à pieds... Mais le froid n'est rien devant la beauté de ces paysages immenses... Et puis les longues marches, ça réchauffe !

Moi, j'ai chanté les chansons grivoises que j'avais apprises dans la maison rouge pour H.

Il a bien rigolé ! Il m'a appris un poème que lui inspirait le paysage.

Je te le retranscris :

«Pourquoi cette dureté ! dit autrefois le charbon de cuisine au diamant. Ne sommes-nous pas proches parents ?»

Pourquoi cette mollesse ? O mes frères, c'est à moi de vous interroger, n'êtes-vous pas... mes frères ?

Pourquoi si mous, si lâchement amollis si accommodants ?

(...)

Si vous ne voulez pas être destin, inexorablement, comment avec moi, pourriez-vous jamais... triompher ?

Et si votre dureté se refuse à jeter des éclairs à trancher, à tailler dans le vif, comment, avec moi, pourriez-vous jamais... créer ?

Car tous ceux qui créent sont durs. Et ce doit être votre félicité que d'imprimer votre main sur des millénaires comme dans la cire...

Félicité, que de graver vos caractères sur la volonté des millénaires comme dans l'airain, plus durs que l'airain, plus noble que l'airain. Ce qui est plus noble est seul tout à fait dur.

Cette nouvelle loi, ô mes frères, je vous l'impose : faites-vous durs ! »¹⁶

Tu sais Jungle Book, je crois qu'il veut m'aider à devenir fort ! Et ça me plaît bien !

Avant de partir, H. est parti voler des vêtements chauds et des provisions aux mineurs.

Je l'ai attendu derrière les sapins et il est revenu chargé de vivres avec du sang sur les mains et le visage. Il souriait comme un gamin !

Ça m'a rappelé la maison rouge. Lui au moins, il assume. Alors que moi je fais encore des cauchemars.

On a posé le bivouac près d'une grotte gelée et devant cette étendue blanche, dans la lumière des étoiles, je me suis senti vivant et heureux. Je me suis senti en paix.

On ne voit pas les étoiles dans la Fine Cité, Jungle Book, le ciel est quadrillé par les mille passerelles.

On se lève demain à l'aube pour l'inconnu.

Je me demande ce qu'on va trouver là-bas...

¹⁶ Nietzsche, *le Cas Wagner, Crépuscule des Idoles*
ed GF Flammarion.

Séquence 3 :

Trois chemins

Article premier :

Le passerellien sera affecté à la strate correspondant à son niveau de richesse. Seule une revalorisation salariale majeure ou une épargne suffisante lui permettra de prétendre à une affectation dans la strate supérieure. Un effondrement de son pouvoir d'achat lui vaudra un renvoi immédiat dans une strate inférieure, correspondant à ses fonds bancaires. Tout passerellien devra arborer avec fierté le macaron symbole de sa strate dans les lieux publics sous peine d'une amende de quatre plumes de quetzal renouvelable et cumulative en cas de non-paiement immédiat.

(extrait du règlement intérieur de la S.D.P.)

*23 novembre de l'an 48 post G.M.,
16h20 - Strate des Faisans tour Est 27 - 252ème
palier - Gare du tortillard -*

Harmattane s'engouffra dans le tortillard avec l'excitation honteuse du bambin qui plonge dans la cachette de sucreries interdites.

Les missions d'espionnage et d'infiltration qu'elle menait lorsqu'elle était milicienne d'élite lui avaient terriblement manqué. Enfin !... Il s'agissait d'un meurtre tout de même ! Elle tempéra sa jubilation.

Comme pour la plupart des passerelliens, Harmattane changeait peu de strate. Du moins, depuis qu'elle avait rejoint les milices de proximité. Elle évoluait donc horizontalement sur le 252ème palier de la strate des Faisans. Elle y avait son petit appartement de fonction aussi.

La disparition de l'Etat et de ses prestations de natalité avaient sérieusement vieilli les populations des basses et moyennes strates ; avoir des enfants coûtait cher. En y ajoutant la privatisation totale des retraites qui obligeait les passerelliens des basses strates à travailler jusqu'à la mort, on obtenait la principale raison du bel échantillon de seniors qui peuplait le tortillard ; et les fragrances de médicaments bon marché qui incommodaient Harmattane, coincée entre un coude ridé, une fesse molle et un déambulateur encombrant. Enfin, c'était bon pour les affaires de son amie pharmacienne.

Le transport survolait les vertigineux interstices des tours avec la même raideur géométrique que les passerelles autoroutières. La grise vue, rehaussée par la poésie science-fictionesque du tube en verre sillicé, bleuissait légèrement le panorama de la Fine Cité. Bien que vieillissante, la petite communauté du

tortillard comportait encore quelques ados bourgeonnants, les yeux blanchis par leurs lentilles vidéos dont les minces fils partants de chaque pupille évoquaient les larmes électroniques d'un mal-être futuriste. La nostalgie du livre papier n'avait pas quitté pour autant les habitants de la S.D.P. Beaucoup d'usagers, tous âges confondus, dévoraient des livres de « bien-être, bien-vivre, bien-manger, bien-dormir, bien se comporter... » tous pliés les uns sur les autres.

Harmattane ne put retenir un sourire lorsqu'elle aperçut le visage de son psychologue sur nombre de ces ouvrages.

Le tortillard s'arrêta. La jeune femme prit le petit escalier aux relents puissants d'urine du Gros Colon. Après une longue marche dans ce tunnel vertical, elle respira une grande bouffée de vents artificiels imprégnés de la mauvaise friture typique de la strate des Dindons. C'était une strate nettement moins cossue que celle des faisans mais ses habitants gardaient la tête haute. Ils avaient évité la misérable strate des Drontes et, pire encore, le pallier caïmans. La milicienne déboula enfin devant la tour qui abritait le quartier de Dzhari et sa pharmacie.

Tivano, au volant de sa voilette de fonction, glissait de passerelle en passerelle, de tour en tour, avec l'excitation honteuse du complice qui va aider le bambin à plonger dans la cachette de sucreries interdites.

Il passa devant la Grande Roue de sa strate. Il avait une tendresse toute particulière en contemplant les passerelliens des Faisans courir ensemble dans ce manège de verre sillicé immense suspendu au-dessus du vide. La vue y était magnifique ; les journées

d'astreintes, sportives et agréables, avec leurs collations énergétiques gratuites. Mais surtout, il y avait rencontré sa femme.

C'était indiscutablement un grand espace d'utilité publique et de rencontres inoubliables. Il devait d'ailleurs penser à montrer « l'appel civique », qu'il avait reçu hier, à sa supérieure, pour la semaine prochaine. Comme tous les mois, c'était enfin son tour ! Et il ne boudait pas cette petite journée d'école buissonnière.

D'habitude, les coutumes de la Fine Cité lui plaisaient beaucoup. D'habitude, par exemple, ce brave milicien sans histoires aimait glisser sur les passerelles... Les petites voiles de sa voileture prenaient bien les vents artificiels de la Fine Cité. A chaque sortie de tour, les ventilateurs géants poussaient son véhicule avec une tendresse puissante. Et, devait-il l'avouer, presque sensuelle. Mais une inquiétude grandissante perturbait ses réjouissances quotidiennes.

Tirillé entre d'une part, la volonté de coffrer un assassin coupeur de seins, pour les beaux yeux gris de sa collègue... Et d'autre part, celle de fuir la terreur naissante face au terrain inconnu. Il gara sa voileture et ouvrit d'une main hésitante la porte pourtant si familière du poste. Puis il entra de plein pied dans le terrain inconnu ; la désobéissance...

Folkoche héla un employé du poste avec l'excitation sadique de la marâtre qui va attraper le bambin, la main dans la cachette de sucreries interdites.

« Agent Boledu ! Allez chercher la voileture. La spacieuse ! »

Elle avait décidé d'aller chercher elle-même le dossier de sa milicienne, calculant que plus vite le problème serait réglé, plus grande serait la crainte et l'allégeance des autres employés. Le capitaine avait passé l'après-midi à menacer ses miliciens de confiscations de primes et autre sanctions lourdes en cas de connivence avec l'agent Fenrhir. Il fallait d'abord isoler avant de frapper. Harmattane, qui jouissait d'une réputation solide parmi ses collègues, pouvait créer une dissidence malencontreuse.

De plus, elle aimait par-dessus tout se rendre au siège suprême de la Katraz. Elle espérait en secret se faire remarquer du Firmo Maréchal des Serres et grimper ainsi dans l'entreprise pour... pourquoi pas, rejoindre un jour la maison mère et ses promesses d'éternité.

Elle indiqua avec une certaine jouissance la destination à l'agent Boledu :

« Au siège social. Immédiatement. »

La perspective même d'aller aux terrasses, « les Cimes » de la Fine Cité, la grisait profondément. Elle devait s'avouer à elle-même que cette histoire de milicienne récalcitrante et de dossier trop long à venir n'étaient que prétextes pour demander audience.

L'employé Autan Boledu, qui ruminait silencieusement sa nouvelle condition de taxi, lofa¹⁷ sèchement vers le Gros Colon et s'engouffra sans carguer¹⁸ dans l'interminable colimaçon routier menant aux hautes sphères, la strate des Condors.

¹⁷ Lofer : diminuer l'angle ente l'axe d'un navire et la direction du vent. On peut traduire ici par accélérer.

¹⁸ Carguer : replier la voile. On peut traduire ici par freiner.

Sa rébellion de chauffard mutique glissa sur le capitaine Folkoche qui jubilait d'arriver plus vite encore à la quintessence de sa Fine Cité.

Puis, après la longue montée en spirale qui reliait les Faisans aux Pigeons, les Pigeons aux Albatros, les Albatros aux aigles, les aigles aux Condors...

De ces ascensions pénibles qui bouchent les tympanes, le pare-brise de la voiture devint furtivement opaque sous la lumière blanche du soleil naturel.

La douane passée, Bora Folkoche colla instinctivement son front à la vitre du véhicule pour remplir son âme de la perfection des Terrasses.

Une immense étendue flanquée de panneaux solaires géants, une nature maîtrisée à la perfection ponctuée de résidences énergétiquement autonomes, vastes comme les châteaux d'antan, toutes constellées d'indécentes fontaines de café et de miel qui crachaient à gros bouillons les liquides de l'opulence.

Ici, le Labotemple des Dignitaires Ecologistes, immense et recouvert de fougères arborescentes toutes baignées de cascades perpétuelles. Personne ne devait oublier la dette immense que l'on devait à ces ingénieurs magnifiques et ces architectes visionnaires qui avaient permis l'érection de la Fine Cité et ses flots d'énergie infinie. L'histoire gardera en mémoire les noms illustres de ces concepteurs de la Grande Mutation.

Là, l'Oisellerie Banquère, grande ferme avicole habillée de marbre et de jais dont les atlantes, représentant le quetzal majestueux, soutenaient une toiture de silice rouge magnifiquement ouvragée. Son gardien tout puissant, le « Banker-Farmer », avait endigué avec superbe la dévaluation abyssale

de la monnaie or en lui substituant la plume de quetzal. Bora avait beau abhorrer les animaux, ces oiseaux exotiques la faisaient frissonner d'extase.

Au loin, on distinguait la maison mère des industries Terra Prima piquée de ses 2 grosses cheminées de silex noirci et d'acier poli symbolisant la jonction des industries lourdes et du labour paysan. La vieille femme témoignait d'une reconnaissance sans failles pour Xlokk Prima. Ce Firmo Directeur visionnaire qui avait apporté le progrès aux paysans crasseux, rallié les industriels et marchands sous une même bannière et généré les usines de recyclage total qui avaient accéléré le processus autarcique de la glorieuse cité.

Au centre, le grand œil ailé en topaze et malachite de la maison mère d'Hermès surplombant sa gigantesque pyramide translucide. Ce grand homme, Revolin Hermès, avait su faire taire ces abrutis d'intellectuels et d'artistes. Il avait montré à tous ces saltimbanques ce qu'était le vrai travail et la pure foi. Il inculquait à présent ces valeurs primordiales à tous les enfants de la Fine Cité. Bora lui devait aussi ses fabuleux antidépresseurs et tous les décongestionnants veineux qui égayaient sa vie. Le Firmo Pape était assurément un grand homme !

Elle, qui méprisait les enfants, était fondante d'émotion devant les petits ploutocrates qui jouaient dans la pelouse verte-anglaise avec leurs lévitants. Fort heureusement, ces engins étaient interdits aux strates inférieures !

L'humanité avait enfin atteint la perfection. La vieille femme ne put empêcher une larme de couler en repensant à son enfance misérable de fille de ferme.

La voilette marqua un arrêt sciemment brutal devant la grande porte en béton sillicé et acier massif du siège de la Katraz. Bora Folkoche frémit d'érotisme devant la statue de bronze géante du dieu Mars, symbole de la virile entreprise militaire dont elle était la plus fervente employée. Puis elle tira son chignon blanc, reprit le masque rigoureux qui seyait au lieu et s'engouffra dans le hall immense.

- Ça ne vous regarde pas, Madame Bousemond. Prenez vos pilules et rentrez chez vous. Le ton de la pharmacienne était sans appel.

- ...

- Madame Bousemond, je ne voulais pas vous vexer. Je n'aime pas parler de moi, c'est tout. Le ton de la pharmacienne était sans convictions. Harmattane, amusée, regarda la petite dame quitter la pharmacie en trotinant rageusement.

- Tu as encore perdu une cliente.

- Ouaip ! Sans regrets ! C'est une petite commère qui veut me faire passer pour l'exotique du quartier. Je n'aime pas ça !

- Elle te posait des questions sur « les Derniers Naufragés » ?

- T'es pas milicienne pour rien, toi ! J'avais 5 ans, Harmattane ! Comment tu veux que je me souviennne ?

- Il y a des souvenirs qui marquent, grande sœur...

- Il y a des souvenirs marquants, petite sœur...

Harmattane avait plongé ses yeux dans ceux de sa grande amie, une métisse longiligne dont la jeune silhouette contrastait fortement avec la profondeur du regard. C'était une vieille âme.

- Alors, tu l'as mapouké¹⁹, ton psy ? Si tu veux, je te prête mon baya. Il va manger dans ta main, ma fille !
- T'es chiante avec ça !... Il a son portrait placardé sur tous les murs de la cité !
- Et ?
- Et on est pas du même monde, c'est tout !
- Ce n'est pas ce que tu disais la semaine dernière après avoir sifflé ma bouteille de kotoukou²⁰ !
- C'est traître le kotoukou !
- Non, ça révèle !
- Non c'est traître !

Les deux jeunes femmes éclatèrent de rire. Elles étaient toutes deux face à face, assises en tailleurs sur le comptoir de la petite pharmacie. Elles avaient instinctivement adopté la même posture que lorsqu'elles se retrouvaient pour lécher leurs blessures de vie dans la petite chambre de Dzhari, au foyer d'enfance en alternance, Les Alouettes²¹.

¹⁹ Danse Côte d'Ivoirienne. Ici, allusion sexuelle. Bien qu'élevée dans la Fine Cité, Dzhari aime particulièrement utiliser des allusions culturelles de son pays natal. Certains psychologues parlent du besoin de verbaliser le deuil culturel face à la destruction de l'Ultime. «La langue garde les racines vivantes quand la terre est morte.» (Phrase préférée de Dzhari).

²⁰ Gin produit localement en Côte d'Ivoire. Dzhari le produit artisanalement...et illégalement.

²¹ Par souci d'insertion, mais surtout de rentabilité, les foyers d'enfance de la S.D.P. imposent une alternance professionnelle aux résidents dès leur plus jeune âge. Harmattane a choisi les milices de la firme Katraz. Dzhari, le para-médical dans la firme Hermès.

Rares sont les amitiés qui durent. Plus rares encore celles qui vous renforcent. Il fallut un hasard inouï pour que ces jeunes filles, toutes deux étrangères à la Fine Cité se trouvent, se construisent en miroir et tissent des liens profonds malgré les violences du foyer et les séparations du destin.

Elles passèrent une bonne heure à évoquer le passé. De leur entreprise illégale de tatouage aux hommes qui avaient croisé leur vie, de leurs nombreuses frasques adolescentes et démêlés judiciaires à leur réussite professionnelle dans chaque branche du foyer privé de réinsertion, de leur méfiance envers une société inégalitaire et sans imagination aux derniers musiciens et comiques en vogue qui, tout en restant formatés par la firme Hermès, ont su proposer un soupçon d'originalité...

Puis Harmattane rentra dans le vif du sujet :

- J'ai une empreinte. Tu me trouverais à qui elle appartient ?

- Attends, je ferme la boutique... Tchss²²! Donne-moi ton truc.

La fine silhouette d'ébène alluma la gringo qu'elle avait prise à sa complice avant de se concentrer sur le petit sachet en plastique.

- Sur un pansement ?

- J'ai fait avec les moyens du bord.

- Il n'est pas terrible celui-là... J'en vends de beaucoup mieux !

- Dzharri ! On s'en vole²³ de tes pansements !

²² Tchippe caractéristique de Dzharri. Plus léger que ses tchippes de dédains, celui-ci souligne le côté désagréable et illégal de la requête d'Harmattane.

Dzhari prit l'air faussement contrarié qui plaisait tant à Harmattane. Puis, après avoir mis ses gants, la pharmacienne saisit délicatement le petit morceau de sparadrap pour le scanner dans la banque de données médicales d'Hermes.

Un long silence calqué sur les lumières mourantes de la Fine Cité coula dans la petite pharmacie de quartier.

Les deux sœurs de cœur avaient l'œil rivé sur les cascades de portraits qui illustraient tour à tour l'empreinte du mal.

Au bout d'une poignée de minutes qui avait pris l'apparence d'une pelletée d'heures, le flot lumineux s'assécha brusquement.

Harmattane se retourna vers Dzhari, hystérique.

- Tu m'as menti ! Il n'y a pas tout le monde sur ton fichier de kakapo !

- Mais si ! Ecoute, on apprend tous ça à la formation: Tout passerellien est dans le fichier dès sa naissance. Un malade, un mort, un furoncle, un polygame... Il y a tout je te dis ! Si le fichier ne l'a pas vu c'est qu'il n'existe pas !

- Un biffin ?

- Ils sont dans la catégorie "spéciale" à cause des risques épidémiques. Ils passent leur temps dans la Grande Décharge. Hermes souhaite garder un œil sur eux en cas de contagion.

- Un caïman alors ?

- Même les caïmans. Surtout les caïmans. Tchss ! Une milicienne de ta classe ! Faut pas croire ce que disent les médias, petite sœur. Les caïmans sont des

²³ Expression passerellienne typique. Synonyme d'«on s'en fout».

passerelliens comme les autres. Ils divertissent le peuple pendant que nos Firmos se gavent, ils les approvisionnent même en drogue et en oiselles ! Ils sont nés ici, Harma' Ils sont tous passés par les prises d'empreinte sanitaires.

Harmattane avait l'expression d'une petite fille perdue.

- Les naufragés ?

- C'est la première chose qu'on m'a forcée à faire après m'avoir renommée. Avant même de me donner à boire, avant de me donner à manger, avant de me sécher alors que je grelottais.

- Dure ! T'aurais dû raconter ça à Mme Bousemond. Ça lui aurait fait sa soirée !

Dzhari caressa sa petite sœur d'un rire tendre. Elle aimait la façon qu'avait Harmattane de tourner à la rigolade tout sujet qui virait au tragique.

- N'empêche que ton assassin n'existe pas. C'est incroyable, c'est impossible, mais c'est la seule explication. Il n'est pas de la Cité et il ne peut pas venir de l'extérieur puisqu'il n'y a plus personne à l'extérieur. Ou alors... Non, la banque de données médicales est infaillible. Vraiment, petite sœur, il n'existe pas !

- Et fiente !

Tivano, traversa anormalement vite le hall d'entrée. Il baissait instinctivement la tête en passant devant les rangées de scruteurs aux yeux blancs. Une précaution inutile, ils portaient le regard trop loin du corps...

Puis, le milicien mal assuré poussa la porte des archives.

“Affaires menée sans bruit, donne plus de fruits...”

La salle semblait déserte.

“L’occasion fait le Larron...”

Une silhouette jaillit derrière le bureau.

Tivano se raidit, les joues rouges pivoinés.

- Oui, Tivano ?

“Il ne faut pas se confesser au renard.”

- Salut Vaudaire, je dois jeter un coup d’œil aux lentilles de la nuit de lundi à mardi...

- Le chef est au courant ?

- Bien sûr !

Il trouva vite la petite boîte noire soigneusement rangée à l’écart des autres et fusa vers la porte sous le regard amusé de Vaudaire.

L’agent Vaudaire Poké, seul aux archives, décrocha immédiatement le téléphone.

- Allô, capitaine ? ... C’est l’agent Poké, préposé aux archives... Oui. Vous m’aviez ordonné de vous prévenir si l’agent Fenhrir venait prendre une lentille... Non... C’est son coéquipier qui est venu... Oui... l’agent Angelo, Tivano.

Folkoche respira avidement l’air du grand hall d’accueil du siège social « Katraz ».

Ceci fait, elle se précipita dans la grande salle de meeting malgré l’insistante hôtesse d’accueil qui lui intimait d’attendre la fin de la réunion.

La salle de réunion des trois “Condors” était une parodie occidentale de l’antique civilisation maghrébine, une dégénérescence.

Les murs épais aux couleurs du sud étaient barrés d’une grande arabesque trahie par les statues de

shéhérazade plus dépressives que lascives qui fixaient leurs bassins bleu fluorescent. De grandes tentures de velours rouge sombre, réparties çà et là, tombaient lourdement sur le sol de ce théâtre burlesque.

On devinait à travers les volutes d'encens âcres, la poignée de courtisanes louées et préparées avec soin par Mamywata, toute peinturlurée d'une imitation d'henné, qui échouaient à dissimuler l'impudeur de leur nudité. Au centre, reliés par un narguilé d'opium tentaculaire, les trois Firmos immortels échangeaient mollement.

Les grands hommes aussi, doivent se détendre, pensa la dévote Folkoche.

- ... Donc le chantier sera prêt d'ici quelques mois, parfait.

- Et pour la livraison aux caïmans ?

- Mais... qu'est-ce qu'elle vole là, celle-là ?

Revolin Hermes avait pointé Bora de son long menton gris.

Cet homme d'âge trop mûr, le Firmo Pape, arborait des yeux sombrant et d'épais cheveux sels impeccablement peignés. Il avait la graisse rare et le pli de peau sec. Son teint rappelait la fumée âcre qu'il expulsait par son nez aquilin. Sa silhouette maigre, parée d'un complet piqué de plumes de paon, symbole de sa firme, lui donnait l'allure d'un échassier aux sombres desseins.

- Laisse, Revolin. C'est une de mes petites capitaines de poste, elle est loyale. Qu'est-ce que tu veux, Bora ?

Blascht Katraz avait levé sa main boudinée comme pour prévenir l'improbable débordement de son associé. Engoncé dans son costume frangé de plumes d'aigle blanches aux pointes noirs, le Firmo Maréchal des Serres avait le visage poupon et le crâne auréolé de cheveux rares. Ses petites lunettes pincées peinaient à le vieillir. Il avait laissé pousser son ventre avec rigueur. Il avait visé l'unique bourrelet. Celui qui souligne le prestige de sa position sociale. Ce chef de guerre sans batailles ni cicatrices semblait prisonnier d'un rêve éternel de comptable.

- Pardonnez cette interruption, messieurs. Monsieur le Firmo Maréchal des Serres, Monsieur le Firmo Pape, Monsieur le Firmo Directeur Général, vous savez que j'ai toujours contribué au bon déroulement de l'entreprise en écartant les éléments récalcitrants.

- Mmm... laissa filtrer le Firmo Maréchal en s'écrasant sur le dossier de son fauteuil.

- Et bien, j'aimerais obtenir votre autorisation pour licencier une...

« *tuuut tuut* »

Le Firmo Directeur Général eut un rictus amusé. Xlokk Prima, de son vrai nom, se considérait comme l'excentrique du trio. Derrière ses lunettes noires et ses longues dreadlocks poivre et sel, il cultivait le cynisme joyeux. Sous sa graisse souriante, sa barbe de trois semaines et ses plumes de corbeaux, il arborait la négligence de ceux qui n'ont plus rien à prouver.

- Ah, messieurs. Je suis confuse...

- Détends-toi, Bora et réponds à ton téléphone.

Bora se détourna nerveusement.

- Oui... Elle a pris les lentilles ? ... Mmm... Comment?... C'est Tivano ?! ... Bien.

- Firmo Maréchal, cet élément perturbateur, comme je disais, a envoyé son coéquipier pour voler la lentille vidéo. Vous savez, pour résoudre cette affaire malgré vos ordres.

- Très bien, Bora. Fais-moi un dossier aux petits oignons pour ta fouille-fiente et... Oh !..., chers associés, on n'avait pas besoin d'un petit fougueux pour livrer le colis aux caïmans ? Bora. Amène-moi ton milicien désobéissant immédiatement.

- Tout de suite, Firmo Maréchal.

Il est des lieux qui résistent à la frénésie urbaine. La Cité sans Rêves en comportait peu, mais Piteraqa les connaissait bien. Le chantier titanesque à l'origine des tours avait été trop gourmand. Il avait laissé des restes.

Sur ce bout de passerelle, prêtant l'inachevé au grand vide, glissait une mélancolie que Piteraqa avait su apprécier depuis qu'il était enfant. Ce bout de béton sillicé était comme lui. Délaissé par son créateur, il avait poussé sur une tour oiselle qui laissait entrer, moyennant loyer, des passerelliens de toutes les strates. Puis il s'était lancé dans le vide. Et y était peut-être encore. En regardant H. qui pêchait au bout du morceau de passerelle, aurolé de ses petits éphémères luttant contre les vents artificiels, il se demandait si la fin de sa quête était vraiment là...

- Ça mord, H. ?

Depuis qu'il côtoyait H., Piteraqa avait appris à se prêter à l'absurde.

- Bientôt...

Piteraqa devint blême. Il avait aussi appris à comprendre son étrange mentor au-delà des mots.

- Ecoute, H., je sais que cette milicienne t'intéresse, mais elle n'est pas prête à nous rejoindre. Pourquoi tu la chasses comme ça ?

- Et une crotte de nez ?

- Arrête ça, je suis sérieux.

- On a besoin d'une mère-louve.

- On avait dit pas de mère ! Et pourquoi louve ?

- Tu veux la posséder ? Elle te possède déjà. Tu es trop petit pour être sérieux... Ha !

H. remonta le fil de sa canne à pêche factice. Une petite poupée aux cheveux noirs y était hameçonnée... Sa bouche cousue était barrée d'une déchirure. La cicatrice d'Harmattane.

- Je t'*enfiente*, sale psychopathe !

Un sourire carnassier fendit en deux le visage osseux du « Enki »²⁴.

- Un jour, je te dirai tes quatre vérités. Mais je vais être en retard pour l'allaitement.

Son éternel manteau de cuir usé claqua sous les vents artificiels de la Fine Cité alors qu'il quittait la passerelle inachevée.

Piteraqa ne le suivit pas du regard.

Seul sur son bout de passerelle, il réprimait une colère sanglotante... H. savait le frapper là où ça fait

²⁴ Titre donné à H. Voir le deuxième paysage, *Là où vivent les salamandres*

mal. Cet homme étrange connaissait trop bien les besoins paternels du faux psychologue.

Piteraqa serra les poings à s'en faire ressortir les veines.

Sur son avant-bras gauche, tremblant de rage, il y avait le tatouage.

Le 27 mai de l'an 33 post G.M.

Lorsque je relis les pages de ce journal j'ai un petit sourire mélancolique.

5 années que je t'ai laissé prendre la poussière, Jungle Book !

Par où commencer ?

J'ai rencontré les derniers chamans du vieux monde. Ils m'ont initié.

J'ai appris de nouvelles langues, des danses rituelles, des trances enivrantes.

J'ai chassé les phoques, j'ai domestiqué les rennes, j'ai maîtrisé les aigles, j'ai défié les loups.

J'ai tanné du cuir, j'ai taillé des harpons, j'ai aimé une femme au point de voir ma vie dans ses yeux et sa vie dans les miens... Elle m'a appris que l'amour physique n'est pas une monnaie d'échange mais un don qui appelle un contre-don.

En suivant les caravanes j'ai éprouvé la vérité crue et intacte du monde sauvage.

Ces hommes et ces femmes, Jungle Book, ils sont liés à la nature, à leurs bêtes, aux saisons. Ils ont conscience de ce qu'ils nomment "le Grand Tout". Au-delà des mots, ils ont accompli une sorte de... symbiose. Si seulement la Cité d'où je viens avaient pu être pensée comme ça, en symbiose...

Moi qui avait peur de sortir d'une maison d'oiselles, j'ai plongé dans ce Grand Tout en riant.

J'ai compris ce que j'étais, qui je suis, ce que je veux être. Je suis dur dur comme le diamant. J'espère que tu es fier de moi, H. !

J'ai embrassé le mystique sans me poïsser dans le dogmatique.

J'ai tissé des liens d'une profondeur indicible avec les nomades. J'ai fini mon initiation.

Demain avec H., nous rentrons sur le vieux continent. Comme ça va être dur de quitter la tribu, mes amis, mon amour...

Nos frères de rêves vont nous aider pour le voyage.

Le 24 juillet de l'an 33 post G.M.

Cher Jungle Book,

La Cité sans Rêve n'a pas bougé d'un pouce.

Frénétique et inconsciente, elle ressemble à un monstrueux phallus gris tout nervuré de passerelles.

La traversée a été éprouvante et les frères n'ont pas supporté cette épreuve malgré leur vigueur. Mais c'est peut-être mieux ainsi. Ils n'étaient pas prêts pour la vie urbaine.

Nous avons accompli les rites mortuaires sur le bateau avec H. et leur bulle d'âme a explosé en pleine tempête.

Leur tiédeur bienveillante a vite calmé la mer et nous a permis de finir la traversée sans accroc... Et avec des vivres supplémentaires.

Tu vois Jungle Book, même dans la mort les frères nous aident !

Maintenant, il nous faut un terrain... Je pense aux ruines souterraines de la vieille ville. Je songe aux catacombes antiques.

H. aime beaucoup cette idée, il m'a parlé de bras d'honneur historique ! J'ai du mal à le suivre parfois mais on ne peut pas toujours saisir l'humour d'un génie...

J'ai beaucoup réfléchi durant la traversée, Jungle Book. Il faut que je m'intègre à la Fine Cité.

Mais pour l'heure, nous devons former une équipe... J'ai pensé au vieux Gallus.

Est-il toujours en vie ?

Le 3 août de l'an 33 post G.M.

*Grosse journée dans une grosse semaine, Jungle Book !
J'ai passé quelques nuits blanches et senti plus d'une fois
ma détermination vaciller.*

Mais j'ai retrouvé le vieux Gallus !

*Ça m'a beaucoup ému, Jungle Book et il a pris un sacré
coup de vieux ! Mais en plus d'être le dernier ethnologue
vivant, c'est aussi un formidable bricoleur.*

*Il a épousé notre cause sans hésiter. Il n'avait plus sa
place dans cette cité inconsciente et frénétique !*

Il aide H. à installer notre foyer. Ils avancent bien.

*De mon côté, j'ai pris son appartement pour travailler à
mon identité de rabatteur.*

*Je compte me faire reconnaître en envoyant un article au
journal de la cité.*

*Je serai psychologue, Jungle Book, la meilleure façon de
dénicher des diamants bruts dépressifs qui n'aspirent qu'à
grossir nos rangs.*

*Et puis quoi de mieux qu'un psychologue pour pénétrer
une société fermée sur son nombril ? Les sous-hommes
aiment tellement parler d'eux-mêmes.*

*Je ne suis pas inquiet pour ma couverture, ça fait des
décennies que les pseudo-journalistes ne prennent plus la
peine de fouiller dans le passé des personnalités influentes
de la société des passerelles. Je vais me fabriquer un C.V.
idéal.*

*Bon je te laisse, Jungle Book, j'ai un article kakapo à
écrire. Il s'intitule « bien vivre », tout un programme, hein
!*

Le 2 septembre de l'an 33 post G.M.

Jungle Book, je ne te cache pas que ce mois a débuté très difficilement.

On n'a mangé qu'un jour sur deux.

H. et moi on est habitué mais le vieux Gallus nous a fait de l'anémie et il a fallu utiliser nos savoirs chamaniques et toute notre réserve de plantes médicinales pour le remettre d'aplomb. Enfin, cet épisode a renforcé nos liens et raffermi notre détermination.

Mon article n'a eu qu'un faible écho et j'ai dû écrire un livre entier de niaiseries sur des conseils de « bien-être » en poussant le narcissisme humain à son paroxysme.

J'ai un peu honte de moi quand je repense à ce chapitre où j'ai édulcoré des savoirs ancestraux pour transmettre des recettes d'onguents capables de réduire les capitons fessiers... Tu sais, pour la « confiance en soi ».

Mais ça a marché au-delà de mes espérances.

J'ai des patients, Jungle Book ! Et ils paient plus que je ne leur demande pour me raconter le vide de leur existence.

Rends-toi compte, j'ai emménagé aux Albatros.

Enfin, le plus important, c'est que j'ai trouvé une perle !

Un chercheur biologiste de talent.

La deuxième pierre fondatrice de notre utopie. Il s'appelle M. Pampero Peyre et il a été forcé de me consulter par l'entreprise Terra Prima parce qu'il privilégiait la recherche fondamentale à la recherche consommable.

Maintenant, il est à nous et le foyer est à lui...

Séquence 4 : **Genèse de la S.D.P.**

Article deuxième :

Le décret 2032 entré en vigueur le 3 juin de l'an 23 post G.M. punit d'une amende, à hauteur d'une plume de quetzal, tout déchet jeté en bas des tours. Chaque passerellien devra dès à présent emmener ses déchets à l'usine de recyclage la plus proche de sa strate. D'autre part, une amende de 15 plumes de quetzals sera administrée aux familles de tout passerellien qui aura choisi le suicide par chute.

(extrait du règlement intérieur de la S.D.P.)

À cette génération “kakapotte“ et soumise, je voudrais adresser un message. Le monde humain dans lequel vous êtes né n'est ni idyllique ni totalitaire. Vous ne pourrez rencontrer ce type de société que dans les livres d'histoire pré-Grande Mutation. Ce monde-là est insidieux. Les baby-muteur²⁵ de la génération précédente sont immortels, c'est un fait, mais ils ne sont pas invincibles. Ils refoulent la naphtaline et la décomposition lente derrière leurs costumes sur-plumés. Ils reculent la mort parce qu'ils la traitent comme une maladie.

Leur administration est juste assez complexe pour vous empêcher d'y évoluer. Leur égocentrisme est si fort qu'ils ont voulu l'égayer de vos enfantillages, comme ces animaux domestiques d'avant Grande Mutation qui attendaient leur maître en remuant la queue. Ils vous méprisent tendrement. Ils s'amuse de vos naïvetés.

Ils sont l'aboutissement d'une pensée décadente. Et, pour la première fois de l'histoire, ils ont réussi à construire un système inégalitaire pérenne.

Ils vous ont dominé avec un subtil mélange d'humanisme et de cynisme.

Ils vous dominent toujours.

Extrait de : *La Fine Cité, Rêve ou Cauchemar ?*

²⁵ Nom donné à la génération de la Grande Mutation qui perdure encore de nos jours. Les décideurs de cette période charnière de l'histoire ont posé les règles et lois de la Fine-Cité et ont bénéficié du *traitement phénix*. On peut citer en exemple les Firmos et les dignitaires écologistes.

Il y avait le marchand, le dévot et le mercenaire. Tous trois attablés devant leur maquette de monde. Le marchand était d'un nihilisme jovial et d'un grand esprit pratique. Le dévot avait la certitude de sa race et la richesse de sa caste. Le mercenaire avait le goût du sang versé. Le goût du sang des autres versés par les autres. Mais tous trois partageaient le subtil jeu politique de l'asservissement feutré. Ils avaient compris de longue date que le sous-homme ne se conduit plus au fouet souple mais à la caresse rugueuse.

D'abord, l'homme se travaille sur le temps long.

- Mes chers associés, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer ! claironna le marchand.
- Ne te fais pas prier, Xlokk. sermonna le dévot.
- Oui, abrège ! coupa le mercenaire.
- Et bien, vous ne devinez pas ? le marchand alluma son charbon. Il tira une longue bouffée satisfaite du bec de narguilé tentaculaire qui reliait les trois maîtres du monde. Mes scientifiques ont réalisé un travail prodigieux.
- Non... La souris ? Elle vit toujours ? C'est un miracle ! s'exalta le dévot
- Mais, est-elle encore... vigoureuse ? questionna le mercenaire.
- Oui, Blascht. Oh ! , bien sûr, un maintien régulier est nécessaire mais que valent quelques heures de "retouche" face à l'immortalité.
- Cent ans... philosopha le dévot. Le fruit du travail de nos pères. Mais, quand est-ce que ce *traitement* sera adaptable à l'homme ?

- Hier, Revolin. Il sera adaptable hier. J'ai moi-même commencé le mien...

Ensuite, il convient de l'habiller de folklore.

- J'ai réfléchi à l'âme de notre glorieuse cité. récita le dévot.
- À quoi tu penses, Revolin ? discuta le marchand
- L'idéal républicain, les déclarations des droits de l'homme, la démocratie, tous ces boniments n'ont pas fédéré les peuples. On a vu ce que ça a donné avec l'Ultime. Le dévot s'assura d'un regard qu'il avait l'attention de ses deux acolytes. Il reprit, passionné : Il nous faut une image, un objectif commun, un liant, une... Une vision !
- Au fait ! s'emporta le mercenaire
- Notre cité sera haute, très haute. Les Dignitaires écologistes et les architectes avancent bien sur le béton sillicé. Xlokk, ils m'ont parlé de tours de plus de 7000 mètres ! Nous avons besoin d'un symbole pour chaque strate. Des symboles qui récompensent les méritants. Le dévot prit une mine obséquieuse. Et qui couvrent de honte les médiocres. Je propose que chaque strate soit qualifiée d'un nom d'oiseau. Nous serons bien sûr de la race des Condors qui volent au firmament ! Nos citoyens caresseront tous ce rêve. Il faut que certains y parviennent pour motiver les autres. Ils travailleront sans relâche !
- J'aime quand tu t'enflames de la sorte, Revolin. commenta le marchand.
- Moi aussi, acquiesça le mercenaire. Mais comment tu comptes faire pour éviter les invasions populaires au Condors ?

- Moi, j'interdirai les lévitants. J'imposerai le macaron avec le sigle de leur strate à tous les citoyens dans les lieux publics. Je proposerai aussi des vacances touristiques sur la zone la plus reculée des terrasses ; pour alimenter le rêve. Compte sur moi pour le côté publicitaire et marketing. Pour la sécurité, c'est ton problème, Blascht !

Il faut alimenter cette idéal d'une énergie fédératrice et cohérente.

- Revolin, Blascht, il faut que je vous explique ce que mes dignitaires écologistes préconisent. D'ailleurs, ils te remercient, Revolin. Ton folklore avec les oiseaux leur a donné des idées ! annonça le marchand en grattant sa joue légèrement nécrosée par le traitement phénix.
- On t'écoute, Xlokk. lancèrent sur un ton neutre le mercenaire et le dévot.
- Bien, ils proposent que notre cité soit arrosée de vent. Ils mettent au point des ventilateurs puissants à chaque sortie de tour. Ils travaillent sur une sorte de petit char à voile qui peut emmagasiner assez d'énergie pour rouler en autonomie en cas de panne de ventilateur mais, vu le nombre de ventilateurs qu'ils veulent installer, ce ne sera pas vraiment nécessaire.
- Alors c'est sur ? On abandonne l'énergie atomique ? Demanda le mercenaire avec regret.
- Ce n'est pas plus mal, Blascht. Tu as bien vu ce que ça a donné avec l'Ultime... L'écologie, ça rassure la populace, ça fait vendre, et c'est moins

fientant à gérer. ajouta le dévot pour consoler son confrère.

- Mais, pour faire marcher les ventilos, comment tu t'y prends ? reprit le mercenaire suspicieux.
- C'est là que c'est génial, Blascht ! Notre cité prend très peu de place en surface puisqu'elle est complètement verticale. Et puis l'océan n'est pas loin. On a tout un territoire à truffier d'éoliennes ! s'enflamma le marchand.
- Ces fientes ! Elles coûtent plus d'énergie à faire qu'elles en donnent ! Et puis, s'il n'y a pas de vent... grimaça le mercenaire.
- Ne t'inquiète pas pour ça, ils ont une idée géniale pour compléter les besoins. Dans chaque strate, on va installer des roues géantes sur les façades des tours. Nos citoyens courront dedans à tour de rôle. C'est sportif, c'est collectif, la vue sera belle et l'énergie accumulée sera considérable ! Expliqua le marchand avec une gestuelle incompréhensible.
- Une dynamo ? fit le mercenaire étonné.
- Oui ! Une dynamo ! On dira ce qu'on veut, c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures confitures ! le marchand réjouit se tourna vers le dévot. Et en plus, tu noteras qu'on reste dans l'esprit aérien, Revolin !

Le dévot acquiesça d'un sourire de connivence.

Il faut nourrir le peuple.

- J'ai fait plier les derniers paysans récalcitrants, les robots sont en place. Ça tombe bien, on n'a plus assez de matériaux à recycler. La Grande Décharge ne contient plus que des matières inutilisables. Et mes usines robotique sont à sec.

Enfin, mes robots sont opérationnels et leur borne de recharge sont installées et reliées directement aux forêts d'éoliennes. Annonça le marchand comme pour lui-même.

- Qu'entends-tu par "plier" ? demanda le dévot
- Ecoute, Revolin. Le progrès ne s'installe jamais dans la béatitude. On a des robots performants qui brassent en quelques minutes des hectares de champs qu'un homme ne pourrait pas cultiver en plusieurs jours. Au niveau du rendement, c'est incomparable ! Et puis on aura pas de soulèvements de bouseux, tu comprends ? termina le marchand avec une pointe de colère.
- Ne t'énerve pas, Xlokk c'est juste que certains de nos concitoyens sont encore un peu "terroir". Ils peuvent mal vivre les dommages collatéraux des bouseux. répondit le dévot dogmatiquement.
- Tu plaisantes, Revolin ! Nos citoyens sont urbanisés depuis plusieurs générations ! Ils se moquent éperdument des campagnards tant que la grande distribution reste généreuse. renchérit le marchand avec rage.
- Oui, tu as raison Xlokk. tempéra le dévot. Et cette zone agricole sans agriculteurs, comment tu vas l'appeler ?
- Le "Vaste Automate Bucolique" claironna le marchand dans une bouffée de fierté.

Il faut éduquer le peuple.

- Les programmes scolaires sont terminés. J'y ai enlevé toutes les matières inutiles d'avant l'Ultime. La philosophie, la littérature, la musique... Notre ville n'a pas besoin de rêveurs

- fainéants. D'ailleurs, ça m'a laissé de bons créneaux horaires pour le marketing et le secrétariat. Les femmes adorent ! annonça le dévot non sans une certaine auto-satisfaction.
- Très bien, Revolin. lança le mercenaire. Tu as bien pensé à relier chaque école à son entreprise ? Personnellement, pour les petits bagarreurs, tu les envoies tout de suite dans mes casernes hein ? J'ai besoin de sang neuf.
 - Ne t'en fais pas pour ça, Blascht, et toi non plus Xlokk, j'ai envoyé un hologramme de recommandation à tous tes chefs d'entreprises, ils sont ravis ! ajouta le dévot toujours auto-satisfait
 - Et le roman national ? interrogea le marchand.
 - Il est à notre image, Xlokk. Concis, efficace et ambitieux. répondit le dévot plein de sous-entendus.

Il faut contrôler le peuple.

- Ben !? Qu'est ce qui t'arrive, Blascht ? Tu as la courante ? T'es tout excité ! ironisa le marchand.
- Ils sont des millions à fuir l'Ultime, Xlokk ! On ne pourra jamais accueillir toute cette misère ! Ils vont déferler comme des cafards !... vociféra le mercenaire à l'œil droit rougi par le traitement phoenix. Mes milices ne pourront pas les contenir indéfiniment !
- Détends-toi, Blascht, on a de la place pour les accueillir. La troisième tour est déjà construite, il y a de la place pour plus d'un million de migrants dedans. expliqua le marchand en joignant le geste à la parole.
- Mais ? S'ils cassent tout ?

- Oui, s'ils cassent tout ? appuya le dévot en dévisageant le mercenaire pour lui rappeler son rôle.

Le mercenaire comprit l'allusion. Il prit une grande inspiration et durcit le ton.

- Je veux des caméras partout ! Et des hommes sur-entraînés, tous armés de solaires ! Et pas des fonctionnaires fainéants d'avant l'Ultime hein ! Des professionnels du combat ! Je veux des postes de milice dans chaque strate ! Je veux des drones de combat, je veux une prison en capacité de recevoir tous les tordus qui veulent abîmer notre beau projet, je veux...

- Calme-toi, Blascht. Et mets tout ça en place. Pour ce qui est de l'accès à notre cité, la première passerelle se situe à 30 mètres du sol. Et en bas des tours, il n'y a pas une porte, juste des ordures. On pourra facilement filtrer.

- Mais, il y a toujours des dissidents...reprit le mercenaire avec une voix d'enfant. Et plus on les mate, plus ils se multiplient.

- J'en fais mon affaire ! intervint le dévot. Avec une bonne couverture médiatique, on peut les rendre haïssables. Nos citoyens ne grossiront pas les rangs d'une telle engeance.

- Et puis, ils sont issus de la misère, ils seront donc achetables. conclut le marchand avec un sourire impie.

Enfin, il faut lui vendre une potion magique.

- Mes chers collaborateurs, j'ai rencontré un homme étrange il y a quelques jours. Je suis... Perplexe.

- annonça le marchand d'une voix inhabituellement hésitante.
- Oui ? appuya le dévot piqué de curiosité.
 - C'était une sorte de commercial ambulant. Il m'a fait goûter son café. poursuivit le marchand sur un ton trouble.
 - Mais ? Ils sont à toi les commerciaux ! Il est à toi ce café ! D'où il vient ce type ? attaqua le mercenaire emporté.
 - Je ne sais pas. Il est apparu, comme ça. Il m'a parlé comme si on se connaissait. Il..., je crois qu'il me met mal à l'aise. la fin de la phrase du marchand sonnait comme un aveu honteux.
 - Tu m'inquiètes, Xlokk, je pense que tu as besoin de ton traitement phénix en urgence ! Mais qu'est ce qu'il voulait ce type ? ajouta le dévot pragmatique.
 - Il voulait me vendre son café, je crois. Mais il est bon, hein! Il est plutôt fort et... addictif. rêva le marchand à voix haute.
 - On s'en vole, Xlokk ! Donne-moi son nom et j'envoie mes miliciens d'élites ! tonna le mercenaire.
 - Il ne me l'a pas donné. avoua le marchand.
 - Tu as juste bu un café avec lui ? Et c'est tout ? demanda le dévot plein d'inquiétudes.
 - ...
 - Xlokk ! Qu'est-ce que tu as fait ? s'emporta le dévot à son tour.
 - J'ai signé un contrat. souffla le marchand d'une voix presque inaudible.
 - Mais c'est pas vrai, Xlokk ! Je rêve là ! Le Firmo Directeur Général se fait bouffer par un marchand de tapis !!! Hurla le mercenaire.

- Attends, Blascht. On a beaucoup de “turn over“ et de “burn out“ chez nos employés. Et je ne compte pas les suicides. Si ce café est aussi bon qu’il le dit, ça peut peut-être motiver nos passerelliens. analysa le dévot.
- Et il demande combien, ce type ? Il en a beaucoup du café ? Parce qu’abreuver notre cité entière ce ne sera pas envisageable si c’est un petit artisan en chapeau de paille !
- Environ 50 plumes par strate et par jour. répondit le marchand perdu.
- C’est dérisoire ça ! Il doit produire son café à la pisse de sansonnet ! Où est son exploitation ? ironisa amèrement le mercenaire
- Je ne sais pas... répondit le marchand visiblement ailleurs.
- C’est un magouilleur ça, Xlokk. Tu t’es fait berner comme un poussin ! Et tu as plus de cent ans ! Il ne te donnera rien. Il te prendra tout ! J’en fais mon affaire ! claironna le mercenaire.
- En fait, il a déjà livré ce matin. Il me donne un lieu différent chaque jour et le café est là, en quantité et en qualité. Le seul problème c’est que je ne dois pas chercher à savoir d’où ça vient... C’est dans le contrat. expliqua le marchand, le contrat à la main.
- Fais-moi voir ça ! Comment il te contacte ? articula le mercenaire excédé.
- Par gobe-mouche.²⁶ souffla le marchand.
- Tu te moques de nous ! exulta le mercenaire
- Non... Je vous ai même apporté une tasse. proposa le marchand avec un sourire enfantin.

²⁶ Petit oiseau noir et blanc qui pullule dans la S.D.P.

Ces discussions menées par les trois Firmos immortels auraient eu lieu tout au long de la Grande Mutation. Elles expliqueraient et accompagneraient l'avènement de la Société des Passerelles.

Extrait de : *Mémoires d'une Reine, Notre Premier Utérus.*

Séquence 5 :

Le Meurtre de trop

Article troisième :

Il est formellement interdit de posséder ou d'user d'un lévitant. Toute détention, tout usage ou tout commerce de lévitant sera puni d'une amende de 15 plumes de quetzal et d'une peine de dix années d'enfermement dans la prison du vide.

Ce décret ne concerne pas la strate des Condors.

(extrait du règlement intérieur de la S.D.P.)

Ses pieds nus faisaient maintenant presque toute la largeur des petites marches de l'escalier.

Elle aimait le contact tiède du bois. Puis elle sauta les cinq dernières marches (son record était à huit !) et atterrit sur le carrelage glacial qu'elle aimait beaucoup moins.

Sa mère était étrangement immobile, de dos, face à l'évier. Son père, habituellement figé, accoudé à la vieille table en bois derrière une rangée de bouteilles vides. Elle ressentit le malaise. Elle le fuit.

Elle ouvrit la grande porte du dehors et le soleil de l'été la caressa délicieusement. Elle jeta un dernier regard à ses parents. C'était le réflexe. Elle savait qu'elle n'avait pas le droit de sortir pieds nus mais depuis ces derniers mois, elle voulait provoquer quelque chose chez ses parents. Quelque chose qui ne répondait plus. Puis le plaisir de l'herbe qui chatouille avait pris le pas sur son besoin d'attention, ne laissant plus que le réflexe. Alors elle sortit.

Sous la brise chaude, elle ressentit l'explosion merveilleuse du sauvage. Elle se mit à courir, sauter rouler, en riant et criant sa joie dans la langue brute de l'enfance.

Ceci fait, ses long cheveux noirs mouchetés de brins d'herbes et ses grands yeux clairs pétillants de soleil, elle décida de passer au deuxième temps fort de sa journée, plus difficile, et plus dangereux aussi : l'exploration.

Elle traversa le champ de son père en évitant les cailloux pointus et les guêpes. Elle connaissait bien les dangers du champ pour les pieds nus, elle était aguerrie ! En levant le nez, elle ressentit un deuxième malaise : le champ était malade. Peu importe, elle n'aimait pas le champ, elle irait plus loin.

Elle monta sur le vieux mur au fond du champs. Elle adorait ce mur. D'abord, il était propice à l'escalade; ni trop grand, ni trop petit. Ensuite, elle y observait de beaux lézards difficiles à attraper mais, avec un peu de pratique, elle avait compris le truc : bloquer toutes les issues avant même qu'ils les envisagent, jusqu'à ce qu'ils se figent. Puis, les attraper avec vitesse et délicatesse par la taille, pas la queue ! Et puis le mur chauffait au soleil proposant un siège brûlant sur lequel elle aimait beaucoup « se faire cuire ». Enfin, le mur offrait un panorama formidable sur les grandes plaines agricoles balayées par les vents chauds. Mais depuis quelques temps, elle n'aimait plus contempler. Les gros automates, ces robots géants aux formes d'insectes, salissaient le paysage et troublaient les chants de la nature. Il y en avait de plus en plus. C'était son troisième malaise de la journée.

Elle traversa la petite rivière en prenant bien soin de mouiller ses pieds. L'eau glacée les bleussait et faisait un peu mal mais la fraîcheur montait jusqu'à la tête. Puis, le cœur battant, le souffle court et un bâton à la main, elle entra dans la grande forêt.

La grande forêt, c'était l'interdit suprême. Plus personne n'y allait et du coup, comme lui disait son père du temps où il parlait, les loups étaient revenus. Les loups la rendaient un peu confuse, elle ne savait pas si elle devait les combattre ou devenir leur amie. Elle aimait les deux possibilités et rêvait de les rencontrer. Elle serait fixée à ce moment-là.

Mais la forêt, c'était bien d'autres choses aussi. Il y faisait presque froid quand l'été chauffait le monde, il y faisait presque nuit quand le soleil était au zénith, il y régnait un vert sombre humide lorsque les champs brûlés affichaient l'ocre sec. La vie y

frémissait à chaque racine lorsque les bêtes fuyaient les terres craquelées des plaines, bref, c'était un lieu magique d'exploration.

Au fil de ses escapades, la petite fille avait appris le silence. Elle contrôlait maintenant tous les mouvements de son corps et savait les ralentir en les amplifiants. Grâce à ses nouvelles capacités, elle avait pu s'approcher des chevreuils jusqu'à les frôler! Durant ces instants précieux, elle devenait la forêt, ses bruits et ses odeurs. Elle imitait cette ombre feuillue, elle était la voûte vivante, et les êtres sauvages l'acceptaient comme une sœur.

Mais aujourd'hui, sa marche furtive fut interrompue par des cris de détresse. De ceux que toutes les créatures comprennent. Une plainte profonde qui fait fuir les oiseaux et vibrer l'os, un danger de mort.

Une fois de plus chez la petite fille, la curiosité humaine l'emporta sur la prudence instinctive.

Elle s'approcha à pas feutrés. Elle observa.

Une mère louve aux crocs immenses exécutait son enfant. La petite fille en fut bouleversée. Puis elle comprit. Elle comprit que la louve n'avait plus de meute, et qu'elle avait faim. Mais surtout, que ses petits avaient faim. Elle comprit qu'elle devait se nourrir pour les nourrir. Elle comprit que le petit avait accepté son sacrifice... Il était trop fragile.

L'empathie pour cette mère fit jaillir des larmes silencieuses. Mais les larmes étaient trop lourdes. Elles s'écrasèrent bruyamment sur les feuilles.

La louve, d'un bond, fit face à la fillette.

Elle était sombre et menaçante. La petite fille aurait été terrorisée si elle n'était pas déjà entrée dans l'âme de l'animal.

Au début, la louve ne comprit pas l'absence de peur de cette proie si chétive. Elle la plaqua au sol de ses

pattes puissantes et déchira sa lèvre supérieure d'un coup de croc grondant. La petite fille ne criait pas. Ses yeux noyés de larmes douloureuses fixaient intensément le grand animal.

La magie arriva à ce moment précis. Par les yeux. Aucune des deux femelles ne comprit comment l'empathie profonde de l'une emporta l'autre. Mais la mère louve s'arrêta. Et durant cette seconde qui figea la forêt, leurs âmes s'entremêlèrent.

« Je souffre d'avoir tué mon enfant » souffla l'humaine dans un murmure qui alimentait le filet de sang. « Mes parents m'ont abandonnée » criait les yeux profonds de l'animal aux crocs souillés.

Le lendemain, la petite fille vola dans la réserve un gros morceau de jambon sec. Elle voulait emporter pleins d'autres choses mais il n'y avait plus rien. Les parents ne bougeaient pas.

Dans la fourrure de la mère louve, la petite fille expliqua que le jambon c'était pour qu'elle fasse plus de lait, pour ses deux louveteaux. Parce que les manger, ce n'était pas une bonne solution et que ça faisait trop mal. La mère louve comprit et mangea.

Et puis, une fois les petits repus par la laitée et endormis, la petite fille les couvrit d'une grande feuille de bardane sous le regard bienveillant de la mère louve. Puis elle monta sur son dos.

La petite fille avait toujours rêvé de poursuivre l'exploration au-delà de la grande forêt mais elle craignait que la nuit ne tombe avant. Avec sa mère sauvage, tout devenait possible. Elle était rassurée.

Les larmes la submergèrent lorsqu'elle arriva à l'orée de la forêt. Mais c'était les larmes du beau. Elles répondaient à l'océan qui venait d'apparaître. La petite fille jeta sa robe de la falaise, battue par les

flots sombres, la louve était devenue son manteau. Elle voulait la caresse des embruns.

Ces deux âmes si vivantes s'oublièrent un moment dans l'horizon gris d'un orage d'été naissant.

Un grand bateau rasa la falaise. Un jeune garçon rêvait tristement sur la proue. La petite fille et le jeune garçon se rencontrèrent. Ils avaient le même regard teinté d'abandon.

Comme avec la mère louve, leurs âmes se touchèrent et la petite fille éprouva un trouble agréable qu'elle ne connaissait pas. Elle le trouvait beau. La fille louve perçut une sombre silhouette s'étirer derrière le garçon. Puis, le bateau s'enfonça dans l'horizon grondant.

Comme pour toutes ses journées d'aventures, celle-ci passa à une vitesse folle. Mais elle lui laissa à jamais le souvenir du merveilleux.

La petite fille arriva devant chez elle essoufflée et trempée sous une pluie chaude électrique. Il y avait un voilemion aux lumières criardes devant sa maison et des inconnus parlaient fort. Tous ses malaises jusqu'alors diffus devinrent aigus à lui en brûler le thorax et les oreilles. Puis ils hurlèrent dans tous son corps, à l'unisson du tonnerre. Elle avait décelé, entre les manches d'anoraks qui l'agrippaient, les silhouettes de ses parents qui tournaient lentement, suspendues par une grosse corde.

De très loin, elle entendait des voix sans comprendre les mots...

- Fiente ! C'est leur fille ?! Qu'est ce qu'elle vole à poil sous la flotte à une heure pareil ?

- Allô ? Petite, tu m'entends ? Mais elle est blessée en plus ! t'as vu sa bouche ? Faut appeler une ambulance...

- Laisse tomber, ils pourront pas payer, ils étaient endettés jusqu'à l'os... Comme les autres... Mich' ! Tu sais recoudre toi, tu peux ?

- Trouvez quelque chose pour la couvrir et emmenez-là dans le voilemion, les gars. On va la poser aux Alouettes, y'a rien d'autre à faire.

- Bon, le truc positif c'est qu'ils étaient les derniers agriculteurs dans notre secteur. On n'aura plus à gérer toute cette fiente... Démarre, Mich'! Ils n'avaient même pas assez de plumes pour les pompes funèbres. Et puis les batteries du voilemion s'usent vite loin des ventilos. On rentre à la Fine Cité.

Harmattane se redressa d'un bond, haletante et trempée. Son petit loft sommairement habitable l'oppressait. Elle passa machinalement la main sur sa lèvre crispée. Sa cicatrice mouillée de sueur la démangeait fortement.

« Du passé tout ça... » murmura-t-elle en dégageant la vieille peau de loup qui lui servait de couverture.

Elle s'habilla à la hâte, les yeux encore embrumés de ses rêves étranges qui mêlaient les joies et les blessures de son passé sans faire le tri. Ils revenaient toutes les nuits depuis le meurtre. Au point de questionner Harmattane sur leur mystérieuse récurrence.

J'en parlerai à Piteraqa. Pensa-t-elle tandis que sa voilette glissait sur la passerelle reliant la tour au poste des milices.

Harmattane apporta à Tivano un café, des fletts²⁷ aux oeufs et son plus beau sourire. Elle lui devait beaucoup. Puis elle se servit machinalement un café.

- C'est bizarre, je déteste leur nouveau café mais je ne peux pas m'empêcher d'en boire...

- On ne saurait retenir le chat quand il a goûté la crème... récita Tivano en buvant le sien.

Puis, sans mots dire, dans cette petite réserve de fournitures, à l'abris des regards, les deux collègues reliés par les lentilles vidéos se plongèrent dans le meurtre.

Bien que sombre, l'image était nette. A l'angle de l'image, au fond de l'entrepôt, une masse noire qu'ils prirent d'abord pour un gros carton, sembla frémir. Sur le coin, derrière l'entrée, on voyait des ombres lasses passer.

« Les travailleurs du dernier tortillard rentrent chez eux... » murmura Harmattane sciemment pour briser le silence qui devenait oppressant.

Le flux de travailleurs s'amincissait. Puis vint le goutte à goutte. Les deux miliciens étaient tendus, aux aguets. La masse, au fond de l'entrepôt, se détacha des cartons avec une fluidité surnaturelle.

« Il a vu Maloja... », souffla Harmattane, « il va attaquer ! »

Au moment même où une silhouette féminine apparaissait sur l'écran, la masse encapuchonnée l'attrapa par le col et l'entraîna sur le mur du fond, l'autre main écrasant son cou. Harmattane posa

²⁷ Sorte de gros cube de blé soufflé très prisé au petit déjeuner par les passerelliens.

délicatement sa main sur l'épaule de Tivano, de peur qu'il ne s'évanouisse.

« Ha ! J'avais vu juste sur le mode opératoire ! Mais tu as vu comme il s'est approché d'elle ? Il était à distance de souffle. Mais elle n'a réagi que lorsqu'il l'a attrapée. Elle n'a rien entendu venir ! Comment il a fait ça ? »

La victime tentait pitoyablement de repousser le gras de son agresseur. Elle glissa contre le mur sous la pression de la strangulation.

« Fiente ! On ne voit pas son visage... Reviens en arrière. Quand elle arrive à retrousser sa manche. »

Tivano s'exécuta immédiatement, soulagé d'éviter la suite de la scène.

« Là !... Mets sur pause... Zoom... Encore un peu... »

On distinguait nettement un tatouage sur l'avant-bras gauche de l'assassin. Juste derrière la main de la victime qui tentait vainement de le repousser. L'oeil de Harmattane photographia le tatouage.

Le bruit de la poignée de porte fit bondir les miliciens. Harmattane manqua d'arracher l'oeil de Tivano en cachant les lentilles derrière son dos.

- T'es là, Tivano ?! Le Firmo-Maréchal des Serres, en personne, veut te voir ! Soit t'es promu, soit t'es fichu ! Je t'accompagnerai bien mais je suis de corvée de roue.

Tivano blanchit.

- On s'en vole de ta corvée de roue, Vaudaire ! répondit la milicienne agacée par le plaisir sadique que prenait ce collègue à annoncer une nouvelle inquiétante à Tivano.

Harmattane se tourna vers son coéquipier.

- Ça va aller, Tivano. Si Folkoche voulait te sanctionner tu aurais rendez-vous dans son bureau et pas aux Cimes.

- *“Le chien attaque toujours celui qui a le pantalon déchiré.”* murmura Tivano d’une voix tremblante.

- Quelqu’un a dû baver pour les lentilles vidéo. commenta Harmattane qui avait déjà compris à l’air réjoui de Vaudaire et à son empressement pour quitter la pièce, son implication dans l’affaire.

- Je ne te laisserai pas prendre pour moi, Tivano. rajouta-t-elle pour rassurer son coéquipier. J’ai un truc à faire, je te retrouve après.

- *“On ne peut pas carillonner et être à la procession”...*

- Mais si. J’irai voir Folkoche et je lui dirai que je t’ai forcé. Elle sera trop contente d’avoir un argument supplémentaire pour me virer. Et puis je m’occuperai de cette buse de Vaudaire aussi. Allez, courage ! À tout à l’heure.

Pendant ce temps, dans son bureau verrouillé, Folkoche, épluchait le dossier de l’agent Harmattane Fenrhir sous les yeux vitreux de son compagnon en peluche.

- Cette pintade est pupille de la nation, une victime de l’état à paysan... Elle a dû se servir de ça pour émouvoir son monde. Bien, passons à la suite. Voyons cela : ... « Recueillie par les services sociaux et placée en foyer d’enfance, inculpée pour délits mineurs » ... C’est intéressant ça, mon lapin. Elle avait même ouvert un local de tatouages clandestins avec une complice... On a de la matière là... Mais comment a-t-elle pu entrer dans la milice avec un tel casier ?... Elle a dû séduire un instructeur, cette oiselle... Quoi !? Elle est passée

dans “l’élite“ en quelques mois seulement !?...
Pour... « Pour aptitudes exceptionnelles de déduction et qualités de combat indéniables ».

Cela explique son arrogance mon lapin !

« ...Inclinaiions violentes à surveiller »...Hahaha c’est très intéressant ça ! Quoi !... « L’affaire de l’Ogre »... C’était elle !! On va radier le nom de cette sauvage de toutes les milices, mon lapin...

Elle pourra pointer aux fauconniers²⁸!

Encore une fois, Tivano pilota sans plaisir sa petite voilette de fonction à travers les entrelacs de passerelles, jusqu’au Gros Colon. Il glissa le long du colimaçon routier avec l’impression pesante du condamné à mort montant sur l’échafaud. Puis, malgré tous ses efforts pour ralentir le trajet, il arriva aux Cimes.

Pendant qu’il traversait les jardins luxuriants des terrasses sous les regards hostiles des gardes d’élite, Tivano se remémorait tout ce qu’il savait, de manière officielle ou officieuse des trois maîtres incontestables de la Fine Cité :

Revolin Hermes :

²⁸ Les fauconniers sont les éboueurs de la S.D.P.. Pour le comprendre, il faut retenir que les passerelliens ont longtemps alimenté «La Grande Décharge» en y jetant leurs ordures et favorisé la prolifération des mouches. Ces insectes ont attiré des nuées d’oiseaux gobe-mouches qui souillent de fientes les passerelles et les tours. Face à cette nuisance sanitaire, les fauconniers et leur faucon sont devenus indispensables pour réguler les populations d’oiseaux.

Fils unique d'une famille d'aristocrates catholiques, Revolin a fait ses études dans une école privée pour garçons particulièrement rigide.

Il conserve une rancoeur viscérale pour le milieu artistique dont il a été évincé par manque de talent. Revolin a racheté progressivement tous les organismes religieux, médiatiques, artistiques puis éducatifs pour « ...que ses pintades ne piaillent que d'un seul bec ». Il est détenteur de toute l'industrie pharmaceutique.

L'Histoire gardera Revolin Hermes comme le Firmo-Pape, la voix de la Fine Cité, qui a accompagnée l'avènement de la Grande Mutation.

Blascht Katraz :

Enfant d'un marchand d'armes qui a prospéré pendant L'Ultime, Blascht a toujours été fasciné par les héros de guerre.

Il a gardé une haine profonde pour la nation et les militaires après avoir été évincé de l'armée de terre pour insuffisance cardiaque.

Son petit commerce de videurs de boîtes et gardes du corps, nourri par son héritage conséquent, s'est vite imposé comme une force armée redoutable. Lors de la chute de l'Etat, et du délitement des polices, pour raison budgétaire, il était incontournable pour encadrer les prémices de la Grande Mutation et pour protéger la cité de l'Ultime. Il est alors devenu le Firmo-Maréchal des Serres, le bras armé privé de la Société Des Passerelles... Et l'homme qui a fixé un prix à la justice.

Xlokk Prima :

Enfant rondouillard et joyeux, le petit Xlokk avait deux passions, sa mère et les robots.

Il n'a pas de souvenir de son père, à part peut-être les chèques conséquents qu'il recevait à Noël et son anniversaire.

Sa mère était une industrielle chinoise réputée qui souhaitait acheter une vaste exploitation agricole afin d'y faire pousser du maïs transgénique.

Bien que sa mort soit entourée de mystère, Xlokk reste persuadé que les coupables sont « ces sales bouseux » d'agriculteurs.

Il reste un acteur majeur de la Grande Mutation puisqu'il a été à l'origine de la robotisation des terrains agricoles renommés par la suite le Vaste Automate Bucolique.

Les mauvaises langues disent qu'il a planifié le suicide de masse des agriculteurs, « l'Étau Paysan » par vengeance. Mais Xlokk leur répond que le progrès est parfois douloureux.

Il est le Firmo-Directeur Général de la S.D.P. L'homme qui a centralisé tous les systèmes de production et les réseaux marchands sous sa férule.

- Je te le répète, Xlokk, il est impensable que je te cède une part de mon usine d'armement pour améliorer tes foutus robots du V.A.B. Tu veux du matériel, tu paies c'est tout !

Tivano était sur le palier de la salle de « réunion Sauna ». Il eut un bref sursaut d'empathie en observant le petit personnel du triumvirat suer à grosses gouttes sous leurs uniformes sur-plumés... Avant que la chaleur ne l'étouffe à son tour.

- Monsieur le Firmo-Directeur Général, Monsieur le Firmo-Pape, Monsieur le Firmo-Maréchal des Serres, Messieurs les Firmo-Directeurs, Messieurs

les Firmo-Cardinaux, Messieurs les Firmo-Généraux, Messieurs les...

- Bon ça va maintenant ! Assieds-toi, milicien. C'est très mal ce que tu as fait, tu sais.

- On m'a forcé, Maréchal. Mais j'ai une famille et...

- Chut ! Chuut. On a une course à te proposer.

- *“Selon le vent, la voile”*

- Hein ?

- Laisse, Revolin, c'est le bonheur de nous servir qu'il exprime à sa façon d'homme du peuple.

- Tu vas livrer immédiatement des cartons à cette adresse.

- Des cartons, Maréchal ?

Pendant que Tivano essayait discrètement la sueur qui lui brûlait les yeux, en face du Firmo-Maréchal visiblement amusé, le Firmo-Directeur Général souffla un mot à l'oreille du Firmo-Colonel.

- Voilà c'eeest ça ! Des cartons. Un voilemion t'attend dehors.

- Mais Maréchal, cette adresse... C'est un repère de caïmans !

- Précisément. Tu rencontreras le chef des quartiers nord et tu lui diras que la Fine Cité soutient sa rébellion contre les quartiers sud à 20% de ses commerces. Ça te fait de la route jusqu'en bas alors voles-y vite.

- Hey ! Blascht attends ! Mes médias ont besoin de gros titres. Dis-lui de demander à leur « marabout » d'organiser une petite émeute dans la 18ème. L'audimat a trop baissé dans cette strate.

- Tu as tout bien compris, milicien ? Il est entendu que ta promotion ou ta radiation dépendent de ce service que tu nous rends.

- Oui, Maréchal...

Tivano sortit décomposé et déshydraté. L'étreinte glacée de l'automne, portée par les vents artificiels, mit un temps incroyable à percer sa carapace de sueur brûlante.

« *Chantez à l'âne, il vous fera des pets.* »

Il arriva devant la voilemionnette en titubant.

- Milicien !

Tivano n'eut pas la force de sursauter.

- Monsieur le Firmo-Colonel des Infrastructures.

- Milicien, il est entendu que tout ce que vous avez pu dire ou entendre en ces lieux est strictement confidentiel. Et que toute fuite est passible de sanctions pénales lourdes.

L'homme naturellement raide et sec semblait impeccable malgré sa séance prolongée de Sauna habillé. Si ce n'était ce léger pourpre qui colorait ses pommettes osseuses.

- Oui, Colonel !

- J'ajouterai une petite mission annexe. Vous demanderez aux caïmans des quartiers nord de détruire cette usine d'armement.

- Mais... Colonel. Elle appartient à notre propre firme !

- Sachez que l'ordre vient directement du Firmo-Directeur Général de Terra-prima. Vous obtempérez ou je dois signaler votre refus au Directeur lui-même?

- J'obtempère, Colonel.

Le malaise lui coupa les jambes, net. Son ventre encaissa l'équivalent d'un coup de masse en plomb. La bile lui remontait jusqu'aux tempes, lui paralysant la mâchoire d'une déflagration aiguë dont la traduction physique aurait dû être un hurlement sauvage.

- Milicienne ? Vous n'êtes pas de cette strate ? Vous la connaissiez ? Mes collègues et moi on se demandait ce que vous faites ici.

Harmattane éprouva la sensation terrifiante du "déjà-vécu". Ce malaise... Elle le connaissait trop bien. La perte ? Non, l'amputation.

- Milicienne ?

Harmattane retrouva quelques forces perdues dans son chaos de douleur et les dirigea vers ses jambes. Puis elle sortit de la trop familière pharmacie.

Le 11 septembre de l'an 33 post G.M.

Cher Jungle Book, la bougie, c'est fini !

Peyre a fait des miracles. Il a apporté de la lumière au foyer en introduisant des lucioles et une variété de champignons qui vivent en symbiose. Les champignons grossissent presque à vue d'oeil sous la lumière des petits êtres. Et les insectes se délectent de la chair des champignons.

Tu ne peux imaginer comme le résultat est enivrant... Une lueur éternelle !

Peyre travaille en ce moment sur un projet incroyable, l'effet de cette lumière particulière (la luciférine) sur d'autres plantes.

Gallus et moi, on travaille sur les fondements de notre utopie... Je ne sais pas où ça va nous mener mais le travail est passionnant en soi.

Le 23 mars de l'an 34 post G.M.

Jungle Book, cette date est historique.

Les travaux de Peyre ont payé, la luciférine fonctionne à merveille sur les caféiers.

On a produit un café incroyable : épais, violacé addictif et euphorisant...

H. est allé voir les pontes de terra prima et il a ramené un contrat à vie avec des rentes abyssales. C'est terrible à dire mais je crois qu'on a rendu service à ces emplumés. Ils cherchaient une drogue acceptable pour installer la paix sociale.

En tout cas tous les passerelliens sont vite tombés accros et Peyre a eu sa revanche sur la Cité sans Rêves.

Quant à nous, on a les moyens de réaliser notre utopie !

H. a souhaité que notre foyer se prénomme le Marc. Il est vrai que le rez-de-chaussée de la citée sans rêve, notre plafond, est aussi noir et poisseux que le dépôt amer de notre café. Et puis il paraît qu'on y lisait l'avenir...

Mais cette journée a surtout été comme un retour aux sources pour moi.

J'ai retrouvé la maison rouge. Rose est morte sous les coups d'un client violent. Ça semble tragique et ironique à la fois. Si elle ne m'avait pas chassé...

Les locaux semblent maintenant si petits.

L'odeur de mon enfance est tellement malsaine.

Je t'ai serré fort pour tenir le coup Jungle Book.

Mais cette excursion n'était pas qu'une balade nostalgique, H. voulait s'entretenir avec Olga, le pire cauchemar de mon enfance. Olga, c'est la faiseuse d'anges de la maison d'oiselles. Et dire que je la prenais pour une sorcière quand j'étais gamin.

Je ne sais pas si l'idée de H. aura ne serait-ce qu'une infime chance de fonctionner, mais son savoir-faire chamanique couplé à la science de Peyre pourrait donner un miracle...

En tout cas l'accord s'est conclu avec une facilité étonnante.

Nous sommes les fournisseurs officiels de café de la volière²⁹, et nous sommes payés en embryons frais.

Le 23 avril de l'an 34 post G.M.

Jungle Book, on l'a fait!!!!!!!!!!!!

Après un mois d'échecs en tous genres, le premier enfant du Marc respire !

Il aura fallu une idée de génie pour débloquer une situation glauque parsemée d'enterrements d'embryons et de coups de gueules faramineux de H., pour y arriver !

Ecoute bien Jungle Book, l'anecdote vaut le détour...

Peyre a introduit, il y a quelques mois, des salamandres au Marc. Elles se sont bien adaptées et multipliées.

²⁹ Synonyme de bordel.

Il y a deux semaines, le vieux Gallus bricolait des poutres lorsqu'une salamandre a surgi entre la scie et le bois. Elle a eu la queue coupée nette.

On a retrouvé l'animal hier en pleine forme avec un embryon de queue sur le moignon.

Un embryon Jungle Book, tu me suis !

Notre placenta synthétique est satisfaisant mais nous butions toujours sur les corps des foetus qui se nécrosciaient à une vitesse fulgurante.

Les salamandres ont un pouvoir de régénération cellulaire étonnant.

Il ne suffisait pas de permettre aux embryons de maturer, il fallait aussi les ressusciter !

Peyre a insufflé un peu de « salamandrine » dans notre soupe de vie et...il respire ! On a empêché in extremis H. de sauter dans notre cuve de placenta pour embrasser le premier bébé du Marc...

Le 24 avril de l'an 34 post G.M.

Il est des nuits qu'on oublie pas, Jungle Book.

Toute notre petite famille semble en transe.

Devant le succès de notre premier « enfantement », l'excitation ne retombe pas !

Pire ! H. veut faire de notre cuve placentaire un océan de vie.

Gallus et moi avons bricolé et étanchéisé une cuve géante pendant que Peyre et H. passaient du « frigo à bébés » à la maison d'oiselles pour stocker et conditionner nos derniers petits.

Tous les embryons ont été déposés dans le bouillon. Sur les cinquante-quatre foetus, treize ont survécu.

Peyre estime à environ cinq mois le grand éveil des premiers enfants du Marc (la salamandrine accélère leur développement).

On doit donc mettre les bouchées doubles pour concrétiser notre rêve avec le vieux Gallus: un manifeste et une grosse réflexion sur l'éducation des petits...

Séquence 6 :

La Grande plongée

Article quatrième :

Toute production commerciale n'ayant pas obtenu l'homologation de la firme Terra Prima© sera considérée comme illégale.

Toute production culturelle et/ou artistique et/ou médiatique et/ou religieuse n'ayant pas obtenu l'homologation de la firme Hermes© sera considérée comme illégale.

Toute activité considérée comme illégale est passible d'une liquidation judiciaire de plumes et de biens. Ses commanditaires encourent une peine pouvant aller jusqu'à trente ans d'enfermement dans la prison du vide.

(extrait du règlement intérieur de la S.D.P.)

*Le 25 novembre de l'an 48 post G.M.,
17H22 - Strate caïmans - passerelle 666 027 -
666ème palier*

Tivano, au volant de la voilemionnette de livraison estampillée Terra Prima, fut vite pris dans le chassé-croisé autoroutier des travailleurs, qui rentraient dans leurs tours pour la plupart, qui partaient accomplir leur garde de nuit pour certains. Puis, l'interminable Gros Colon l'emmena des Faisans aux Dindons, puis des Dindons aux Drontes, puis des Drontes aux caïmans.

Il pesta de sa déveine alors qu'il glissait enfin sur la dernière strate de la Fine Cité, à la tombée du jour.

Il avait raté le passage du dernier soleil artificiel. Mais surtout, il ne faisait pas bon se promener dans une voilemionnette commerciale sur le terrain des caïmans et de nuit. Lui qui n'avait jamais côtoyé les milices d'élites, ni même souffert d'une enfance défavorisée, nourrissait une profonde terreur pour cette zone désertée par le civisme, l'ordre et les bonnes manières. La horde des sans-macarons était d'ailleurs un des rares sujets de dispute qu'il entretenait avec Harmattane. Elle défendait ces voyous ! Et pour couronner le tout, les fragrances de La Grande Décharge qui tapissait généreusement le rez-de-chaussée de la Fine Cité l'incommodaient sérieusement.

Au-delà de ses frayeurs de passerellien et de ses sensibilités nasales, Tivano avait subi un choc de conviction profond. Il avait toujours accordé une confiance absolue en sa hiérarchie mais l'attitude cynique des Firmos, et leurs projets immoraux lui semblaient inacceptables.

De nature prudente, Tivano avait obtempéré devant la menace cinglante. De convictions pures, il ruminait cette situation insupportable.

Pactiser avec les caïmans ?! Provoquer et financer un saccage !?

Il ne put s'empêcher de jeter un œil à sa cargaison. Les cartons contenaient des solaires.

On vit avec beaucoup de mauvaises actions sur la conscience et quelques bonnes intentions dans le coeur. se berça Tivano profondément meurtri par cette découverte.

Les lueurs faunes de la dernière strate provoquaient son pare-brise. Tivano rentra machinalement la tête dans les épaules, espérant que son gros voilemion passerait inaperçu. La nature de la cargaison multipliait ses craintes.

Contrairement aux strates des faisans qui s'apparentaient aux antiques cités dortoirs, la strate des caïmans semblait s'animer avec la nuit. Les oiselles sortaient leur museau fardé, les cafés s'emplissaient de rires et d'éclats, les rôdeurs sortaient en bande. Tivano se sentait comme l'antique Christophe Colomb, la joie en moins, la peur en plus.

Puis les passerelles devinrent platelages, les lueurs flottantes des flambeaux.

Tivano s'enfonçait dans la cité sauvage.

Il arriva au bout de la route, là où les vents artificiels ne portent plus. Il distinguait à peine le précipice qui menait au plancher putride de la Fine Cité.

Sur sa droite, le repère des caïmans. Un minaret jaillissant des décombres dont le dôme délabré présentait une énorme brèche bricolée en entrée. Un témoignage de l'ancien monde. Trois fines planches de bois reliaient le platelage à la brèche.

Deux silhouettes imposantes tournaient autour du voilemion.

Après une grande inspiration, Tivano sortit.

- Je viens de la part de...

- Entre.

Mouton isolé est en danger. pensa Tivano en s'aventurant sur les planches inégales.

- Et retire tes chaussures.

Le milicien fébrile s'exécuta et descendit par une échelle de lattes encordées qui lui parut interminable. Puis ses chaussettes touchèrent les dalles froides. Il se retourna lentement.

Les torches fixées aux murs inondaient l'immense salle de prière de lumières lancinantes. Les ravages du temps appuyaient le caractère sacré des pages coraniques qui tapissaient la pièce toute léchée des leurs rougeoyantes. Enfin, derrière les tapis de prière aux bruns incertains, un grand fauteuil éventré supportait l'homme.

Entouré de silhouettes faussement décontractées, l'homme fixait Tivano à travers l'ombre de sa capuche. Dans son immobilité, il semblait extrait des pierres du mur. Les plaques de cuir qui l'habillaient lui donnaient l'allure des samouraïs d'enfant. Une voix rauque et voilée jaillit de la capuche.

- Tu sais pourquoi on m'appelle le Mélancolique ?

- J'ai dû faire une erreur de livraison, Monsieur. Je dois livrer le représentant du quartier nord.

- Il est là. Tu n'as pas répondu.

- Non, Monsieur.

- C'est à cause de la livraison que tu apportes.

Tivano se sentait acculé. Il entreprit alors de tout déballer sans réfléchir. Il n'était pas en situation....

- Je dois aussi vous informer que mon supérieur demande 20% sur les commerces que vous récupérez durant votre conflit avec le quartier sud et... Il souhaite que vous détruisez une usine et il veut une émeute aussi... Dans la 18ème strate...

- Ça tombe bien ça, les sœurs du quartier sud sont là aussi. Dis-moi ce que tu gagnes à diviser nos frères et à livrer la mort ?

- Une promotion, peut-être.

- Hahahaha ! L'éclat de l'homme partait de nulle part. Je me fous de ce que tu gagnes, ce qui m'importe c'est ce que tu partages.

- ...

- Tu vas dire à tes employeurs que le chef du nord accepte avec joie les miettes du grand Condor. Et tu ne lui parleras pas de moi, si tu ne veux pas qu'un rayon te creuse.

Le Mélancolique se leva. Avança de quelques pas avec l'agilité féline qui le caractérisait, puis tourna le dos à Tivano, tétanisé, pour parler à ses frères.

« Souvenez-vous des souffrances et des morts qu'ont provoqué nos divisions, mes frères. N'oubliez jamais la rage que nous avons ruminé dans cette cité aux mains sales qui a détruit les mondes dont nous sommes issus. Gardez en mémoire comme ils nous maintiennent la tête dans la basse fange de leurs tours. Nous sommes les nègres utiles et odorants de la Fine Cité. Nous sommes la racaille servile. Mais notre union récente est réelle, et comme notre foi,

elle nous élève, plus haut que leurs tours de béton...
Il est temps de grandir mes frères !»
Une grande clameur monta de la horde jusqu'au
dôme...
Puis le Mélancolique se tourna vers Tivano.

- Avant de porter ton message, tu vas rester ici
quelques temps. J'ai un travail pour toi.

Harmattane ferma à double tour la porte de
son petit appartement. Son visage était cireux, ses
yeux brûlants et sa cicatrice la démangeait
terriblement.

Elle tira les rideaux, alluma des bougies, se
déshabilla et brancha son vieux lecteur audio
pré-G.M. en poussant le volume à fond, le tout d'un
seul et même long geste mécanique.

*Les basses vibrent à quatre temps. Un et deux et
trois et quatre et un et deux et trois et quatre et...*

Puisqu'elle n'arrivait pas à crier, la musique crierait
pour elle.

*La trame mélodique se mêle aux basses. Elle monte
dans les aigus puis finit la boucle rythmique en
retombant dans les tons graves pour remonter à la
boucle suivante.*

Et elle se mit à danser. De plus en plus vite, de plus
en plus fort, à en détruire tout ce qui entravait ses
mouvements, à s'en faire mal.

*La « cymbale crash » transmet une onde entre le
troisième et quatrième temps. La vibration
croissante est interrompue au premier temps de la
boucle suivante par le choc simultané de la caisse
claire et de la cymbale « hi-hat » qui annonce la
reprise rythmique des quatre temps appuyés par la
grosse caisse et enrichis par les deux caisses « tom-*

tom ». Toutes les deux boucles sont marquées par la « cymbale ride ».

C'était Dzhari qui lui avait appris ça. C'était avec sa soeur qu'elle dansait à la face des douleurs au foyer. Elle devait donc danser plus fort, plus longtemps. Elle devait danser pour deux.

La voix laryngalisée se cale sur la boucle suivante sur une typologie mezzo-soprano en reprenant la trame mélodique agrémentée de trémolos et vibratos s'accroissant sur la fin des boucles.

Alors elle dansa plus fort et plus longtemps à la face des douleurs, en complet abandon.

Et puis les larmes coulèrent en flot continu. Elles semblaient venir d'un puits sans fond.

Le flot de larmes devenait torrent, il éclaboussait tout, il en brûlait ses joues couleur rage.

Harmattane devait assécher le puits pour retourner vivre. *La trame mélodique se sature à la boucle suivante tandis que la voix mezzo-soprano passe de « voix micro » (moins de 80 décibels) à « voix de salon » (de 80 à 90 décibels).*

Ses membres se heurtaient aux meubles et aux parois tandis qu'un filet de voix pathétique s'étira en plainte interminable. Mais elle dansait plus fort, plus longtemps, à la face des douleurs.

Arrivée des cœurs ténors à la boucle suivante en voix de poitrine. Niveau sonore « voix d'opéra » (de 100 à 110 décibels).

Le malaise devenait palpable, comme un bloc de matière qui engluait son corps pour l'empêcher de danser. Elle le combattait.

Sa voix fluette devint grondement. Le grondement devint tonnerre. Elle arrivait enfin à hurler. Du bas ventre au crâne. La perspective du combat lui

redonnait de l'énergie. Plus fort, plus longtemps, à la face des douleurs.

Arrêt net de l'habillage rythmique et mélodique. Puis arrêt des cœurs ténors à la boucle suivante. La voix mezzo-alto poursuit en a cappella, tessiture « voix craquée » sur un volume sonore de 120 à 122 décibels.

La sueur se mêlait aux larmes, les mains ensanglantées par les chocs successifs sur les murs et les meubles devenaient les pinceaux d'une toile invisible. Elle était maintenant complètement luisante sous la lumière pourpre des bougies. Elle dessinait un cocon. Une masse de larmes, de sueur et de cire au milieu des ruines de meubles et d'objets. Quand la douleur devint supportable, quand Harmattane éprouva enfin les prémices de la fatigue, de la faim et d'une pressante envie d'uriner, elle remit une couche de peinture sur les parois du cocon. Elle dansa plus fort, plus longtemps, pour écraser la face des douleurs.

Rupture d'un demi-temps puis choc simultané de la grosse caisse et de la « cymbale crash » annonçant la reprise de la boucle en quatre temps avec rythmique basses appuyées, guitares saturées, chœurs ténors, voix mezzo-alto appuyant sur les demi-tons à la fin du troisième et quatrième temps. Le soutien rythmique prend maintenant en compte tous les demi-temps et quart-de-temps qu'il accentue avec les « tom-tom » et la « caisse claire ».

Les bougies s'étaient consumées depuis longtemps lorsque Harmattane s'écroula au milieu des décombres de son cocon, toute de sueur, de sang et d'urine moite. L'énergie électrique allouée avec parcimonie aux différents appartements de sa strate avait été consommée depuis des heures chez elle.

Harmattane avait donc dansé dans le silence un très long moment.

Une lueur artificielle filtrait des rideaux.

C'était le matin.

Sous les trois litres d'eau journaliers alloués par Terra Prima pour chaque passerellien de la strate, Harmattane rinça les fluides douloureux. Elle sortit de la douche et enfila sa tenue milicienne. Il lui restait la colère. Elle entra en zone de vengeance.

Xlokk, Blascht et Revolin jouaient aux cartes depuis un bout de temps. Blascht grattait nerveusement sa croute, vestige du dernier *traitement phénix*, lorsqu'un insecte ailé tomba dans le verre de Diva Vodka du Firmo Pape.

La silhouette osseuse de H. se détacha du coin sombre de la salle de jeux des Firmos.

Le teint gris pâle de ce chauve squelettique contrastait fortement avec la noirceur de ses binocles sans tiges. Son visage intemporel provoquait irrémédiablement le malaise de l'interlocuteur.

Sa voix de crécelle rompit le silence concentré des trois tape-cartons.

- Que disent les maîtres corbacs ?

L'expression neutre qu'utilisait Blascht Katraz pour masquer son jeu se fissura.

- Ça va ! On a étouffé vos sales meurtres.

- Et la milicienne ? susurra H. d'un air gourmand.

- Elle... Elle sera définitivement radiée sous peu.

Xlokk Prima vola au secours de son compagnon visiblement mal à l'aise.

- Et vous, de votre côté, vous avez livré les stocks de café pour demain ? Vous avez contacté vos ouvriers sibériens ?

H. étira un sourire carnassier. Ses deux indexes décharnés s'agitaient de manière comique.

- Les petites marionnettes dansent sur nos musiques communes.

Revolin Hermes qui détestait les mises en scène théâtrales intervint à son tour.

- Arrêtez vos sarcasmes malsains nous voulons connaître l'avancée du chantier ! Le reste ne concerne pas les profanes dans votre genre.

- Dixit « l'empereur blasphème ! » Héhéhé... Que les bécasses immortelles se rassurent, vos cargaisons de minerais sont déjà en route vers votre terre sainte. Vous aurez très bientôt une cachette dorée pour abandonner votre peuple en déclin. Vous pourrez y séjourner dans le vice éternel avec les richesses amassées par le troupeau bêlant que j'ai achevé d'abrutir au café.

H. sortit dans un claquement de cape laissant les emplumés³⁰ blêmes.

Puis, après un long silence, Xlokk exulta :

- Qui lui a dit, volière ?

- Ça n'a pas d'importance. S'il l'ouvre trop, je le tuerais médiatiquement. Il sera pédophile ou

³⁰ Surnom péjoratif populaire donné aux trois Firmos en raison de leur accoutrement tissé de plumes.

terroriste. Ou les deux. Il en a déjà l'allure... répondit Revolin avec le cynisme qui le caractérisait. Le Firmo pape savait pourtant que cet homme n'avait aucune existence médiatique. On ne peut tuer une ombre.

- Et si ça ne lui suffit pas, une bavure milicienne pourrait le calmer définitivement. conclut Blascht satisfait. Mais j'aimerais quand même savoir d'où vient ce taré.

Harmattane avait emprunté une voilette de service au poste en prenant bien soin de ne croiser personne. Elle avait assez d'instinct pour savoir que ses jours étaient comptés dans l'entreprise des milices Katraz mais les événements récents et sa nuit de « purge » l'avaient déconnectée des angoisses du monde professionnel. La milicienne en sursis espérait juste avoir assez de temps pour accomplir sa vengeance.

Elle était en zone de frénésie.

Elle était allée consulter Dzhari pour lui montrer le tatouage de l'assassin en espérant que sa complice avait gardé des contacts dans le milieu. Sa soeur avait été assassinée selon le rituel répugnant qu'avait subi Maloja-Agathe Catane. Elle devait retrouver quelques tatoueurs d'elle-même.

Elle débarqua à la strate des caïmans en début d'après-midi sans avoir dormi ni mangé. La strate caïman ne méritait pas l'appellation de strate. C'était le dernier pallier des Drontes. L'ultime plancher avant la Grande Décharge.

- Harma' ? Ça fait un bail ! Quand je pense que t'es devenue milicienne. Au fait, tu viens pas me chercher des noises, hein ? Mon business c'est pas

« clean clean » mais c'est pas « dark dark » non plus... Enfin, tu comprends quoi.

- Détends toi, Knik. Je suis là à titre officieux.

- Ah ! Ouf ! Dans ce cas je t'offre une petite bière. Et Dzhari, t'as des nouvelles ?

Knik était le grand frère d'un camarade du foyer des Alouettes. Un long type fin aux grands yeux bleus transparents, au nez aquilin, au teint blafard et aux cheveux raides, sombres, noués en queue de cheval par une attache de verroterie halloweenesque. Ces longs bras fins, son visage et son cou arboraient des piercings et tatouages explicites. L'apparat d'un garçon né du manque qui comble sa fragilité par du symbole issu de son monde intérieur.

C'était un mec marginal dont les talents créatifs avaient permis de survivre aux violences familiales en quittant la maison parentale très tôt pour monter sa petite boîte illégale³¹.

Il avait gardé un sentiment de culpabilité énorme en laissant son petit frère seul. C'était lui qui avait financé les milices pour coffrer ses parents et placer son petit frère en foyer. Harmattane, qui connaissait les tarifs de la milice, n'avait jamais eu l'indécence de lui demander où il avait trouvé ces plumes. Comme il venait régulièrement voir son petit frère aux Alouettes et que Dzhari et Harmattane étaient réceptives à son art, il leur avait appris à manier les encres et les aiguilles. Elles n'avaient jamais dénoncé leur instructeur lorsque les milices financières les avaient attrapées pour commerce

³¹ Au sein de la S.D.P., tout commerce n'appartenant pas à la firme Terra Prima est considéré comme illégal.

clandestin. Et Knik leur en était infiniment reconnaissant.

- Non... C'est pas vrai ! Fiente... Assassinée ?!

Mais pourquoi ?

- Ecoute, je viens te voir pour ça. Ce balbuzard³² est tatoué.

Knik contenait sa souffrance. Cette communion des douleurs emplît la milicienne de tendresse complice. Elle lui montra l'étrange tatouage qu'elle avait vu sur la vidéo du premier meurtre. On aurait dit la superposition d'un «i» et d'un «z». À y regarder de plus près, cela pouvait représenter un bonhomme épuré marchant sur son fil.

- Ce bihoreaux³³ a un tatouage de fiente ! N'importe qui peut faire ça. Et le symbole ne me dit rien... Je suis désolé.

- C'est rien, Knik. Mais je n'ai aucune piste, que dalle.

- Mmmh... Ecoute, quelque soit ton type de... d'occupation, si c'est illicite, t'es peinard qu'aux caïmans. Et encore, les caïmans ont leurs propres lois. Et là, même pour eux, tuer une métisse pharmacienne c'est «Dark Dark».

- Donc ?

- Donc... le gars doit être encore plus en-dessous puisqu'il peut pas être plus au-dessus... T'es milicienne, non ? Tu dois bien avoir des balances qui traînent autour de la Grande Décharge ?

³² Rapace diurne de taille moyenne.

³³ oiseaux de type échassier.

Harmattane réfléchit un long moment. Son visage s'illumina subitement.

- Merci Knik, tu es génial !...

- Et toi t'as une sale gueule de cadavre. Oublie pas de prendre soin de toi aussi.

Les deux amis s'étreignirent. Puis Harmattane se dirigea vers la petite porte de l'atelier/appartement/boutique de son vieil ami.

- Harma' ?

- Oui.

- Un coup de couteau pour moi s'il te plaît. Et vise les couilles.

Les grands yeux du tatoueur s'étaient subitement rougis de larmes contenues.

- Ce sera le plus doux des coups que je lui infligerai. lui répondit Harmattane les dents serrées.

Tivano, assis à la grande table ronde des « oncles », contenait à grande peine son étonnement.

- Que j'efface les fichiers des milices pour...

- Pour que mes caïmans puissent bosser, bécasseaux! Les oncles te l'ont expliqué au moins trois fois.

Les oncles étaient sept. Bien que très différents d'aspect, ses septuagénaires attablés avaient tous le regard profond des hommes au lourd vécu.

Ils avaient dû connaître l'avant « Grande Mutation ».

Ils avaient dû éprouver « l'Ultime ». Beaucoup étaient issus des « Derniers Naufragés ». Chaque mot tiré de leur bouche tannée avait le poids de l'expérience.

Pourtant, cette nouvelle directive ne semblait pas faire l'unanimité parmi les *desmadres* comme les *shamoutas*.

- Mélancolique ! Les oncles ne se rendent pas compte ! Cette cité de fiente nous traite comme des chiens ! On travaillerait pour eux ?! Et puis mes nègres et moi on a nos petits « talents » mais je ne pense pas que ça les intéresse.

Les hommes de Haboob éclatèrent de rire.

- Tu m'as confié un jour que tu aimais la peinture, Haboob.

Les hommes de Haboob auraient aimé éclater de rire.

- Mélancolique ! protesta le chef du nord de sa voix rocailleuse.

- Tu es un grand leader, Haboob, et ta force est remarquable. Je ne voulais pas t'humilier. Juste te faire comprendre que toi et tes *desmadres* avez d'autres talents. Et peut-être d'autres aspirations que le grand banditisme.

Un Oncle prit la parole.

- Mes fils, mes filles...Vous êtes des soldats. Il faut combattre sur un autre terrain désormais. Il faut préparer le monde de nos petits-enfants.

Les nombreux caïmans, debout autour de la grande table ronde, méditèrent les paroles de l'ancien durant

une longue minute. Bien que respectueux, ils semblaient sceptiques.

- Tu as bien compris ce qu'on attend de toi, milicien? reprit le mélancolique. On a été évincé de la Fine Cité trop longtemps. Il est temps qu'on nous accepte. Efface nos noms de ton fichier central. Rends nous l'anonymat.

- Oui.

La réponse de Tivano était en accord avec ses convictions profondes.

Il avait presque honte d'avoir été si aveugle aux aspirations de ces hommes. Il était surtout honteux de les considérer comme des hommes depuis quelques minutes seulement.

Puis, un *desmadres* prit la parole. Il était à l'écart avec un petit groupe de caïmans. Tout dans son regard, comme dans celui de ses compagnons, suintait la provocation et la dissidence. Son accoutrement ponctué de plumes aux couleurs criardes exprimait son désir d'opulence.

- Vous, les vieux...Vous flottez vers l'Ouest ! Je me fais plus de plumes en une journée que ces balbuzards de la Fine cité n'en font en un mois. Et tu voudrais que je bosse pour ces buveurs de café ? Et toi, le « prêcheur » mélancolique, tu sais que la Fine Cité aime la plume bien plus que tes poussins. Elle les plumera avec plus de violence qu'elle ne plume ses propres enfants. Moi je suis comme elle, je prends et je ne rends pas. Je ne mendierai rien. Mon père l'a fait. Il est mort en clochard.

Un acquiescement majoritaire salua l'intervention.

- Tu veux plus de plumes, Badisad ? Tes petites fesses ne pourront pas toutes les faire rentrer.

Jaillirent de grands éclats de rire suivis de débats virulents mêlant foi, devoirs, injustices, intérêts et blessures d'orgueils. Dans un coin de la petite salle des Oncles, remplie de passions bruyantes, Mamiwata murmura à sa *shamoutas* de confiance.

- J'aimerais que tu retrouves la milicienne qui s'était invitée à notre réunion de l'autre jour, Samielle. Je veux l'éprouver.

- Ce sera fait, « yayé »³⁴.

Harmattane passa rapidement à son appartement pour récupérer sa tenue spéciale.

Rétrogradée des milices d'élites, elle avait gardé son matériel malgré les codes du travail en vigueur. Son équipe et son supérieur, atterrés par sa nouvelle affectation, avaient fermé les yeux sans même se concerter sur cette entorse au règlement. Ils savaient tous qu'Harmattane tenait à son équipement comme une tortue à sa carapace.

Et puis elle avait ses « griffes ». Deux longues dagues en acier qu'elle s'était procurée chez un antiquaire au bord de la faillite. Ces lames d'ornements ne présentaient rien de dangereux avant qu'Harmattane les polisse, les aiguisse, double le manche et équilibre le pommeau pour en faire des armes blanches redoutables. Elle les fixait généralement à ses chevilles dans un fourreau léger.

Malgré l'uniforme strict imposé par la Katraz, ses aptitudes exceptionnelles et son caractère bien

³⁴ Mère en wolof.

trempé avaient eu raison des remontrances de sa hiérarchie dans l'élite. Après tout, un milicien n'est qu'un mercenaire qui travaille en équipe et un mercenaire reste un mercenaire, peu importe les requêtes de l'employeur. Seuls comptent les résultats.

Ceci fait, elle glissa jusqu'à la strate des caïmans pour retrouver ses mystérieux informateurs.

La jeune femme arriva en fin d'après-midi dans la cage d'escalier de la tour nord 27. Et ajusta ses mains en porte-voix.

- Khamsin ! Chergui !

Les deux enfants descendirent les escaliers en courant. Khamsin était un garçon fin et vif d'environ 11 ans qui arborait de grands yeux curieux. Il avait poussé en longueur et dépassait son grand frère d'une bonne tête. Ses professeurs l'avaient d'emblée catalogué comme « hyper actif » alors qu'il pouvait se concentrer des heures durant, si son activité l'intéressait. Il devait sans cesse remonter son pantalon et flottait dans son tee-shirt qui lui servait d'essuie-main à l'occasion.

Quant à Chergui, un enfant de 12 ans et demi, son léger surpoids protégeait une intelligence perçante. Il avait hérité du regard dur et noir de son père et pouvait se montrer acerbe ou mutique selon son humeur. Cet enfant d'une grande sensibilité ne donnait que très rarement sa confiance sauf à son petit frère Khamsin, et à Harmattane, depuis « l'affaire de l'Ogre ».

- T'as des bonbons ?

- J'ai surtout une bonne fessée si vous ne m'embrassez pas.

Harmattane se rendit compte que les deux enfants de Haboob lui avaient arraché un sourire tendre. Le premier depuis longtemps.

- Pourquoi t'es là ? demanda Khamsin de sa voix fluette forçant les graves pour impressionner.

- J'ai besoin de vous, les garçons.

- Vas-y, dis !

- Hey mais ton bec toi, tête de rouloul³⁵, faut négocier des trucs d'abord ! coupa Chergui renfrogné.

Il avait une voix plutôt basse et mature pour son âge.

- Tchhss ! je vais t'défouraille ! siffla Khamsin.

- Haha c'est bien ça, Chergui, je vois que ton père t'a appris la règle de base de tout chef digne de son nom. Je vous ai ramené des piots³⁶. On n'a qu'à descendre aux 400 coups et faire un petit feu pour négocier.

Les « 400 coups » était le terrain de jeux privilégié des deux frères. Il fallait descendre dans la Grande Décharge par un passage escarpé qu'eux seuls connaissaient. Cette descente était une réelle prouesse des deux enfants puisque les premières habitations de la S.D.P. se situaient à plus de 30 mètres du sol. La descente avait été rendue possible par l'accumulation des déchets qui avait formé de véritables montagnes d'ordures. Puis, les usines de recyclage avaient pu freiner cet entassement de

³⁵ Rouloul désigne trois oiseaux de l'ordre des Galliformes et de la famille des Phasianidae.

³⁶ Friandise molle à base de verveine et groseille qui caramélise bien au contact d'une flamme.

matières diverses devenues biens revendables. Mais certaines montagnes de déchets étaient restées.

Après une bonne demi-heure d'escalade sur terrain instable, derrière les montagnes de détritiques, on trouvait une charmante cuvette aménagée en cabane à ciel ouvert par les enfants. Le Q.G. de Chergui et Khamsin.

Harmattane rassembla des matériaux inflammables en pyramide, puis alluma un grand feu.

- Bon, les garçons, je cherche un tueur qui vient de nulle part. Khamsin, je sais que tu joues souvent en bas des tours. C'est le seul endroit sans caméra de la Fine Cité alors...

- Ha l'chouador³⁷!

- Ferme ta bouche de cor...³⁸

- Ho !... Alors !? s'énerva Harmattane.

- D'abord, avec Khamsin, on veut un conte !

- Ouai, on veut un conte.

Les yeux des gamins fixaient Harmattane avec une intensité pleine de reproche. Cela faisait longtemps qu'elle n'était pas venue les voir. Et le « longtemps » de l'adulte n'est rien comparé à celui des enfants.

Harmattane observa les flammes danser un moment... Puis elle conta.

³⁷ Chouador est le nom donné à plusieurs espèces d'oiseaux de genres variés, appartenant à la famille des Sturnidae, dans l'ordre des Passeriformes.

³⁸ En ornithologie, l'appellation Coracine désigne des espèces d'oiseaux d'Amérique du Sud, de la famille des Cotingidae.

« Il est une vieille femme, qui vit dans un endroit caché, connu de tous mais que bien peu ont vu (...). Elle se donne différents noms : La Huesera, la Femme aux Os, la Trapera, la Ramasseuse, et la Loba, la Louve.

La Loba a pour unique tâche de ramasser les os. Elle a la réputation de ramasser et de conserver surtout ce qui risque d'être perdu pour le monde.

Sa caverne est pleine d'os de toutes sortes appartenants aux créatures du désert : cerfs, serpents à sonnettes, corbeaux. Mais on la dit spécialiste des loups. (...)

Lorsqu'elle est parvenue à reconstituer un squelette dans sa totalité, (...) elle s'assoit près du feu et réfléchit au chant qu'elle va chanter.

Quand elle a trouvé, elle se lève et, les mains tendues au-dessus de la criatura, elle chante. C'est alors que la cage thoracique et les os des pattes du loup se recouvrent de chair et que sa fourrure pousse. (...) La Loba chante encore et la créature se met à respirer. La Loba chante toujours, un chant si profond que le sol du désert tremble et pendant qu'elle chante, la bête ouvre les yeux, bondit sur ses pattes et détalé dans le canyon.

Quelque part durant sa course, (...) elle se transforme soudain en une femme qui court avec de grands éclats de rire vers l'horizon, libre.

On raconte que si vous errez dans le désert au coucher du soleil, vous avez de la chance, car la Loba peut vous prendre en sympathie et vous montrer quelque chose...

Quelque chose qui appartient à l'âme. »³⁹

³⁹ Conte tiré de *Femmes qui courent avec les Loups* de Clarissa Pinkola Estés Ed Poche

Le temps du conte avait bercé les flammes devenues braises babillantes. Il avait ouaté les cris urbains. Il avait couvert les dernières lueurs du crépuscule.

Khamsin rêvait, la tête posée sur le genou de Harmattane. Chergui, plus réservé, s'était contenté de rapprocher son flan de celui de la conteuse, leur deux regards perdus dans le foyer mourant.

Harmattane pressentit une immense fatigue l'envahir. Elle devait lutter.

- Alors ?... À vous.

Khamsin sortit doucement de sa torpeur pour répondre à la milicienne.

- Ben parfois, il y a des mecs bizarres qui sortent de sous la terre, le soir. Ils ont des capuches genre "pigeon capucin" et ils se déplacent comme des chats. Le plus bizarre c'est qu'on entend rien quand ils bougent. Même quand ils marchent sur des emballages.

- Tu fumes trop tes slips, Khamsin !

- Vas-y arrête, Cherg' ! Avec ta tête d'anabate⁴⁰, là. Même Bhoot les a vus !

Harmattane reprit espoir. Pour la première fois, elle avait une vraie piste. Les observations de Khamsin pouvaient coïncider avec l'accoutrement du meurtrier qu'elle avait vu sur la vidéo de sécurité, et ses déplacements anormalement silencieux.

⁴⁰ Anabate est le nom donné à 44 espèces d'oiseaux, tous de la famille des Furnariidae (ordre des Passeriformes).

- Tu peux me montrer d'où ils sortent ?
- Viens, il faut descendre encore.

Harmattane et Chergui suivirent Khamsin à grande peine. Il était d'une vivacité étonnante.

- C'est là ! Il y a un gros truc en fer comme une porte, mais ronde et couchée.
- C'est une ancienne bouche d'égout d'avant la Grande Mutation, Khamsin, tu n'écoutes rien à l'école ?
- Il s'est fait virer ce francolin⁴¹.
- Mais ton bec, toi aussi !
- Ok, merci les garçons, ça m'a fait plaisir de vous voir.
- Mais tu vas vraiment rentrer là-dedans ?
- Elle va lui faire comme au gros pourri là, elle va lui bouffer la gorge !
- C'est parce qu'il veut niquer des enfants aussi ? Si tu veux j'appelle mon père, on vient avec toi et on le défonce !
- Calmez-vous tous les deux, celui-ci a tué des femmes. Et je veux m'en occuper personnellement.

Khamsin et Chergui crièrent en coeur :

- «Chanmééé» !
- Rentrez chez vous, les garçons. Votre père va s'inquiéter.
- Hey, Harmattane Tu reviens vite, hein !
- Et tu fais attention aussi !... Ils sont pas nets en bas.
- Promis !

⁴¹ Francolin est un nom désignant certains oiseaux de l'ordre des Galliformes et de la famille des Phasianidae.

Harmattane suivit du regard ses deux petits informateurs. Elle eut un pincement au coeur en voyant s'éloigner les deux êtres qui avaient réussi, même un court instant, à éloigner sa douleur.

La milicienne avait enfin un terrain d'exploration : les égouts de l'ancienne cité. Cet endroit tombait sous le sens. La cachette parfaite pour un assassin « qui n'existe pas ».

Mais Khamsin avait parlé de plusieurs individus. Et puis la cachette en elle-même n'expliquait pas l'absence du meurtrier sur les registres de son amie pharmacienne. Il devait y avoir une autre explication. Peut-être qu'un genre de communauté souterraine aurait pu échapper aux contrôles médicaux. Mais d'où venaient-ils ? Que mangeaient-ils ? Comment vivaient-ils ?

L'assassin avait l'air particulièrement vigoureux sur la vidéo de surveillance. La milicienne avait du mal à l'imaginer misérable, se nourrissant de déchets, de rats ou de gobes-mouches. Cela n'avait aucun sens.

Harmattane était maintenant tout à fait sortie de la torpeur du conte. Elle entra en zone de chasse.

Elle prit une profonde inspiration pour calmer les pulsations douloureuses de son crâne. Sa fatigue était intense. *Moins que ma rage !* murmura-t-elle entre ses dents.

Elle souleva à grande peine la plaque de fonte, puis s'engouffra dans le boyau noir, les épaules endolories par l'effort.

Comme elle ne voulait pas se faire remarquer, elle garda sa torche thermo-énergique⁴² à la ceinture et se concentra sur son sens du toucher. Les yeux fermés,

⁴² Torche lumineuse qui puise son énergie dans la chaleur de la paume des mains.

elle pouvait ressentir les barres de métal qui dessinaient l'échelle. L'obscurité lui fit perdre assez vite toute notion du temps tandis qu'elle descendait le mur vertical. Peu à peu, chaque mouvement se calquait sur la configuration de l'espace afin que les gestes soient assurés, sans tâtonnement supplémentaire, sans perte d'énergie superflue. Puis, ses pieds rencontrèrent un plancher de métal. Ses mains suivirent les murs, ses pieds rencontrèrent un vide puis une autre barre de métal. Ce plancher n'était qu'un pallier. Elle s'engagea sur la deuxième échelle avec plus d'assurance. Elle avait compris la configuration spatiale.

Une autre descente interminable puis un plancher de métal. Non. Un autre pallier. Une autre échelle, une descente... Un autre pallier ! Mais jusqu'où allait elle descendre ?!

Ce temps infini lui permit néanmoins de se souvenir de ses cours d'histoire. Encore un pallier.

Les égouts ne pouvaient être aussi profondément enfouis sous le sol. Si la descente s'arrêtait un jour, elle devait la mener... À l'ancien métro... Encore un pallier ! Non, même le métro ne pouvait être aussi enfoui... Les catacombes antiques ! Bien que peu superstitieuse, cette conclusion submergea Harmattane d'une bouffée d'appréhension supplémentaire. Encore un pallier.

Elle chassa la couardise par une pensée prédatrice : cet endroit était parfait pour une mise à mort.

Son pied rencontra enfin un sol de roche. Ses mains contemplaient un corridor étroit. L'odeur était poussiéreuse et sèche. Il y régnait une tiédeur et une pression confinante, contrastant fortement avec la morsure gelée de cette nuit d'hiver citadine. Mais c'était le silence incroyable de ces lieux qui frappa la

milicienne. La Fine Cité s'était tue. Harmattane pouvait entendre ses propres afflux sanguins à travers ses tempes. Elle se sentait étouffée.

Elle revint sur son premier élan et alluma sa torche. La chaleur de sa main nourrit l'objet qui cria son contentement d'une lueur bleutée.

Elle avait bien fait : le corridor tapissé de poussière blanche était tortueux, flanqué de renflements et de cavités. Certaines crevasses, remplies de cette eau turquoise typique des lacs souterrains, semblaient profondément dangereuses. De plus, le corridor se ramifiait en nombreux boyaux dont l'épaisse noirceur absorbait la lumière de la torche.

Pour la première fois, elle ressentit nettement la gourmandise de sa torche. Où était-ce la fatigue ?

Le mal de crâne de Harmattane s'intensifia avec la vague de découragement qui l'emportait. Elle pensa à Dzhari. Puis se remémora les paroles réconfortantes de Piteraqa lorsqu'elle perdait confiance, suite à son affectation humiliante. « Vous êtes une battante Harmattane, bien plus forte qu'un homme, bien plus forte que moi ». Elle avait mis un genou à terre sans même s'en rendre compte. Elle se releva d'un bon en s'insultant et s'engouffra dans le boyau d'en face porté par une bouffée rageuse.

La suite de sa progression fut lente et cauchemardesque. Le cerveau d'Harmattane était noyé de brume. Ses mouvements devenaient douloureux. Elle devait parfois se pencher, parfois enjamber les irrégularités rocheuses. Puis, déjà couverte de cette poussière blanche et âcre, face au rétrécissement du boyau, elle dut ramper, la torche entre les dents. Son haleine rauque chauffait le manche de sa lampe au rythme du souffle, impulsant

des flash lumineux discontinus et nerveusement éprouvants.

Enfin, le boyau étroit à la limite de l'impraticable déboucha sur une immense salle en longueur. Deux grandes rangées de miroirs ovales longeaient les parois de la pièce jusqu'à l'étrange stèle de pierre. Derrière la stèle, une cavité remplie d'eau. Mais surtout, la salle semblait sans issues.

Harmattane se hissa sur ses jambes devenues lourdes. Elle était tiraillée entre le soulagement de sortir du corridor étouffant, la peur de s'être trompée de chemin, la joie de découvrir une salle aménagée par une main humaine et l'appréhension d'une mise en scène qui la dépassait.

En traversant la salle, la milicienne rencontra son reflet. Knik avait raison, elle avait vraiment une sale gueule de cadavre.

Puis, Harmattane, à hauteur de la stèle, découvrit une inscription gravée dans la pierre :

« La lune veille le funambule. Le funambule tient sur son fil. Le funambule veille sur lui-même. Mais qui veillera sur la lune ? Son fil est-il solide ? »

La milicienne était au bord de l'asphyxie. Elle se laissa couler le long d'un mur. Malgré ses efforts de concentration, cette suite de mots n'avait aucun sens pour elle. Pire ! Ce petit jeu de charades la rendait hystérique.

Elle resta un long moment interdite.

Elle se leva brutalement et inspecta le trou d'eau, derrière la stèle. Cette eau-là était trouble, dense. Elle n'avait rien à voir avec les bassins d'eau turquoise qui avaient jalonné sa progression. Elle l'analysa du bout de la langue : c'était de l'eau de mer !

En mouillant le museau de sa lampe torche, elle distingua nettement une issue passant derrière le mur du fond. Elle sortit fébrilement de son sac à dos une poche en plastique. Elle se déshabilla ensuite au prix d'un effort mental conséquent. Non pas qu'Harmattane fut particulièrement pudique mais la perspective d'être à découvert en milieu hostile l'effrayait.

Elle se souvenait de son arrivée au foyer privé d'insertion. Elle avait mis une longue semaine à accepter de retirer la couverture qu'on lui avait prêtée. Enfin, mieux valait se dénuder un court instant que d'être alourdie par des vêtements mouillés lors du combat... C'était une règle de survie élémentaire. Elle garda ses griffes attachées aux chevilles, ferma solidement son sac, et, sans attendre une nouvelle appréhension, plongea dans ce puits sans fond apparent.

L'eau glacée accéléra violemment son rythme cardiaque. Elle serra les dents au bord du malaise.

Étrangement, ses baignades aquatiques nocturnes refluèrent dans ses pensées. Ce genre de souvenir devenait envahissant depuis le meurtre. La milicienne se concentra sur l'instant critique.

Elle calcula qu'il lui fallait 17 secondes avant d'atteindre l'autre côté du mur. Elle pouvait maintenir l'apnée un peu plus de 2 minutes en temps normal mais sa condition physique actuelle lui intimait la prudence.

Harmattane passait sous la grande paroi quand la panique la submergea. Sa main refroidie par l'eau peinait à nourrir sa torche thermo-énergique mais malgré la faible lueur, elle espérait voir le fond de cette cuvette naturelle. Ses petites jambes blafardes, comme le faisceau lumineux de sa torche, se

perdaient dans un néant infini. Elle vivait un cauchemar. Il ne manquait plus qu'une créature tentaculaire sortie du fond des abysses pour lui agripper les pieds et l'entraîner au fond de cette nuit aquatique.

C'est en levant la tête qu'elle aperçut la bête.

Cette apparition fut tellement improbable qu'Harmattane en oublia sa terreur.

Au-dessus d'elle, éclipsant la surface, un énorme disque argenté muni d'ailerons ridicules nageait maladroitement. Cette créature grotesque semblait sortir d'un dessin d'enfant. De sa petite bouche arrondie à sa nageoire caudale en forme de crête approximative, de ses yeux inexpressifs à ses contours mal dessinés, de son renflement frontal à ses nageoires disproportionnées, rien ne justifiait la possible survie de l'animal. Il semblait si peu adapté aux violences de la nature qu'il en devenait irréel et touchant.

Elle eut trois fulgurances instantanées. Premièrement, bien qu'elle n'en ait vu que dans un livre pour enfants, cette créature insensée devait être un poisson lune. Deuxièmement, bien qu'inoffensif, il bloquait l'issue qui conduisait à la surface convoitée. Et troisièmement, elle était proche de l'asphyxie.

Harmattane remonta le mur jusqu'à la salle des miroirs en ponctuant son émergence d'une puissante inspiration suivie d'une toux sèche et irritante. Les derniers centimètres d'eau avaient été éprouvants et son nez avait filtré quelques millilitres du liquide amer.

Jamais auparavant Harmattane n'avait repoussé ses limites physiques aussi loin. Elle replongea aussitôt, sa « griffe » dans une main, son sac plastique dans

l'autre et sa lampe entre les dents avec comme objectif de se frayer un chemin à travers les entrailles de la grosse bête.

Elle devait serrer les lèvres au maximum pour obtenir un minimum de lumière. Elle devait trouver l'équilibre parfait entre la force déployée à nager vite et l'économie d'énergie à réaliser pour éviter l'asphyxie ; pour Maloja... Pour Dzhari surtout.

Mais devant le flottant lunaire, Harmattane hésita. Les paroles de son psychologue lui revinrent en tête.

« Moi, j'aime votre impulsivité, Harmattane... Mais j'ai peur qu'elle vous mène au désastre... Regardez cette affaire. Vous pouviez peut-être l'assommer ou le tuer proprement... Ou appeler des renforts je n'sais pas moi... Réfléchissez avant de sabrer, fiente! Vous en avez largement les moyens ! »

C'était un petit sermon qui concluait « l'affaire de l'Ogre » et à y regarder de plus près, il se prêtait aussi à cette situation inédite...

Harmattane distingua clairement des broches métalliques incrustées dans la chair du poisson, reliées au mur par des câbles... Quelle bande de tordus avait pu imaginer ça ?... En tout cas, même mort, ce poisson ferait obstacle. Et puis à bien y réfléchir, la cuirasse argentée du môle⁴³ face à une mince lame ralentie par l'eau, tenue par une milicienne à bout de souffle et de nerfs...qu'espérait-elle obtenir ? Une petite coupure sur un poisson immense, terrifié et incontrôlable, dans une alcôve exigüe ? Un projet de kakapo.

⁴³ Autre nom du poisson lune.

Par manque d'oxygène, Harmattane émergea dans la salle des miroirs, grelottante, épuisée et sanglotante de rage.

«...*Réfléchissez avant de sabrer, fiente !...*». Où avait-elle entendu parler de lune et de fil ?

«...*Vous en avez les moyens* ».

Elle se dirigea, titubante, vers la stèle. Elle ne comprenait décidément pas cette histoire de funambule mais la conclusion de l'énigme, «...*Son fil est-il solide?*», évoquait une issue possible. Sans ces maudits câbles, le poisson pourrait végéter loin du passage. Et puis Harmattane avait l'esprit pratique. Les miroirs devaient servir à d'autres offices que le décor. Ils devaient avoir un rôle à jouer.

«...*Mais qui veillera sur la lune ?...*» Personne, si le mot parlait bien du grand poisson attaché derrière le mur ; de ce gardien malgré lui. Cette pauvre bête maltraitée était désespérément seule. Ses congénères libres devaient bien rencontrer un partenaire pour renouveler l'espèce... Devant l'immensité océanique, la rencontre miraculeuse du solitaire lunaire devait impérativement être consommée !...

Harmattane se leva d'un bond, lâcha son sac plastique et saisit le premier miroir. Il n'était pas scellé, cela confirmait son intuition.

La jeune femme presque bleue replongea dans l'enfer glacial, encombrée de l'objet aux arceaux métalliques. Elle nagea péniblement jusqu'au passage avec son bras libre et, éclairant le grand poisson avec sa torche, elle présenta le miroir. Plaqué sur son tronc, compressant ses seins, il reflétait la face écailleuse.

La fine lueur révéla le flan argenté du poisson lune puis éclaboussa le miroir pour irradier l'alcôve

inondée. Harmattane reprit courage en découvrant derrière son épaule le plancher marin devenu visible. Puis elle se concentra sur l'animal. Il avait enfin repéré son reflet. Son oeil placide se dilata d'abord, puis son corps étrange se mit en branle.

Il était puissant sous son air débonnaire. Assez pour arracher les deux bouts de murs d'où partaient les maudits câbles. Puis il se précipita à grands remous vers son reflet entraînant les masses de roches.

Harmattane lâcha brutalement le miroir qui coula vers le fond, suivi de près par le grand poisson lune émoustillé. Elle esquiva la masse ronde et les morceaux de roches de justesse en s'appuyant contre la paroi verticale. Elle nagea vigoureusement vers la salle des miroirs afin de récupérer le sac plastique. Puis, sans même souffler, replongea dans les profondeurs, passa sous la paroi minérale et remonta en quelques mouvements vers l'autre surface, de peur que le gardien ne remonte obstruer de nouveau cette sortie tant convoitée.

Animée d'un regain de volonté frénétique, Harmattane se sécha à la hâte avec la doublure de son manteau de milicienne, puis se rhabilla vivement pour filer vers le corridor. Ce couloir de roche humide et de silence mourrait devant sa porte rouillée. Une lueur verte étrange bordait faiblement les interstices.

Cette lueur ne recueillit aucun intérêt de la milicienne. La fatigue intense l'avait peu à peu anesthésiée. Elle ne ressentait plus rien. C'était le second souffle. Le moment où, la limite physique franchie, le corps renonce à se plaindre devant la surdité de la tête. Le moment où le mental accepte le rôle de dernier rempart avant l'effondrement.

Le mental de Harmattane était en acier, lui.

Elle remarquait à peine les quelques lucioles perdues dans ce long corridor toujours couvert de poussière blanche. Une griffe dans chaque main, elle enfonça rageusement la porte mal scellée en trois coups de talon pour découvrir une scène irréaliste.

Au centre d'une salle immense soutenue de colonnes antiques, un corps osseux et décharné monté d'une large tête de vache noire trônait en maître.

Cette silhouette irréaliste portait une longue ceinture de biberons au bout desquels, de jeunes adolescents nus étaient religieusement sous les lueurs vacillantes d'une nuée de lucioles frénétiques. Leur peau présentait d'étranges tâches mouvantes qui semblaient frémir à chaque succion.

À côté, de longues ombres mutiques fixaient la milicienne.

- Piter' ?!

Le 26 janvier de l'an 48 post G.M.

Cher Jungle Book,

Beaucoup de temps a passé depuis notre dernière discussion.

Mais ce soir j'ai terriblement besoin de te parler, de faire un bilan.

Notre utopie est devenue réalité, le vieux Gallus est mort hier avec le sourire des hommes qui ont vécu deux vies. Il était entouré de tous nos enfants. Sa bulle d'âme nous a enrobé d'une tiédeur délicieuse.

Mais moi, j'ai ressenti une douleur sourde. J'ai perdu mon premier père.

J'ai 35 ans, jungle book, et j'ai cru accomplir mon rêve. En fait, j'ai accompli le rêve de H. parce que je n'avais pas de rêve à moi. J'ai découvert tant de choses, j'ai éprouvé tant d'émotions et de passions, j'ai connu de grands êtres. J'ai pu caresser leur âme, et pourtant, je me sens vide.

J'étais dans son ombre...

La plupart de nos enfants sont devenus des « funambules ». Ils ont largement dépassé nos plus folles espérances et nous sommes fiers, très fiers d'eux.

Ma position avantageuse me permet de comparer la Fine Cité qui m'a vue grandir et le Marc que j'ai aidé à forger. Je ne sais plus vraiment d'où je suis...

Enfin, j'ai une place enviable dans les deux...

Tiens ! Il faut que je te raconte ça, Jungle Book. En tant que psychologue et auteur du best-seller « Bien vivre », la Katraz souhaite faire appel à moi pour suivre un de leurs miliciens d'élites qui aurait selon eux « outrepassé ses fonctions ».

L'origine de cette histoire c'est un fait divers qui a captivé toute la Cité sans rêves durant presque une semaine.

Sans idéal, ces sous-hommes se passionnent pour des choses sordides.

On trouve ses frissons où on peut, hein, Jungle Book !

En tout cas j'ai suivi cette affaire de loin par les journaux, « l'affaire de l'Ogre » comme ils l'appellent.

Un pédophile violent qui aurait kidnappé une classe entière en se faisant passer pour le chauffeur de bus d'une sortie scolaire. Ils ont retrouvé le cadavre du vrai chauffeur, une grosse boucherie Jungle Book !

Selon les articles, l'inspectrice aurait « traqué » seule le pédophile et l'aurait tué en lui arrachant la jugulaire...avec les dents !

L'ironie de l'histoire c'est que sa façon de procéder compte plus pour ces kakapos de la Katraz, que la trentaine d'enfants qu'elle a sauvée. Elle aurait « terrorisé les enfants et leur famille ».

Ils vont l'envoyer me voir après l'avoir rétrogradée au rang de milicienne de proximité...

J'ai hâte de la rencontrer, Jungle Book, elle m'était étrangement familière sur les photos...

H. souhaite qu'elle intègre le Marc mais nous ne voulions pas de femme dans l'équipe des pères fondateurs, tu sais, pas de mères. Je ne comprends pas pourquoi il change d'avis.

Surtout qu'il a l'air soucieux en ce moment. Je crois qu'il me cache quelque chose...

Enfin dans l'immédiat, il faut que je gagne la confiance de l'ex-inspectrice et, vu sa force de caractère, ce ne sera pas facile.

Edition999 propose gratuitement ce livre

Les éphémères. (Ephemera Danica, mouche de mai).

Au commencement des temps, il est dit qu'une créature avait poussé sa libido si loin qu'elle fut sévèrement châtiée.

Un créateur du monde, indigné par l'obscénité de son enfant lui dit: "Si la luxure est l'unique but de ta vie, ton temps sera compté en conséquence." Un jour de naissance, un jour de stupre, un jour d'agonie.

Cette petite créature maudite fut alors cyniquement appelée l'éphémère.

De vieilles légendes racontent que certains éphémères dissidents trahirent leur espèce en délaissant leur devoir de reproduction pour un idéal plus grand.

Ils décidèrent de suivre des hommes promis à un destin hors du commun dans l'espoir de saisir un instant d'éternité avant le trépas.



Deuxième paysage :

**LÀ OÙ VIVENT LES
SALAMANDRES**

Il était un endroit comme il n'en existe que pour les hommes funambules. Le genre d'espace fragile qu'on effleure entre l'inconscience et l'éveil...

L'œil flottant, on ne sait plus s'il est rêve ou cauchemar, si la tension palpitante qui assèche la bouche est effroi ou extase.

Nous sommes perdus sans nos règles, nous sommes perdus sans nos coutumes, nous sommes perdus sans nos jugements...

Le bord de l'eau s'éloigne... Il ne reste plus que le fin fil de soie brute... L'homme funambule survivra dans les fluctuations de l'irrationnel car son unité ondulante peut se mouvoir avec aisance dans le chaos.

Il est un endroit où il faut tout désapprendre pour comprendre enfin...

Mais peu d'hommes sont funambules. La vaste masse voit le monde à travers des yeux éduqués. L'illusion de l'équilibre est si rassurante ...

Ils sont perdus sans leur règles, ils sont perdus sans leur coutumes, ils sont perdus sans leurs jugements.

La vaste masse est un enfant peureux et frustré. On lui a enseigné la quiétude des rivages, loin des tumultes du grand large. On lui a imposé des figures paternantes pour qu'elle se prosterne.

Pour la rassurer, on lui a inculqué les règles, les coutumes, le jugement.

Mais on lui a tu les richesses qui jalonnent le fil de la ligne d'horizon salée, de l'abysse vertigineux qui règne en-dessous. Alors elle a

ravalé sa soif des lointaines profondeurs et, comme tout frustré, elle maudira l'audace des vrais marins. Elle souhaitera déchirer les hommes funambules...

Il sera un endroit où les hommes funambules qui ont trouvé un guide, d'autres règles, d'autres coutumes, d'autres jugements, auront peut-être envie de déchirer les grands enfants frustrés...

« *Mémoires d'une Reinette, Notre Premier Utérus* »

Séquence 1 :
La Saison jaune mûrie

“Allons, Frisé. J’ai deux portes devant moi et une derrière. Dis-moi au moins laquelle je devrais ouvrir en premier. “

(Harmattane Fenhir)

À une époque oubliée d'avant la Grande Mutation, du temps où les hommes pensaient encore, ils avaient un terme. Ce terme avait été tiré de la langue universelle de l'époque. C'était le *brainstorming*.

La saison jaune maturée est la saison de l'étude, du projet, de la réalisation. Elle est le coeur de recherche du Marc. Mais n'oublions pas que les funambules lient le corps et l'esprit. Nos études sont sensorielles autant qu'intellectuelles. Elles nous ouvrent les portes de ce que la Cité sans Rêves appellerait l'insensé.

Si les sens humains sont les outils de l'éveil, la recherche jaune maturée doit les utiliser avec plus d'ardeur que les principes intellectuels désincarnés qui ont précipité le déclin du vieux continent. Le rationalisme nourrit les machines. Mais il désespère l'homme. Le Marc donnera à ses enfants l'espoir qu'ils méritent.

«..Nous y puiserons des armes de carnage comme des trésors fabuleux...“

(extrait du manuel d'éducation funambule, #02 prélude).

*Par Eurus Gallus et PiteraQ Cobain :
Les Fondations du Marc...*

Image 1 :

La danse hypnotique

- COMME L'AMOUR BRIDE LA FOLIE DES ENFANTS,
NOUS LEUR EN DONNONS.
COMME LA FOLIE DES ENFANTS EST CREATIVE,
L'AMOUR LUI EST DONNE AVEC PARCIMONIE.
COMME LA FEMME EST LOUVE ET QU'ELLE PROTEGE
DU MONDE, LES FILS ET FILLES DU MARC
N'ONT PAS DE MERE.
CE VIDE GLACE EST LA CONDITION INITIALE DE LEUR
CURIOSITE.
CETTE FRUSTRATION LES OBLIGERA A CREER POUR
SURVIVRE, A TISSER LEUR SECONDE PEAU.
MAIS PEUT-ETRE SOMMES-NOUS DANS L'ERREUR...

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #01 (prélude).*

Harmattane se figea. Elle était seule, perdue au milieu des catacombes. Dans une grande salle moite jalonnée de colonnes antiques. Seule sa détermination lui servait de boussole. Seule sa haine la tenait debout. Elle avait atteint son but : trouver les habitants de ce cloaque. Débusquer les assassins de Dzhari.

Elle découvrait un spectacle incompréhensible : des adolescents nus étaient accrochés à une ceinture de tétines; ceinture portée par un homme squelettique au masque de taureau noir. La présence familière de son psychologue dans cet endroit sordide lui coupait tout élan.

Il m'a trahie... Il m'a dupée en écoutant mes confidences et il m'a trahie... Encore une souffrance sur ma souffrance...

Et puis la rage la submergea. Elle se savait déjà physiquement à bout. Elle n'avait plus le temps ni la force d'analyser ce cirque inepte.

Elle entra en zone de combat.

Elle concentra l'attaque sur la silhouette inquiétante qui allaitait les presque nubiles. L'homme, suivi de ses insectes ailés, se leva lentement et retira son masque de taureau. Un sourire carnassier défigurait son visage osseux. Harmattane, une lame dans chaque main, accélérât dangereusement sa foulée. C'est alors qu'une fine silhouette se dressa entre la milicienne et sa proie.

Tss... Si "l'allumette" veut s'en mêler, elle en payera le prix!

"L'allumette" était une jeune fille aux traits asiatiques dont la nudité, traversée de tâches sombres et mouvantes, exposait une peau presque diaphane. Ses cheveux raides et noirs retombaient lourdement sur ses chevilles grêles. Son visage si

délicat approchait une pureté divine malgré la malice de ses yeux fins et la goutte de lait lubrique qui perlait de la commissure de ses lèvres rose pâle.

« Nous t’attendions, jeune louve. lança H. de sa voix de crécelle. Sombrelune ! Accueille notre invitée à la manière d’une funambule ! »

Harmattane, en pleine foulée prédatrice, arrivait bientôt à portée de sabre de la jeune fille. “L’allumette“ Sombrelune esquissa un mouvement de recul subtil qu’Harmattane n’avait encore jamais vu. Le genre de mouvement qui stoppe une lancée ; le genre de mouvement qui laisse la milicienne perplexe. Le deuxième mouvement ébranla le corps de l’étrange jeune fille. Plus lent que le premier, plus appuyé, il semblait parti de nulle part pour n’arriver à rien. Lancinant, tortueux, il vibrait dans l’abdomen et se propageait jusqu’aux doigts, comme une vague mourante. La lisse tignasse répondait à la douce convulsion par des ondulations sensuelles. Harmattane, d’abord fascinée crut saisir la menace.

Un leurre, une clownerie divertissante. Au prochain mouvement, je lui tranche le cou pour lui apprendre le respect...

Le prochain mouvement n’arriva pas. Ou plutôt, pas comme il devait arriver. La silhouette gracieuse était en retard sur l’anticipation de la milicienne. Son corps fragile parlait une langue qui brouillait le combat.

Les longs bras fins de Sombrelune semblaient dessiner un vaste cercle qu’elle cassait brutalement en ramenant ses membres devant ses petits seins. Lorsque le mouvement semblait reprendre, lorsqu’il paraissait enfin lisible, elle changeait l’axe, elle

modifiait le rythme, elles dérangeait l'ordre établi en plongeant ses poings, du plexus aux pieds avec une lenteur incongrue. Elle ne se relevait pas quand elle devait logiquement le faire, elle ne finissait jamais complètement un mouvement, elle accélérât lorsque sa posture semblait retarder ses élans. Son corps entier brisait les normes d'une gestuelle naturelle. Seul son port de tête altier restait stable. Seuls ses yeux arrogants dardaient une intensité plongeante sur l'âme nerveuse d'Harmattane.

Elle brise ses propres rythmes... Elle retient mon attention sur ses mouvements en les variant sans arrêt... J'ai compris son cinéma !

Mais soudain, le chaos corporel fit place à l'harmonie d'une gestuelle envoûtante. La frêle jeune fille devint le rythme. Un rythme lancinant qui semblait appeler le corps de la milicienne...

Ce rythme... Il était si familier... Sombrelune ramena ses membres fins vers le tronc avec une fluidité surprenante tandis que ses orteils la déposaient presque imperceptiblement en posture de trois quart face. La milicienne aux griffes tirées sentit monter en elle une tension supplémentaire et étrangement agréable lorsque Sombrelune se figea en miroir sur sa propre posture de combat.

- Tu te moques de moi ! gronda Harmattane en brandissant sa longue griffe gauche.

Les lèvres de la petite Sombrelune avaient imité celles d'Harmattane, en silence. Mais ses yeux plissés à l'extrême et la dilatation inquiétante de ses pupilles noires indiquaient clairement qu'elle ne jouait pas.

- Je t'ai ferrée, mère louve... chuchota la jeune funambule.

Un éclair de lucidité traversa Harmattane lorsqu'elle réalisa qu'un très long moment s'était écoulé. Un temps infini qui l'avait inexplicablement figée dans la posture de son miroir aux yeux effilés.

Aucune singerie ne m'arrête... Il y a autre chose...

Dans la confusion surnaturelle de l'instant, l'autre corps se mut encore, en équilibre parfait, entre le geste assuré et l'ondulation hésitante. Comme le roulement d'une vague abstraite sur la ligne syncopée du roc. Comme l'herbe se plisse au vent, comme la racine éclate la pierre. Comme la proie imite humblement l'ombre pour survivre. Comme le prédateur imite cruellement l'ombre pour tuer. Dans l'appel à l'autre, dans l'invitation originelle à une danse primitive, universelle. Le corps d'Harmattane répondit à l'appel sans le moindre effort. La milicienne observait avec un recul léthargique son propre corps suivant les gestes de... Non, il faut prévoir une latence pour suivre, il faut compter un instant pour reproduire. Là, l'harmonie des corps était parfaite. La symétrie des gestes était totale. La chorégraphie sublimait les chairs. La surface lisse et calme de l'âme d'Harmattane perçut au loin la voix de Piter'...

Pourquoi semble-t-il si contrarié le pauvre ? Il s'inquiète pour moi ?... Mais je vais bien... Si bien... Il est tellement doux d'observer mon corps qui danse tout seul... Cette danse primitive... Seul un enfant peut comprendre...

Lorsque la chorégraphie arriva à ses paupières, Harmattane glissa avec béatitude dans la torpeur que tout son être réclamait.

Image 2 : **Reconnaissance et symbioses**

- LES RACINES DU MARC EMBRASSERONT LA PENSEE
MAGIQUE DE NOS AÏEULS.

LA OU LA CITE SANS REVE LUI A OPPOSE LE MEPRIS
COLONIAL ET LE PILLAGE INCONSCIENT, LE MARC LA
TRAITERA AVEC LE RESPECT QU'UN FILS DOIT A SON
PERE ET LE SERIEUX QU'UN CHERCHEUR CONSACRE A
SON ETUDE.

NOUS Y PUISERONS DES ARMES DE CARNAGE COMME
DES TRESORS FABULEUX .

*EXTRAIT DU MANUEL D'EDUCATION DU JEUNE FUNAMBULE.
DE L'EDUCATION MYSTIQUE BOURGEON #02 (PRELUDE).*

Elle se souvenait des caresses du vent tiède sur sa peau vivante, de l'odeur d'humus des bois mouillés. Elle n'oubliait pas la clarté mystique de la lune et les litanies perçantes de ses dévots sauvages, la chouette et le crapaud. Elle vénérât toujours les ouvriers de l'ombre, ces créatures invisibles qui maçonnaient son monde de leurs inlassables pulsions. De la fourmi au scarabée, de l'araignée au cloporte, de l'abeille au lombric. La nostalgie du monde sauvage, celui d'avant les hommes, celui qu'ils avaient humilié, la plongeait dans un abîme de désespoir diffus. Elle était de cette famille destructrice aussi. Elle y avait fait sa place. À qui appartenait-elle donc? Et puis il y avait l'orage. Celui de ses passions d'âme et de peau, celui de ses joies sauvages mais aussi celui de son déchirement lorsqu'il avait baigné de foudre les corps pendus de ses parents. Cette image colle à la rétine comme le vêtement trempé suinte la lourdeur d'un été étouffant. Elle voulait fuir maintenant ce chaos de paradoxes. Pouvait-elle se fuir elle-même ?

Harmattane émergea pâtement de l'abîme sans images des sommeils profonds. Ses yeux gris, aveugles, entre deux mondes. Elle entreprit de suivre les murs de roches mouvantes... Non, les murs restaient en place, seules les lueurs tapissantes bougeaient. Des lucioles ?... Par milliers. Harmattane se redressa d'un bond et manqua de chuter du hamac au tissu étrangement élastique qui lui servait de couche. À droite, son attirail et ses "griffes" l'attendaient. À gauche, Piteraqa, assis sur une pierre grossièrement taillée, la regardait d'un air coupable et tendre, un verre d'eau à la main. Elle but avidement puis lâcha, d'une voix rauque:

- Piter' ? Combien de temps...
- Ici, tu as dormi les deux tiers d'une vie d'éphémère. Là-haut, ça ferait environ 48 heures.

Piterağ lui tendit un autre verre d'eau. Il avait relevé les manches de sa chemise, laissant apparaître son tatouage. La réponse d'Harmattane fut fulgurante. Elle pivota en prenant appui sur le hamac, sauta sur le psychologue et le plaqua au sol en appuyant rageusement son avant-bras sur sa trachée. Harmattane avait le visage défait de rage, ses pupilles voilées de larmes fixaient Piterağ avec une incompréhension douloureuse.

- Toi ? Tu l'as tuée ?

Piterağ, allongé sous sa patiente, le dos contre la roche, retenait de ses deux mains la violence du bras milicien pour pouvoir respirer. Il avait gardé son air compatissant malgré la tension physique. Sa voix calme trouva l'espace entre les sanglots rageurs de Harmattane et la pression qu'elle exerçait de tout son poids sur sa gorge.

- J'ai appris pour ton amie... Je veux t'aider à trouver le responsable. Si c'est mon tatouage qui t'a perturbé... Keuf ! Tout le monde en a un ici... Je suis désolé.

Harmattane roula sur le côté. Tous ses souvenirs étaient revenus d'un coup. La mort de Dzhari surtout. Elle prit un long moment pour se ranger l'âme.

- Mais vous êtes quoi ici, volière !?

- Viens avec moi. Le rituel va commencer.

Dans la grande salle des colonnes aux moiteurs parfumées vibrait l'effervescence musicale des funambules. De grandes tentures jaunes aux motifs complexes habillaient le moment si spécial. Au fond, quatre funambules assis en habits sombres frappaient énergiquement des tambours d'eau aux sons engoutis, leurs avant-bras découverts.

Piter' a dit vrai. Ces maudits musiciens ont le même tatouage que l'assassin... Et les autres aussi, sûrement. Une secte ?

L'assemblée, essentiellement composée d'adolescents enthousiastes et impatientes, était assise en arc de cercle autour d'une estrade de pierre noire polie.

Non, ils sont trop peu solennels, trop joyeux pour accomplir un rituel de secte... J'ai plutôt l'impression de revivre l'ambiance générale de mon ancien foyer d'enfance.

Cette grande alcôve grouillante de vie humaine, animale et végétale semblait trépigner d'impatience. Des millions de lucioles virevoltantes drapaient l'instant d'une lueur frémissante. Harmattane qui était entrée furieusement dans cette zone inconnue deux jours auparavant, en éprouvait maintenant toute la majesté.

La salle des colonnes semblait aussi sauvage et insoumise que sa forêt natale. Des amas de champignons bruns, presque noirs, habillaient les pieds des colonnes autour desquelles s'enroulait un étrange lierre aux feuilles recroquevillées. De gros essaims de lucioles s'amassaient autour des têtes de champignons, éclairant par en-dessous les fûts de pierres et le fouillis du lierre bleuté parcouru de

salamandres or et rouilles qui jouaient à vivre. Le sol couvert de mousse verte striée d'ocre rappelait les tapis humides des forêts tropicales. De grands arbres anormalement sinueux rayaient la verticalité des sept piliers de leurs bouquets de feuilles aux orientations contradictoires.

Les feuilles suivent la lumière. C'est la lumière qui est contradictoire ici.

De profonds lacs aux reflets turquoises zébrés d'ombres vivantes longeaient les murs de roches qui mêlaient les lianes tortueuses aux inscriptions gravées.

Les pièces d'eau grouillent de vie... Des poissons ? Non, les silhouettes ne correspondent pas.

On distinguait nettement, derrière les grandes tentures jaunes, de massives racines qui semblaient porter les murs irréguliers de cet oasis de l'ombre. La nature n'était pas contrôlée ici. Seulement aimée à la folie. Seulement incluse avec révérence au sein de ce groupe humain.

Un dehors intérieur... Un paysage contenu...

Harmattane était fascinée. Mais l'arrivée loufoque de H. la tira de sa contemplation. Il se traînait jusqu'à l'estrade de pierre noire sur les genoux, affublé d'une sombre cape usée.

- Les jeunes sont tous habillés comme lui. Ils ont perdu quelqu'un eux aussi ? C'est une sorte de rituel funéraire ? souffla Harmattane. Elle baignait dans une atmosphère si déroutante qu'elle en oubliait sa méfiance.

Piteraqa, à distance respectueuse, tenta un rapprochement.

- C'est la cérémonie des reconnaissances. Tout le monde s'habille humblement et H. anime

la cérémonie à genoux pour mettre en valeur les funambules méritants.

Harmattane, prise d'une insatiable curiosité, reprit de plus belle.

- Ah... Mais une reconnaissance de quoi ? Pourquoi ?

- Tout le monde a besoin de reconnaissance. C'est un des nombreux grands oublis de la Cité sans Rêves. On récompense les créateurs de la saison Jaune Maturée.

- La saison jaune maturée ?

- La saison des recherches. Celle-ci a été particulièrement fructueuse.

- Fructueuse ?

- Tu vas voir...

De la silhouette décharnée et recroquevillée de H. monta une voix aigrette qui figea les funambules dans un silence respectueux:

« Nous avons créé une société totale.

Nous avons dévoré Babylone et Albion, Rome et Roha, Samarcande et Judée.

Puis nous avons vomi leurs racines sèches dans l'eau placentaire de nos âmes.

Nous parlons les langues latines comme les dialectes oubliés.

Nous parlons les jargons rationnels des artisans et des ingénieurs.

Nous parlons par nos corps dans nos danses et nos jeux.

Nous buvons l'eau de nos connaissances; elles grandissent avec nos soifs...»

- « *Nous sommes déshydratés, Ôh Enki !* » crièrent en chœur les joyeuses voix juvéniles.

«...Nous avons volé les dieux vivants et morts de toute l'humanité. Puis nous les avons pliés par la rigueur logique de la Cité sans Rêves, le dernier bastion du vieil occident. Ils ont saigné à gros bouillons mais leur vitalité en fut décuplée. Et nous les avons adorés pour ça. Comme ils étaient adorés à l'aube du monde.»

- «*Violence et révérence aux Grands Anciens, Ôh Enki !*» hurlèrent ensemble les grands enfants.

«...Notre société est totale parce que ses fondements embrassent l'histoire humaine.

Notre peuple est uni parce qu'il nourrit ses inconcevables différences.

La vérité du Marc est ultime car elle contient le grand secret du monde humain.

Mais il ne sera révélé qu'à l'initié...»

- «*Nous connaissons le secret et sa multitude, Ôh Enki...*» chuchotèrent les “*initiés*“ en pouffant de rire.

«...Notre communauté est un magma créatif. Elle est imparfaite, inachevée, en mouvement perpétuel car c'est dans la genèse que l'on côtoie la perfection ; c'est dans sa révolution que s'exalte la vérité d'un peuple. Tout ce qui suit n'est que servitude, comédie et décadence.»

- « *Honte aux peuples vieillissants ! Honte aux peuples inertes !* » s'indignèrent les jeunes funambules.

- Piter' ?... Ils parlent des passerelliens là non ?

- Oarf... Tu sais, c'est un rituel qu'ils ont appris par cœur. Ils s'amusent, c'est tout.

«...Nous serons les éternels enfantés. Nos fils et nos filles nous anéantiront pour construire à nouveau et nous tomberons en souriant...»

- « *Et nous te tuerons pleins de larmes, Ôh Enki !* » s'amusèrent les adolescents exaltés.

- Tu vois, c'est juste pour rire ! tempéra Piteraqa.

- Je ne sais pas s'ils ont fait rire Dzhari quand ils lui ont coupé les seins ! grinça Harmattane entre ses dents.

- Harmattane, ici aussi la vie est sacrée. S'il te plaît, ne blâme pas tous ces enfants pour un détraqué isolé. La plupart sont adorables tu sais...

La jeune femme ne répondit pas.

Le brouhaha d'abord diffus avait pris en intensité. Harmattane, qui n'aimait pas les débordements humains, reprit sa posture farouche. Elle ne savait pas de quoi ces jeunes étaient capables.

Ont-ils seulement des limites ? Et qui les fixe ? Le "Enki" ? Ce malade est tout sauf rassurant.

H. reprit son étrange litanie dès que le volume sonore ambiant le lui permit.

«...Le Marc n'est fédéré, ni par le sol, ni par le sang. Il est uni par l'âme du Enki. Il est porté par ses enfants...»

- « *Nos bras son solides et notre amour t'appartient, Ôh Enki !* »

- Quel frimeur ton “Enki“ ! glissa Harmattane entre les hurlements de la petite foule.

- Là-dessus, je ne te contredirai pas. ironisa Piteraqa comme un enfant joyeusement coupable de ses médisances.

«...Ses racines plongent dans les textes sacrés. Elles en drainent les valeurs qui fondent les liens humains. Elles vomissent la moraline et ses relents de soumission qui brident la toute puissance de l'homme.

Nos racines ont donné un arbre tortueux et magnifique. Ses fruits sont étonnants.»

- « *Nourri par des racines profondes, l'arbre peut déchirer le ciel !* » s'époumonèrent les funambules dans un soulèvement exalté, les mains levées bien haut comme pour porter un vase invisible.

Puis soudainement, tous se rassirent d'un même élan pour se plonger dans un mutisme oppressant. Harmattane se tourna vers Piteraqa, interrogative. Le psychologue esquissa un sourire.

- Ça commence...

« Le dixième est mort.

Ainsi s'achève la saison jaune mûrée.

Le premier a éclos.

Ainsi débutera la saison bleu paresse.

C'est le temps du Marc...»

Et tous reprirent à l'unisson:

- « *C'est le temps du Marc !* »

Piteraqa commenta l'étrange litanie pour sa milicienne :

- Ici, on compte le temps en vie d'éphémère. Une saison correspond à 10 générations.

- Ah...je comprends. Les éphémères sont les petits insectes qui vivent trois jours c'est bien ça ? Dix générations d'éphémère ça fait... Trente jours. Une saison d'un mois en fait.

- Oui, plus ou moins selon la vigueur des petites bêtes. Mais contrairement à la Cité sans Rêves, on ne vit que sur trois saisons. Le temps est plus long sans jour ni nuit. Alors on a raccourci les saisons. On a rapproché les rituels... On a rythmé cette vie souterraine.

Le Enki reprit :

«...Mais il convient d'abord de reconnaître la vitalité des frères et sœurs funambules qui ont gravé cette saison dans l'histoire du Marc.»

- *« Ils seront révéérés, ils seront vénérés Ôh Enki ! »*

D'un geste de la main, H. invita Sombrelune à le rejoindre. Elle trotta vers l'estrade en jubilant dans une étrange tunique ocre jaune au tissu lourd qui retombait sur ses petits pieds. Les deux bandes noires qui couraient des épaules aux chevilles étaient constellées de croix stylisées dont les huit branches, parfois tortueuses, parfois rectilignes, symbolisaient les méandres de l'évolution. Du dos de la tunique partaient huit excroissances rigides et démesurées qui semblaient évoquer les pattes d'un insecte. Lorsque Sombrelune arriva sur l'estrade, elle enfila un très long masque qui comportait quatre paires d'yeux blancs perdus dans les sinuosités du bois. Au niveau de la poitrine, ce masque se scindait en deux longues parties striées de jaune qui s'allongeaient en

sombres crochets, cerclant le nombril de la reconnue.

Piteraqa glissa tendrement à l'oreille d'Harmattane:

- Sa tenue et son masque représentent l'araignée. Elle est symbole de création et de renouveau dans certains pays disparus.

- Mmmh. ponctua froidement la milicienne.

Le faux psychologue comprit qu'il se rapprochait trop vite. Il reprit ses distances, dans un mutisme respectueux.

Puis H. reprit la parole:

- « Sombrelune, tu as amené à ton peuple les danses hypnotiques. *Tu es une grande funambule ! Ton savoir est l'héritage du Marc, la saison jaune retient ton nom. Les funambules te doivent l'amour du contre-don sacré.* »

Harmattane étouffa une exclamation. Elle revoyait maintenant plus nettement son arrivée au " Marc " et les effets puissants de la danse étrange de cette jeune "Sombrelune".

Sa drôle de danse lui a permis de me contrôler complètement. Sous son allure de petite fille frêle, cette Sombrelune est un adversaire redoutable. Mais elle reste une adolescente. Fiente ! Je voulais la tuer!

- Ne t'inquiète pas. commenta Piteraqa comme s'il avait entendu les pensées de la milicienne. J'ai parlé à Sombrelune pendant que tu dormais. Elle sait pour ton amie. La fraternité est une valeur importante ici. Elle ne t'en veut pas.

- Elle est si jeune, volière !

- Elle est très mature pour son âge. Comme tous les funambules.

Harmattane se ravisa brutalement.

- Assez matures pour mutiler des femmes ?

Piteraqa reprit timidement ses distances. Les tambours du Marc vibrèrent à l'unisson des acclamations enjouées de la foule. Sombrelune entama une parodie de danse hypnotique qui déclencha une hilarité joyeuse des jeunes funambules. Tout le monde se leva pour la couvrir de caresses et de baisers. Harmattane distingua le bras de Sombrelune qui attrapait une brochette de salamandres grillées sous une pluie de tendresse sincère puis elle fronça les sourcils quand elle aperçut la tunique d'araignée voler au-dessus de la foule chaleureuse.

- Mais ! Qu'est ce qu'ils lui font ?

- Ah... Oui... Il n'y a pas de tabous ici. C'est leur manière de célébrer les Reconnus.

- ...Elle est consentante ?

- Crois-le ou non, elle est même partante la fripouille !

Piteraqa commençait à esquisser un gloussement kakapo qu'il ravala tout de suite devant la mine éberluée de Harmattane.

- Mère louve ! Après c'est mon tour ! Vous me regarderez hein ?

Le tout jeune homme, qui s'était approché d'Harmattane, arborait une innocence désarmante sur son visage poupin. Ses grands yeux bleus pâles et ses cheveux blonds bouclés lui donnaient l'air des angelots de la renaissance. Son allure biblique était renforcée par la tenue qu'il partageait avec ses frères funambules. De plus près, on aurait dit une robe de bure. Il était lui aussi doté de ces étranges taches sombres qui passaient comme des nuages sur sa peau claire.

- Thorynque, n'embête pas la louve. Tu auras assez de reconnaissance comme ça !

La silhouette de ce jeune homme correspond assez à celle du meurtrier que j'ai vu sur la lentille video. L'assassin de Maloja... Et de Dzhari.

Harmattane profita de l'effervescence pour passer en revue les autres suspects potentiels présents. Elle pouvait d'emblée éliminer H. et le vieil homme barbu qui siégeait plus en retrait. Ces deux-là n'avaient pas la carrure de l'assassin. Restaient six ou sept adolescents fiévreux qui tentaient d'atteindre Sombrelune, les deux musiciens et peut-être un ou deux autres funambules perdus dans l'entrelacs des corps.

Et si, malgré la silhouette masculine observée sur les lentilles video, l'assassin était une femme ? Je devrai tous les interroger lorsque le temps viendra.

Un long moment de frénésie sexuelle plus tard, Sombrelune, rouge de la tête aux cuisses, et ses jeunes amants épanouis renfilèrent leur tenue sombre à la hâte et se rassirent en arc de cercle autour de l'estrade tandis que Thorynque ajustait la tenue d'araignée que portait précédemment " l'allumette ".

Puis le Enki se traîna piteusement pour la deuxième fois sur la stèle.

- «Thorynque, tu as amené à ton peuple le mange-son. Tu es un grand funambule ! Ton savoir est l'héritage du Marc, la saison jaune retient ton nom...les funambules te doivent l'amour du contredon sacré.»

Le jeune homme à l'allure de « petit prince » présenta une petite boîte de laquelle il sortit un étrange objet en forme de diapason. Harmattane, malgré la distance distingua nettement la fourrure épaisse qui habillait l'artefact.

La foule se mit à hurler en continu tandis que Thorynque descendit de l'estrade en brandissant sa création.

Il pointait fièrement l'objet sur ses frères et soeurs bruyants. À chaque passage, le volume sonore de la petite foule diminuait sensiblement donnant l'impression d'une vague qui passe et repasse.

- Ah, ok ! Son drôle de truc atténue le son ! C'est plutôt amusant.

- Harmattane... Tu ne saisis pas la portée. Sa découverte est fantastique. Il travaille dessus depuis au moins vingt-trois saisons jaunes. Nous sommes très fiers de lui !

Ils aime sincèrement ces enfants. Comme ce doit être douloureux pour lui de me savoir ici pour accomplir ma vengeance.

- Piter', j'aimerais savoir pourquoi j'ai l'impression d'être invitée. Qu'est-ce qu'ils attendent de moi tes

petits ? Et le grand malsain là... “H” ou “Enki” comme ils l’appellent, qu’est ce qu’il me veut?

- Je... C’était contre mon avis, je te jure ! Je ne voulais pas te mêler à ça. Pas tout de suite. C’est que H. pense que tu ferais une mère formidable pour eux.

- Mais !... Et leur vraie mère ?

- C’est compliqué. Je te montre tout ça après la cérémonie.

Puis Piteraqa prit une grande bouffée de courage et ajouta :

- En tout cas et malgré tout, je suis heureux que tu sois ici, avec moi...

La louve ne put contenir le sourire rougissant qui fissura son attitude froide. Décidément, cet homme plein de bienveillance et de maladresses la troublait intensément. Il ne devait pas, il ne pouvait pas être un assassin ! Elle décida à cet instant précis de lui faire confiance. La foule se re-transforma en partouze joyeuse sous le regard libidineux de H.

- Ils ne sont jamais rassasiés ?! lança Harmattane d’un air amusé. Ces choses-là ne la choquaient pas.

- Ils sont jeunes, tu sais, leurs hormones travaillent à plein régime ! répondit Piteraqa qui pouvait enfin ricaner bêtement sans peur de froisser sa précieuse patiente.

- Mais, si les petites tombent enceintes ?

- On aura bientôt deux bébés ! Les premières naissances naturelles Harmattane ! Si tu savais à quel point on les attendait !

Harmattane avait trop de questions, trop de confusions autour de ces maternités étranges.

- Piter' ! Je t'en supplie, explique-moi comment les naissances se passent ici. Montre-moi tout maintenant !

- Mais, il reste un Reconnu. Et pas des moindres ! Il a travaillé de nombreuses saisons jaunes avec Peyre pour réaliser une espèce de Luciole qui...

- Non ! Les naissances !

- Ok, mais promets-moi que tu ne seras pas choquée.

Piteraqa prit doucement la main d'Harmattane pour longer les hautes parois de la salle des colonnes jusqu'à l'étroit corridor caché derrière une tenture. Une pénombre douce avait envahi ce couloir déserté par les lucioles. Au bout de quelques pas, Piteraqa s'arrêta devant une première ramification, " la salle des statues ".

- Ici, ce sont les plus jeunes. Ils n'ont pas encore le droit d'aller aux cérémonies. Ils sont préposés aux tout petits. Je te préviens, ils boudent un peu.

Harmattane passa la tête derrière une énième tenture pour découvrir une salle pleine de babilles et parsemée d'enfants de tous âges attelés à leurs occupations maternantes. Certains semblaient gravement handicapés mais plutôt heureux. Ils végétaient dans une bienveillance générale et recevaient quelques tendresses et attentions ponctuelles des plus grands.

Mmh... Une famille se serait réfugiée dans les catacombes pour enfanter en grand nombre ? Ces enfants handicapés seraient une conséquence de la consanguinité ? Ça expliquerait pourquoi l'assassin n'apparaît pas dans les données médicales de la Fine Cité. Non, ça ne tient pas, ils portent les traits

distinctifs de nombreuses origines. Et puis Piter' parlait de premières naissances « naturelles ». Ces enfants sont donc issus de naissances artificielles. Il y a autre chose là-dessous.

Cette pièce ressemblait à un atelier dépotoir, où de longues tiges de métal rouillées côtoyaient de grandes et petites plaques de plastique, des objets en verre, des chutes de tissus, et bien d'autres choses indéfinissables...

Ce genre de matériaux doit provenir de la Grande Décharge.

Mais surtout, les murs de la grotte étaient recouverts d'une matière argileuse malléable qui criait l'art brut de l'enfance. De grandes statues de terre glaise disposées entre les ateliers surveillaient les jeunes funambules. Harmattane fut impressionnée par une salamandre géante aux mamelles humaines impeccablement modelées. Une petite étiquette la désignait sous l'appellation "mama".

D'étranges gargouilles à mandibules côtoyaient l'abstrait d'une courbe sans fin sur laquelle frissonnaient des essais de mains, de pieds, de griffes, d'ailes ou de mots. Des os d'animaux plantés ça et là portaient des tissus mal cousus. Des ébauches, des ratés figuratifs, des incohérences en relief. Cette salle était un chaos de pulsions artistiques balbutiantes. Il était étonnant de suivre l'évolution, des premiers cafouillages aux réalisations les plus achevées, en suivant les parois argileuses de bas en haut.

La création virginale, sans fausse pudeur ni retenue conventionnelle, sans recherche poussée, sans propos rationnels mais pleine de force. Le premier exercice.

Ils expriment leurs peurs enfantines. Cette salle est un exutoire pour enfants. À regarder certaines œuvres torturées, ils ont bien besoin d'exutoire ! Ils sont en souffrance ces petits.

Un petit métisse aux yeux sombres leva le nez de son ouvrage.

- C'est la mère louve !

Tous se précipitèrent sur Harmattane, les plus jeunes dans les bras des plus vieux. Piterağ, protecteur, s'interposa.

- Calmez-vous, les petits ! La mère louve n'est pas obligée de vous aimer.

Il est trop dur...

- Ça va, Piter', ce ne sont que des enfants. Bonjour toi ! Qu'est-ce que tu fais ?

- Je m'occupe de mes petits frères et sœurs. Mais tu vas rester ou pas ?

- Je ne sais pas. Comment s'appelle la petite sœur dont tu t'occupes ? Et toi ?

- Moi je suis Frisé ! Et ma sœur, là, c'est petit-nez.

- C'est vos vrais noms ?

- Non, on est trop petit pour avoir des noms. Mais moi je vais bientôt en avoir un ! Dans cinq vies d'éphémères et demi ! Je vais faire l'initiation. Avec Têtard et Mains-boudins !

Harmattane se tourna vers Piterağ qui retenait péniblement son fou rire. Il était clairement amusé par l'abîme de perplexité qui habitait sa milicienne.

- Oui... Tu dois être un peu perdue. Je vais te montrer la soupe de vie. Je t'expliquerai tout en route.

Dans le petit corridor aux lumières pâles, Piteraqa se lança dans un grand monologue balbutiant, mêlant sa haine farouche de la S.D.P. et son amour pour ce drôle de monde souterrain qu'il voulait vierge de toute bêtise humaine. Il dériva vite sur son enfance en maison close et son adolescence en Sibérie. Harmattane comprit qu'il cherchait à se justifier, à justifier son rôle ici. Juste pour lui plaire.

En plongeant dans son regard passionné, elle ressentit le choc de l'évidence. Ce regard mêlé de puissants élans de vie et de tristesses résignés lui parlait du fond des âges.

Elle reconnut enfin le jeune homme qu'elle avait croisé au bord de la falaise de son enfance sauvage. Le garçon aux yeux pleins de larmes sur la proue du bateau. Là où le mélange d'âmes s'était opéré. Elle comprit aussi que Piter' avait démasqué depuis beaucoup plus longtemps la jeune fille nue accompagnée de sa mère louve, derrière la milicienne déchuée qui avait poussé la porte de son cabinet...

La mère louve... Ça vient de là... Il s'est souvenu.

Les cœurs mis à nu se parlaient maintenant sans fausses pudeurs. Le lien déjà profond qui unissait ces deux êtres était scellé par la reconnaissance muette et partagée. Ce fragment commun de passé révélé éclairait enfin le mystère de cette étrange attirance. Les souffrances de l'abandon avaient construit deux adultes inadaptés mais débrouillards qui avaient façonné un petit monde à sa convenance pour Piter', ou choisi une voie d'exutoire milicienne

pour survivre, comme Harmattane. Ils s'étaient longtemps tournés autour avant de découvrir l'évidence. Ils s'étaient toujours connus. Ils vivaient dans le même monde du sensible. Ils portaient les mêmes blessures d'abandon. Et sans plus parler, les deux grands enfants en larme s'étreignirent si fort qu'ils en tremblaient d'émotion.

- C'était toi... murmurèrent-ils d'un même souffle.

Ils restèrent soudés une longue année d'éphémère⁴⁴ à se respirer l'âme avant de se séparer dans un effort surhumain. Harmattane, essuyant sa joue, rompit la première ce silence sacré.

- Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Notre... Cette rencontre. Je croyais l'avoir rêvée tu sais.

Pitera, encore hébété de merveilleux chercha les mots un long moment.

- C'est que... J'espérais que tu me reconnaîtrais aussi...

En titubant d'émotions, lovés l'un contre l'autre, les âmes sœurs arrivèrent au bout du couloir, devant la tenture magenta sombre qui protégeait l'alcôve des naissances surnaturelles du Marc. Pitera écarta soigneusement le lourd tissu. Une grande bouffée de couffin tiède inonda les sens de la louve. Cette odeur douceâtre et puissante parlait aux sens de la mammifère. Mais elle portait des composantes inconnues. Lactée, ferreuse, coagulante, chargée

⁴⁴ Un peu moins d'une heure.

d'humus chaudement humecté. Elle était à la fois violemment organique, poussiéreuse de minéraux et subtilement enlacée d'effluves végétales avec ce petit soupçon d'ozone lourd qui liait les arômes en un tout cohérent. La pièce grossièrement ronde était petite, chargée d'une chaleur humide, confinée et confinante. Au centre, trônait un immense bassin d'eau saumâtre et bouillonnante d'où semblaient s'échapper les vapeurs troublantes de la vie. Des gelées d'œufs batraciens flottantes s'accrochaient au bord. Elles semblaient fuir la colonne centrale d'où partaient de nombreux cordons noueux comme des racines de mangrove qui plongeaient dans la "soupe".

Un utérus artificiel...

Pitera, suivi de près par Harmattane, longea soigneusement les parois de l'alcôve en levant les pieds pour éviter d'écraser les orchidées sauvages qui bordaient le bassin.

- Regarde dans l'eau.

Harmattane, à travers le liquide presque orangé distingua de nombreuses formes sombres et frémissantes.

- Oh !... Des embryons !... Humains ?

- Tout juste !

Les amas d'œufs flottants doivent être des œufs de salamandre... Ils hybrident des êtres humains ! Je comprends mieux d'où viennent leurs drôles de tâches...

- Piter' ... Je n'aime pas ça.

- Je savais que tu réagirais comme ça. Ces embryons viennent de ma maison close. Ils étaient destinés à la poubelle. Les oeufs de salamandres, c'était le seul moyen ! Peyre a fait ce qu'il a pu ! Ils ont le droit de vivre Harmattane... Que tu le veuilles ou non !

Piterağ s'était assombri. De vieilles blessures d'enfance avaient été effleurées. Comme si le rejet de ces embryons traduisait le rejet de sa propre existence.

Il n'aime pas le côté artificiel de ces gestations... Mais il s'est trop attaché aux enfants pour dénigrer ce qui leur a permis de vivre... C'est peut-être pour ça qu'il est si heureux que des naissances naturelles se profilent... Il faudra que je lui demande qui est ce "Peyre" dont il parle tout le temps, mais ce n'est pas le moment...

- Pit'... Il faut vraiment que je prenne du recul sur tout ça... J'ai besoin de repos, je crois.

- Je comprends. Tu as vu beaucoup en très peu de temps. La petite pièce dans laquelle tu as dormi a été préparée de longue date pour toi par les jeunes funambules. Tu peux y aller quand tu veux. Tu es chez toi.

- Merci, Pit'. Mais, non, ce n'est pas vraiment chez moi d'accord ? Et tu sais pourquoi Je reste, hein ? Il faut que je m'allonge. Merci pour l'hospitalité de tes... Drôles d'enfants.

- Je reste à proximité ?

- Oui...S'il te plait.

Image 3 :

Derrière les portes en fer

- LES RACINES DU MARC PILLERONT DANS LES
RITUELS ET CEREMONIES ANCESTRALES CE QUI
RASSURE ET RYTHME LA VIE DU JEUNE HUMAIN.
COMMENT APAISER LES OMBRES SANS VISAGES QUI
TERRIFIENT L'ENFANT.

LES COMPTINES SERONT RICHES, LES MASSAGES
SERONT VIGOUREUX, LES ODEURS SERONT SUBTILES,
LES SAVEURS ILLIMITEES, LES PAYSAGES
SURPRENANTS. NOS PETITS HOMMES SERONT A LA
FOIS ENTOURES DE ROUTINE ET DE CHAOS. LEUR
ESPRIT MALLEABLE MELERA LES DEUX. ILS
APPRENDRONT A MARCHER SUR LE FIL DE
L'AMORALITE AVEC L'ARROGANCE DE L'INITIE.
ILS DEVIENDRONT FUNAMBULES.
ILS APPRENDRONT L'EVEIL.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #05 (Les Fondations).*

Harmattane traversa rapidement la grande salle des colonnes, animée des festivités post-cérémonielles. Elle retrouva assez vite la petite salle que la “communauté“ avait prévue pour elle et s'écroula mollement sur son hamac, en proie à une tempête d'émotions de toutes sortes.

Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que c'est ici ?

Elle souhaitait diriger sa réflexion vers son enquête. Elle voulait trouver l'assassin. mais toutes ses pensées s'échappaient vers cet endroit si étrange. Et vers Piteraqa surtout. Les coutumes de son peuple si particulier, ses fréquentations obscures, ses enfants aux tâches mouvantes, sa propre enfance solitaire et douloureuse, ses yeux tendres, l'odeur de sa peau...

Ses réflexions décousues furent perturbées par le silence profond qui régnait maintenant derrière la tenture. Harmattane se leva pour jeter un oeil. Dehors, le peuple du Marc s'était endormi. La bande d'adolescents tapageurs était maintenant disséminée, sur des hamacs pour la plupart, dans les bras l'un de l'autre pour quelques-uns, à même la mousse verte pour d'autres et nus pour l'ensemble. La scène avait quelque chose d'une fin de soirée arrosée dans un jardin d'Eden païen. La louve entreprit, griffes aux chevilles, d'explorer méticuleusement les ramifications du Marc. Malgré la lumière éternelle qui peuplait les lieux, Harmattane ressentit pour la première fois l'étrange symbiose qui unissait les funambules à leur faune. Le sommeil du peuple adoucissait jusqu'à la lumière des lucioles. Dans cette torpeur cotonneuse, elle se rappela d'une évidence oubliée. Elle était encore dans les catacombes. Le bruit de ses pas était étouffé par la roche, comme lors de son arrivée dans les boyaux obscurs. La milicienne, sans trop savoir où ni quoi

chercher, entreprit de sonder le couloir par où était arrivé H. lors de la cérémonie des reconnaissances. Cet homme dérangeant cristallisait sur lui tout ce qu'Harmattane trouvait louche. À sa grande surprise, les accès aux différentes pièces qui étaient habituellement séparées par des tentures étaient ici isolés par des portes en fer verrouillées.

Ces gens ont des choses à cacher...

Elle glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la petite salle des enfants pour trouver de quoi crocheter les serrures et trouva assez vite une petite tige métallique.

- Mère louve ? Tu ne dors pas ?

- Oh !... C'est toi, Frisé. Toi non plus tu ne dors pas.

- Ben oui ! Qu'est-ce que tu fais ?

Pour avoir maintes fois supporté les mensonges d'adultes dans son foyer d'enfance, Harmattane avait pour principe de toujours rester honnête avec les petits.

- Je voulais voir ce qu'il y a derrière les grosses portes là-bas. Avec le petit fil de fer que j'ai trouvé dans la salle, je devrais pouvoir les ouvrir.

- Je peux venir avec toi ?

- Si tu veux, mais promets-moi de ne pas faire de bruit d'accord ?

- Promis !

Un immense sourire illumina le visage du futur funambule. Il courut jusqu'au pied des colonnes et arracha un chapeau de champignon géant. Une myriade de lucioles l'accompagna, éclairant son visage réjoui.

- Prends la torche, mère louve !

- Oh! C'est malin ça, Frisé.

Le petit bout d'homme s'empourpra de fierté.

En chemin vers le corridor, Harmattane se tourna vers son compagnon.

- Mais toi, tu sais ce qu'il y a derrière les portes pas vrai ?

Une tâche sombre traversa la ligne de regard du garçon.

- Allons, Frisé. J'ai deux portes devant moi et une derrière. Dis-moi au moins laquelle je devrais ouvrir en premier.

Le petit métisse désigna la deuxième porte sans hésiter. Harmattane crocheta la porte rapidement. Puis elle entra dans la salle obscure.

- ...

- ..., ...!

- ...!!!

« BLAM » !

La milicienne sortit en claquant la porte de cette insupportable expérience. La petite pièce stockait des "mange-sons" de grande taille. La louve

mesurait à présent la terrifiante sensation que procurait cet artefact. Le malaise confinant des murs des catacombes paraissait maintenant dérisoire devant les effets éprouvants de l'invention du funambule blond bouclé. Harmattane avait d'abord chuchoté puis crié sans aucun effet. Elle avait frappé les murs et ses mains en vain, elle avait sauté et piétiné le sol rageusement dans un silence épais. La gourmandise sonore du diapason velu était inépuisable. L'incapacité à produire le moindre bruit provoquait une sensation de mort.

- Moi, j'aime bien y aller quand j'ai mal à la tête.
murmura Frisé pour lui-même.

Ce qui me terrifie n'est pour lui qu'une facette du quotidien. Quelle vie étrange ont eu ces enfants ?
Songea Harmattane.

L'enfant marqua un recul lorsque Harmattane entreprit d'ouvrir la deuxième porte.

- Qu'est ce qu'il y a, Frisé ?
- Il ne faut pas ouvrir celle-là, mère louve.
- Ah !... Et pourquoi ?

L'ouïe d'Harmattane, sensibilisée par son expérience précédente, perçut un murmure dérangeant venant de la troisième porte, derrière son dos.

- Cette porte là, tu peux y aller. Elle reste ouverte !

Harmattane poussa lentement la porte en métal pour découvrir une silhouette humaine mouvante dans la pénombre. Les yeux clairs d'Harmattane s'habituerent assez vite à l'obscurité de la petite

pièce. Elle distingua la silhouette osseuse du Enki allongée sur le dos, à même le sol. Il était entièrement nu.

Sa chambre à coucher ? Sa sueur est acide.

Les monocles noirs de H. dissimulaient son état de veille mais les mouvements étranges de ses bras indiquaient à Harmattane qu'il ne dormait pas, ou plutôt, pas profondément. La milicienne éprouva une gêne terrible en découvrant l'homme décharné qui accomplissait une gestuelle insensée au-dessus de sa tête. Il accompagnait les mouvements de ses mains par une litanie balbutiante composée de bribes de mots et de sons incohérents.

- « *Boamni... Ciel, me ssslt, foulitt... Aaaam.. Stf... comp, comp... Dahbn. Dahboun...* »

Cet homme est fou, mais pourquoi sa folie me met-elle si mal à l'aise ?

Harmattane se souvint des Alouettes. Elle avait accompagné parfois une nurse dans la zone des très jeunes orphelins. Elle avait observé avec étonnement les siestes de certains d'entre eux. Perdus entre les deux mondes, les enfants de cet âge bafouillant semblaient s'exercer dans l'invisible. Harmattane, dont la sensibilité au vivant était restée intacte, avait vite compris leur besoin de rejouer le chaos de leur journée en manipulant les sons et les images qu'ils avaient découverts, durant la journée. Ils essayaient à leur façon de ranger les données dans leur perception sensible avant de s'abandonner au sommeil. Cet homme étrange faisait la même chose mais sa peau blafarde et cireuse, ses traits marqués, ses lèvres brutales et son sexe mou qui reposait sur sa cuisse décharnée, salissaient pour Harmattane le

rituel attendrissant des petits. Le dégoût atteignit son paroxysme lorsque l'homme émacié se tourna vers Harmattane en étirant ses lèvres grimaçantes, dans un début d'érection. Harmattane claqua la porte, salua respectueusement Frisé et lança au loin le petit bout de champignon qui lui servait de lampe torche. Elle oublia de crocheter la dernière porte et fila vers son alcôve avec un seul regret.

J'aurais tant aimé que ce "Enki" soit l'assassin !

Je l'aurais saigné avec plaisir !

Séquence 2 :
La Trahison du crocodile

“CE PUTAMADRE A LAISSE UNE SORCIERE
S’APPROCHER DE MES FILS !”

(Haboob Amédé Kayeba)

Une aube comme les autres... Un rituel aux relents faussement éternels. Les soleils artificiels entament leur première ronde le long des mille passerelles de la Cité sans Rêves. La grande roue de verre sillicé encaisse les cent semelles des préposés du matin. Sur leurs perchoirs, les fauconniers lancent leurs serres affamées sur les nuées de gobe-mouches piailleurs. Les vents métalliques propulsent à flux réguliers les voiletures en pointillés impeccables. Et les yeux embués des scruteurs lèchent les strates encore engourdies. De loin, cette cité longiligne et ramassée ressemble à une haute termitière grouillante. Est-ce là l'aboutissement de l'humanité?

Image 1 :
Enfermé dehors

- LES RACINES DU MARC PUISERONT DANS LES
CONNAISSANCES DES GRIOTS AFRICAINS DE QUOI
DEPASSER LE MANICHEISME DEBILITANT DU VIEUX
CONTINENT.

LES CONTES NOIRS APPRENDRONT AUX JEUNES
FUNAMBULES LES PENCHANTS HUMAINS SYMBOLISES
PAR LA FORCE AVEUGLE DU BUFFLE, LA SAGESSE DE
LA TORTUE, LA PATIENCE CREATIVE DE L'ARAIGNEE,
L'INTELLIGENCE DU LIEVRE OU LA VANITE DU LION...

NUL ETRE N'EST BON OU MECHANT. NUL ESPRIT
HUMAIN N'EST SI AISEMENT CONVENU. IL
DECOUVRIRONT L'AMORALITE DU MONDE SAUVAGE.
ILS APPRENDRONT LA LUCIDITE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #07 (L'Élévation).*

*Le 11 janvier de l'an 48 post G.M.,
08H07 - Strate des pigeons - La prison du vide -
Tour carcérale nord - 152ème palier*

Tivano était serein. Ses yeux fatigués se perdaient dans les méandres effilés de la Fine Cité.
Comme les prisons sans murs de la cité sont agréables quand on a le coeur léger...

Dehors, l'hiver semblait encroûter la ville aux Milles Passerelles. La morsure lente du froid apaisait les fureurs. Jamais le milicien ne s'était senti aussi loin de l'agitation urbaine et aussi près des vérités profondes. Pourtant, sa mission avait échoué. Les caïmans lui avaient demandé de retirer leurs noms du fichier central des milices et il avait été repéré et enfermé dans cette prison du vide avant d'avoir pu fouler le sol du bâtiment.

"C'est l'intention qui compte"...

Il aurait voulu expliquer à sa femme la raison de sa détention. Il n'avait pas pu, elle n'aurait pas compris. Aucun passerellien "rincé de flot médiatique" n'aurait compris. Il était désormais un traître à la Cité. Il avait pactisé avec les barbares. Mais ce pacte lui avait ouvert les yeux. Le monde n'est pas noir ou blanc. Et il vivait sa réclusion comme l'amortissement d'une dette qu'il devait aux hommes et aux femmes qu'il avait trop longtemps craints et méprisés. Par ignorance. Il purgeait sa peine pour les caïmans. C'était la raison principale de sa sérénité.

Malgré tout, Tivano ressassait une question lancinante : Qui avait prévenu les milices ? Il tourna la tête vers la grande vitre en silice blindée qui l'isolait du bâtiment pénitencier central, comme pour chercher une réponse... Les écrans hologrammes qui

divertissaient les gardiens passaient en boucle le saccage d'une usine d'armement par les "caïmans terroristes".

Le sujet suivant parlait d'une montée de caïmans dans la 18ème strate. « Jamais ils ne sont montés si haut ! On n'est en sécurité nulle part ! » scandait une vieille femme indignée.

Celui qui ignore que son lit est dur dort bien... pensa Tivano.

La réponse à sa question vint d'elle-même. Deux miliciens encadraient un caïman aux manières hautaines. « Badisad ! » hurla Tivano en vain. C'était lui le traître ! Tout devenait limpide à présent. Cet homme n'avait aucun intérêt à vivre honnêtement. Et seul l'intérêt dictait sa conduite.

Chaque famille a au moins un mouton noir parmi les siens...

Le milicien voulait maintenant prévenir le Mélancolique. Sa sérénité se fissurait. Du ciel gris métallique, un petit point noir se posa sur le balcon carcéral de Tivano.

- Tu viens me tenir compagnie, petit gobe-mouches ?
*"Dieu aime les oiseaux et inventa les arbres.
L'homme aime les oiseaux et inventa les cages."*

Ce n'est pas ta cage ici, c'est la mienne. Pour une fois que les rôles sont inversés, tu devrais profiter de ta liberté.

Le petit oiseau noir et blanc ne bougeait pas d'un pouce. En l'observant de plus près, Tivano découvrit un étrange paquetage sur sa patte gauche. L'oiseau se laissa faire lorsque le brave milicien le déficela. Un message, et une aiguille... Mais qui ? L'écriture était féminine mais la raideur du trait laissait entrevoir la combattante et l'encre rouge aux pâtes caractéristiques ne laissait aucune place au doute.

C'était du sang. Tivano, qui pensait mettre à profit ses longues journées de détention en méditant sur le monde, voyait ses projets s'effondrer. Il lut la note : « où est-elle ? Je peux t'aider si tu réponds ». Un sillon évoquant le serpent signait cet étrange message.

Seul, au bord du vide, Tivano réfléchit longuement. Sans bien saisir comment, il savait que cette note parlait de sa collègue Harmattane. Il aurait bien aimé savoir où elle se trouvait. Il savait qu'elle était activement recherchée par les milices. Il ne comprenait pas l'acharnement de sa supérieure Folkoche ; son envie ardente de vouloir "lui faire payer ses insubordinations". Il aurait juste aimé la savoir près de lui, rassurante et maternante comme elle savait si bien l'être. Ils auraient pu discuter entre rebelles...Comme "Bonnie et Clyde"...

Après une profonde inspiration, Tivano, muni de l'aiguille, se piqua vivement l'index pour répondre à sa mystérieuse correspondante.

Image 2 :

Il est des vies fragiles

- LES RACINES DU MARC CONFIERONT AUX JEUNES
POUSSES DES FIGURINES ET JOUETS IMPIES COMME
DES OUTILS DU MONDE ADULTE. DES OBJETS
CHARGES DE SYMBOLES, DE VIOLENCE OU DE
SEXUALITE. DES MATERIAUX MORTS COMME
VIVANTS. LEUR MATERIEL QUOTIDIEN SERA A
L'IMAGE DU MONDE, TENDRE ET CRUEL, LOGIQUE ET
FOU. ILS L'APPRIVOISERONT, ILS L'ANIMERONT, ILS
EN EXTIRPERONT DES RECITS TOUJOURS PLUS
AUDACIEUX. ILS DEVELOPPERONT LEUR POTENTIEL
CATHARTIQUE.
ILS APPRENDRONT LA CREATION.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeois #21 (Les Fondations).*

*Le 11 Janvier de l'an 48 post G.M.,
17H52 - Strate des Faisans - passerelle 252 324 -
252ème palier*

Le soir coula particulièrement vite sur la Fine Cité. L'hiver débordait d'impatience. Le capitaine Bora Folkoche éprouvait une familière mélancolie. Ce soir morne-urbain l'épaississait d'amertume. Comme toujours, elle enrobait cette faiblesse de hargne pour tromper son petit personnel de milice, mais elle ne trompait pas la solitude glacée de sa vie. Elle demanda à l'agent Poké de la déposer quelques passerelles avant son appartement. L'agent Poké, soucieux de bien se faire voir de sa hiérarchie s'exécuta avec révérence avant de lever l'ancre de sa voilette de fonction, déçu de n'avoir pu récolter les fruits de sa mise en scène. Le capitaine était décidément hermétique aux flatteries ce soir...

Bora, sur un petit bout de passerelle, à l'abri des vents artificiels, contemplant l'abîme de sa cité en serrant son lapin en peluche au fond de son sac à main. Elle avait perdu le contrôle de la situation. Elle avait laissé filer cette milicienne arrogante. Et la perte de contrôle était pour elle porteuse d'angoisses. Une petite plume lestée d'une bague métallique tomba à ses pieds dans un tintement ténu. Une plume de Quetzal. Oh !, pas une plume de crête, de queue ou de plastron, non, une plume de joue. À peine de quoi s'acheter un sandwich. Elle se tourna pour en comprendre la provenance. Un clochard sec à la longue barbe sale la regardait intensément. Ses yeux écarlates la transperçaient.

- Ramassez-moi ça, pouilleux... Vous en avez bien plus besoin que moi. articula Folkoche avec mépris.

Le miséreux ne bougeait pas. Seul son sourire sembla s'élargir.

- Vous avez attrapé le mal des passerelles ? Vous êtes sourd ?

- J'ai pitié de toi.

Bora manqua de s'étouffer de rire.

- Vous ?... De moi ? Vous vous moquez du monde, mon pauvre ami !

L'homme sans âge se déplia dans une posture provocante.

- Je vois la femme derrière le grade. Je vois ce que tu n'as pas le courage de contempler.

- Plaît-il ?! rétorqua Bora piquée.

Au-delà de cette provocation inattendue, elle remarqua avec surprise que ce miséreux maniait étrangement bien la langue.

- Je vois ta couche froide, je vois ta vie de combats creux et vains pour paraître à défaut d'être, je vois ta vie insipide, et les espoirs creux auxquels tu t'accroches. Je sens la puanteur paysanne sous ton petit tailleur plumé, je ressens la peur ou le mépris que tu provoques autour de toi. Mais surtout, je sais ta terreur de mourir qui approche.

Chaque mot du clochard lestait l'estomac de Bora, éclaboussant son vide intérieur d'une bile amère. La violence de cette tirade était paralysante. Elle était à

vif ce soir. Elle avait baissé sa garde. Les mots tombaient au plus profond d'elle.

Sans attendre de réponse, le clochard reprit.

-Pauvre Bora, tu penses que tes supérieurs te hisseront aux terrasses, qu'ils te rendront immortelle... Tu penses vraiment qu'ils te tireront d'où tu viens ? On ne se fuit pas soi-même, Bora. Je te rassure, tu n'iras pas là-bas... Tu n'es pas du même monde qu'eux. Et tu es trop vieille maintenant. Tu agoniseras dans le lit d'un hôpital miteux de ta strate, seule et détestée des infirmières parce que c'est le sentiment que tu provoques. Et il sera trop tard, Bora. Ton corps usé sera ta prison. Tu le ressens déjà. Je le sais.... Tu vois cette plume, Bora ? Elle peut t'aider à payer ta traversée vers l'autre monde. Tu as raté ta vie. Tu n'es pas la seule, rassure-toi. Je t'offre une sortie élégante. N'était-ce pas ce dont tu rêvais petite fille ? D'être élégante...

Des larmes humectaient maintenant les rides de la vieille femme. Jamais son âme n'avait été attaquée de la sorte. Jamais la petite fille enfouie en elle n'avait crié si fort. Elle voulut s'accrocher à son ami porteur de force.

- Cette peluche appartient à ta petite sœur, Bora. Elle est morte depuis longtemps tu sais ? Tu devrais aller lui rendre...

Le clochard aux yeux rouges avait simplement confisqué à Bora son dernier rempart. La vieille capitaine au regard perdu éprouvait pour la première fois la douce anesthésie du désespoir. Sa hargne, son acharnement l'avait désertée ; le vide appelait sa pire ennemie, la dépression. Elle était totalement

submergée par la voix aiguë de cet homme. Son venin enflammait des vérités refoulées. Mais lui, l'homme sale, n'était qu'un vecteur de son chaos interne. Il n'était que la voix de son monde profond. Au-delà de la douleur, il y a un vide si séduisant.

Bora regardait maintenant avec un recul immense ce ravin de ratés qu'était sa vie. Elle n'avait jamais pris le temps de le contempler auparavant. Le bilan était sans appel. Le futur sans espoirs.

- Allons Bora, tu mérites un peu de paix...

Bora ramassa la petite plume qui gisait sur la passerelle silicée. Son visage dur comme l'airain avait miraculeusement retrouvé la douceur de l'enfance. Elle croisa sur sa poitrine creuse le lapin en peluche et la petite plume, puis se laissa doucement tomber dans le vide.

H. retira sa barbe factice et ajusta soigneusement ses monocles noirs. Puis il s'enfonça dans la pénombre, suivi d'une petite nuée d'éphémères.

Image 3 : **La Source du pouvoir**

- LES RACINES DU MARC ECLABOUSSERONT LES
FUNAMBULES DES PHILOSOPHIES VENANT DE TOUTE
EPOQUE ET DE TOUT CONTINENT. AVEC ESPRIT
CRITIQUE ET RECU LES FUNAMBULES SAURONT
PENSER COMME DES HOMMES,
COMME DES FEMMES, COMME DES BETES,
COMME LE VENT.
ILS CONTEMPLERONT LE MONDE
DE LEURS MILLE YEUX.
ILS APPRENDRONT LA SAGESSE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #23(L'Élévation).*

*Le 11 Janvier de l'an 48 post G.M.,
20H35 - Les Cimes (Terrasses) - Banque Avicole*

Quelque part aux terrasses, Revolin Hermes, Blascht Katraz et Xlokk Prima devisaient ensemble dans un couloir infini tout de marbre creusé. Le palais factice d'une gloire factice. Xlokk se gratta une croute, conséquence du *traitement phénix*.

- ...Il m'a dit que le temple serait bientôt prêt.
- Et tu lui fais confiance, Xlokk ?

Revolin Hermes, le Firmo Pape, poussa cette phrase laborieusement hors de sa fine bouche. Il avait construit son empire sur sa méfiance du genre humain. Il avait compris très tôt la fragilité et le caractère malléable de l'esprit. Cet homme froid à l'intelligence remarquable ne pouvait donc concevoir la confiance comme un socle solide de relation. Il secoua sa jambe gauche pour l'alimenter de sang.

- Bien sûr, vu le prix que demande ce tordu !

Xlokk Prima avait confiance en lui ; de cette confiance qui pouvait plier les esprits doutant. Il avait su convaincre les paysans les plus réfractaires des bienfaits de ses automates. Leurs suicides de masse n'étaient qu'un détail au vu du progrès qu'il leur avait apporté. C'était sa règle première : tisser une relation de confiance avec son partenaire lui permettait d'avancer ses projets. Une confiance mutuelle est le socle des affaires. Et, contrairement à

l'immense majorité des passerelliens, il avait le temps de cimenter ce socle.

- Xlokk a raison, Revolin. Tu réfléchis encore comme les Etats d'avant la Grande Mutation. L'argent génère la confiance ! Plus l'argent coule, plus la confiance règne.

Blascht retint un reflux gastrique conséquent. Son thérapeute avait mal dosé le dernier *traitement phénix*, il allait le regretter.

Blascht Katraz avait toujours eu le concept simple et direct. À tous les maux, le Firmo Maréchal répondait par la force et l'argent. Cette conception, dans les faits, lui avait toujours donné raison.

- "Plus l'argent coule plus la confiance règne !" beuglèrent en choeur les trois technocrates.

- Je ne sais pas si c'est l'argent qui motive ce "H.", il est si... différent de nos autres partenaires.

- Revolin. Un homme qu'on ne peut pas acheter n'est pas un homme. C'est une abstraction !

Les trois centaines rirent en connivence.

- Quand même, je l'aurais bien filé par une poignée de mes miliciens espions... Il ne m'inspire pas confiance. reprit Blascht qui aimait tout de même lier l'argent à la force, pour un résultat plus sûr.

- Toi et tes méthodes d'avant G.M. !

- Taisez-vous, partenaires ! "Il" arrive !

Les trois hommes s'écartèrent du couloir pour se prosterner en une pieuse révérence devant le petit homme qui venait d'entrer. Engoncé dans son

complet à plumes sobres, le petit homme au chapeau de paille d'or traînait en laisse une bonne douzaine de Quetzals aux ailes rognées.

- Ooooh... Tu as vu ça, Xlokk ? Rien qu'une plume du cul de celui-là pourrait acheter un terrain de golf entier !

- Et un harem de oiselles en bonus !

- Chuut, partenaires ! Il peut nous entendre.

Le petit homme arriva à la hauteur des trois Firmos. Xlokk, les yeux plongés au sol, rompit le silence obséquieux.

- Le temple sera prêt Sous une quinzaine monsieur. Vos affaires y seront acheminées dans une semaine tout au plus.

Le petit homme s'éloigna sans un mot.

- Merci à vous, Ôh ! Banker Farmer.

Le petit homme ne se retourna pas.

- Un de mes hommes raconte qu'il n'a même pas besoin du *traitement Phénix* ! chuchota Revolin.

- Piaferies⁴⁵ que tout ça ! Bon, partenaires, c'est décidé. Demain j'envoie un corbeaux surveiller ce "H.". Je veux être sûr qu'il tiendra ses engagements. Et au fait, Xlokk, rassure-moi, ce n'est pas toi qui a ordonné aux caïmans de détruire mon usine, par hasard ?

⁴⁵ Bêtises, stupidités.

Image 4 :

Le Grand crocodile va bouger

- LES RACINES DU MARC ABSORBERONT LES PENSEES RATIONNELLES DU VIEUX CONTINENT. LES SCIENCES OCCIDENTALES, BIEN QUE SUREVALUEES ET DESINCARNEES CONTIENNENT CERTAINES APPLICATIONS UTILES. NOUS PRATIQUERONS LES MATHEMATIQUES, LA BIOLOGIE, LA PHYSIQUE , LES ARTISANATS (SAVOIRS MAITRES INJUSTEMENT MEPRISES)...

LES FUNAMBULES QUI APPREHENDENT D'ABORD LES LOIS DU MONDE PAR LEUR SENS, DEVRONT S'EPROUVER AUX CONCEPTS, AUX ABSTRACTIONS, AUX TECHNIQUES.

ILS APPRENDRONT LA RIGUEUR.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #33 (les Fondations).*

*Le 11 Janvier de l'an 48 post G.M.,
23H02 - Strate des caïmans - parking de la tour
nord 109 - 666ème palier*

Sous l'effet d'une terreur indicible, le *desmadres* s'était pissé dessus. Ses larmes, sa salive, sa sueur et son sang lui liquéfiaient la face.

- Elle ne les a pas touchés, Haboob ! Je te jure !

L'énorme main du taureau s'abattit sur le col du pantin. Elle souleva l'homme comme une plume pour l'attirer sur son crâne puissant dans un bruit de craquement d'os.

- Raaaah... Arrête, Haboob !... Sur ma vie je...
Arrête !...

Une silhouette féline entra dans le parking à voiletures.

- Que vos écailles brillent, mes frères. Est-ce comme ça que tu traites tes hommes, Haboob Amédé Kayeba ?

L'homme aux nasaux dilatés se retourna vivement.

- Mélancolique ! Ce *putamadre* a laissé une sorcière s'approcher de mes fils !

- Et tu lui as laissé le temps, à ton homme de main ?

- Le temps de quoi ?

- Le temps de t'expliquer pourquoi les sœurs des strates Sud s'intéressent à tes enfants.

Haboob sortit du parking en grommelant. Il n'avait pas envie de discuter. Le Mélancolique s'approcha de l'homme liquide prostré derrière une voiture. Il lui tendit un mouchoir.

- Ton chef est un homme bon. Mais il perd le contrôle facilement quand il s'agit de ses enfants. Relève-toi, caïman et raconte-moi ce que cherchent nos sœurs auprès des fils de Haboob.

L'homme encore tremblant s'exécuta. Il avait en face de lui la légende des basses strates, le prophète des caïmans. Cette perspective lui redonnait un peu de force.

- Mélancolique, les *shamoutas* cherchent une femme, une milicienne.

- Quel est ton nom, *desmadres*?

- Baguio.

- Essuie ton visage, Baguio, et continue.

- Les enfants de Haboob aiment jouer dans la Grande Décharge, Mélancolique. La milicienne se cache peut-être dedans.

- Tu sais pourquoi nos sœurs recherchent cette femme ?

- Je... je sais que ce sont nos sœurs, Mélancolique... Mais je n'ai pas confiance dans ces sorcières. Elles veulent sûrement empêcher le milicien d'effacer nos noms du fichier central. Elles veulent garder leur pouvoir sur les quartiers sud. Elles veulent se servir de cette milicienne.

Le Mélancolique soupira en passant la main sur son crâne puissant. Il laissa filer un long moment pour laisser au *desmadres* le soin de mesurer la piafferie de ses paroles, puis il reprit avec douceur.

- Je sais que le milicien a échoué. Il est dans la prison sans murs. Nous allons le libérer. Mais, toi, tu vas surveiller les *shamoutas* avec quelques hommes. Ne laisse pas tes soupçons obscurcir ton jugement. Jusqu'à présent, ce sont encore nos sœurs.
- Ce sera fait, Mélancolique.

Image 5 : **Démonstration de magie impie**

- LES RACINES DU MARC FUSIONNERONT LA VIE A LA VIE. LA PEAU EST UNE ENVELOPPE MINCE QUI SEPARÉ LES FREMISSEMENTS ORGANIQUES DU GRAND TOUT. NOUS DECHIRERONS LA FRONTIERE PSYCHIQUE DE LA PEAU. LE FUNAMBULE DOIT SE LIER AUX VIES EXTERIEURES COMME LE RUISSEAU TROUVE SON CHEMIN VERS L'OCEAN. IL ACCEPTE SES REFLUX SALES. IL OFFRE SA DOUCEUR ET SON ELAN. C'EST DANS LE MELANGE DES VIES QUE S'EXALTE L'EXCEPTION. C'EST DANS L'INTERSECTION DES BESOINS QUE GERMENT LES PACTES, LES INTERDEPENDANCES, LES FORCES MELEES. LES FUNAMBULES NES D'UNE UNION GENETIQUE AVEC LA SALAMANDRE SONT INSTINCTIVEMENT PLUS SENSIBLES QUE TOUS LES AUTRES ETRES AUX UNIONS DU VIVANT.
ILS ACCOMPLIRONT LA SYMBIOSE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #13 (Les Fondations).*

*Le 13 Janvier de l'an 48 post G.M.,
03H02 - Strate des caïmans - cage d'escalier de la
tour sud 097 - 666ème palier*

Dans la sombre strate caïmans saturée des vapeurs viciées de la Grande Décharge, il y avait une sombre passerelle mal entretenue. Aux bout de cette sombre passerelle mal entretenue, il y avait une sombre tour délaissée. Dans les entrailles de cette sombre tour délaissée, il y avait une sombre porte en bois vermoulu. Sur cette sombre porte en bois vermoulu, il y avait une plaque en fer et un grand anneau de bronze. La plaque indiquait la demeure du grand marabout. Le grand anneau de bronze, lorsqu'il cognait trois fois, annonçait le visiteur perdu en quête de réponses. Derrière la sombre porte en bois vermoulu, il y avait... la magie noire.

Le visiteur perdu en quête de réponse ignorait que le grand marabout s'appelait Mamywata.

Cette nuit sèche et glaciale de Janvier lorgnait une visiteuse pénétrant le repaire de la sorcière. Elle n'était pas perdue, elle avait des réponses. C'était Samielle, la première *shamoutas* de Mamywata. Mamywata était voyante, elle était la Yayé, la grande prêtresse des quartiers Sud, la sorcière oiselle, la maquerelle au serpent, la terreur érotique de la Fine Cité. Mamywata était d'humeur impie ce soir...

- Montre-le moi.

Samielle, encore engourdie par le froid, présenta le petit bout de papier.

- Yayé. Le milicien est en prison, il ne sait pas où est la milicienne. Mais moi, je le sais. Les enfants de Haboob me l'ont dit. Elle est sous la terre.

La reine sorcière parcourut la petite missive aux lettres de sang. Elle commenta dans les graves, comme pour elle-même:

- Le milicien a prouvé son allégeance à la cause du Mélancolique et son incompetence aussi. C'est Badisad qui aurait prévenu les milices. Une nouvelle sans surprises.

- Dois-je *maudire* ce traître, Yayé ?

La fidèle de Mamywata avait la beauté abîmée des femmes au lourd vécu. Mais son allégeance amoureuse pour la sorcière teintait son regard de l'espoir enfantin. Elle avait posé sa question d'une voix de velours. Elle attendait les paroles de son amante comme l'homme qui a traversé le désert attend son verre d'eau.

- Samielle, toi mon bras, toi mon oreille, toi mon cœur. Tu peux comprendre que Badisad n'est qu'une écorce vide. Il est inutile de *maudire* une écorce. Mais tu peux comprendre aussi que le rêve du Mélancolique n'est pas réel. Les hommes de la Fine Cité ne veulent pas nous accueillir, ils veulent nous asservir. On n'apprivoise pas le crocodile avec des miettes de pain, Samielle.

- Je comprends, Yayé. C'est une bonne chose que le milicien ait échoué... Que dois-je faire pour la milicienne ?

- Tes nouvelles m'inquiètent. Les enfants du gros buffle t'ont dit que la milicienne était sous la terre. Il ne sort rien de bon de sous la terre. Les entrailles du « Boudin de Glaise » sont dangereuses. Tu attendras que la milicienne en sorte.

La petite pièce dans laquelle discutaient la sorcière et sa seconde était remplie d'odeurs piquantes, de vivant et de mort, d'onguents et de tissus. Elle était saturée de paganisme.

Mamywata se leva pour saisir une grande coupole en terre cuite et quelques ingrédients indéfinissables. Son serpent lové autour du cou sembla s'éveiller. Samielle observait, émerveillée. Elle aimait voir sa maîtresse à l'œuvre.

La sorcière déposa une larve de fourmilion⁴⁶ au centre de la coupole. Puis elle le recouvrit de sable fin en psalmodiant une litanie aux accents graves. La voix rauque et vibrante de la sorcière emplit la petite pièce de couleurs inquiétantes. Le chant toujours coulant aux lèvres, elle saisit un petit scinque⁴⁷ argenté qui s'agitait dans un bocal et le posa délicatement sur le sable. Son chant vibra de sècheresse lorsqu'elle ajouta une grande mante religieuse aux reflets gris, en face du petit lézard.

⁴⁶ Insecte dont la larve se nourrit généralement de fourmis. Il chasse en creusant dans le sable sec un entonnoir dont seules ses mandibules dépassent. La proie piégée par le trou aux parois glissantes est lacérée et dévorée.

⁴⁷ Lézard massif des régions tropicales, semi-arides et sablonneuses. Une légende africaine parle du scinque qui, au crépuscule de sa vie, voit sa queue se métamorphoser en une seconde tête.

Un silence recueilli passa.

- Vois, Samielle. Nous avons les trois marionnettes de notre monde sur le *sable du temps*. Observons le futur...

Pour le plus grand plaisir de Samielle, elle commenta le théâtre païen.

- Les hommes de la Fine Cité sont comme des insectes. Ils ont protégé leurs faiblesses dans la chitine⁴⁸ de leur voilette. Ils suivent des pulsions simples qu'ils appellent métiers. Ils grouillent dans leur termitière si haute. Il leur fallait un insecte de haute taille pour les incarner. De plus, ils errent dans le tissu déchiré de leurs croyances d'avant Grande Mutation ; leurs miettes de christianisme. Ils seront la mante religieuse.

- Comme ils sont pathétiques, Yayé ! La mante religieuse leur va bien. Elle est vorace. Elle est égoïste. Elle est prévisible.

- Oui, elle leur ressemble au-delà des mots. Les caïmans sont chasseurs, solitaires et vivaces. Ils sont reptiliens. Ils sont immobiles souvent, rapides et agiles quand il le faut. Ils rampent et chassent comme leur cousin, le petit scinque sacré aux deux visages. L'un est au nord, l'autre est au sud.

- J'aime le scinque, Yayé. Il me rend nostalgique de la terre de nos ancêtres... Une terre que je n'ai pas connue.

- Peut-être que nous irons là-bas, un jour. Quand les vents chimiques se seront dissipés. Mais j'ai peur

⁴⁸ Élément constitutif de la carapace des insectes.

que les ruines que nous y trouverons ne brisent nos espoirs d'exilées... Mamywata ferma les yeux, le temps de trois souffles. Puis elle reprit... Enfin, le fousseurs, le fourmilion ; l'imprévisible, le caché, l'inconnu... Parce que notre milicienne ne se promène pas sous terre sans y chercher une proie n'est-ce pas ? Il y a donc des proies inconnues sous la Grande Décharge. Des proies ou peut-être des prédateurs. Maintenant regarde...

Les yeux noirs de la sorcière se dilatèrent à l'extrême.

- Le petit scinque n'attaque pas frontalement parce que la mante religieuse est trop grande, trop haute, trop cuirassée. La mante religieuse tient le petit scinque à distance parce qu'elle craint ses pulsions violentes, sa vivacité, son imprévisibilité. Elle le fait tourner autour des bords. Elle souhaiterait le contrôler. Mais il la terrifie. Elle ne le comprend pas... Alors ma douce Samielle, que va faire le fourmilion fousseur, d'après toi ? Il se terre pour attaquer, non ? Mais qui va-t-il attaquer ?

- Il est une menace pour nous, Yayé ?

- Cela dépend de sa taille... Cela dépend de son régime.... Cela dépend de son instinct... D'habitude, le fourmilion fousseur préfère les insectes mais nous sommes prudentes, ma Samielle. C'est comme ça que nous avons survécu. C'est comme ça que nous survivrons. Et puis sa force m'intéresse, comme elle intéresse la milicienne. Je veux que tu restes aux abords de la Grande Décharge avec quelques *shamoutas* de ton choix... Tu seras mes yeux, Samielle.

- Et si la milicienne sort de sous la terre, je te l'amènerai, Yayé.

- Tu me l'amèneras... Mais pour le moment, observons les signes. Voyons comment va réagir le fourmilion fouisseur.

- Attendons, Yayé...

- Attendons, Samielle.

Et Samielle s'approcha de sa maîtresse avec la sensualité du désir.

Séquence 3 :

La Saison bleue paresse

“HAHA ! TRES MARRANT !... TA LUMIERE M'ECLAIRE
COMME UNE LUCIOLE BOURREE ESPECE DE CROTTE
DE PROTEE MALADE !“

(Main-Boudin)

Nous butions sur un problème majeur : Comment animer une communauté souterraine, sans jours, sans nuits, sans saisons ? Comment enrober ce groupe humain naissant de rituels, de solstices et de commémorations alors qu'elle est hors du monde, hors du temps, sans passé ?

Nous avons choisi les trois couleurs primaires pour marquer les saisons. Nous avons peint ce monde de l'ombre. Nous avons donné du sens aux couleurs.

La saison bleu paresse est de loin la plus importante à mes yeux. C'est une jachère de l'âme. C'est le recul propice aux liens humains et aux réflexions intimes. C'est l'immobilisme qui prépare aux frénésies des autres saisons.

Comme la musique a besoin de silences pour sonner.

Comme la lumière éclate dans les ténèbres.

Comme les vies les plus créatives naissent parfois dans les écosystèmes les plus épurés.

La saison bleu paresse est le temps long, le temps de digestion, le temps du rien.

Soyons sérieux, aucun être vivant ne peut vivre sans fêtes ni repos. C'est le propre des machines. Et les machines sont d'un ennui infini.

Eurus Gallus et Pitera q Cobain : Les Fondations du Marc. 20 mars de l'an 34 post G.M.

Image 1 :

Réveil bleu paresse

- LES RACINES DU MARC ECORCHERONT LES JEUNES
FUNAMBULES.
ELLES SAVENT QUE C'EST DANS L'EPREUVE QUE NAIT
L'UNION VRAIE.
NOS ENFANTS LECHERONT LES BLESSURES DE LEURS
FRERES ET SŒURS AVEC LA MEME DEVOTION
QUE LES LEURS.
RIEN N'EST PLUS DEMUNI QU'UN CHIOT
ABANDONNE.
NUL NE RESISTE A UNE MEUTE DE LOUP.
ILS APPRENDRONT LA FRATERNITE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeois #33 (Les Fondations).*

« Les venins sont partis qui parcouraient ta
peau,
Tes griffes sont rentrées et tes yeux se sont clos,
Mmmm...
Les volailles sont parties, qui picoraient ton dos,
tes deux bras sont tombés et tes yeux se sont clos,
Mmmm...
Ils ont cessé les cris qui perçaient ton cerveau,
tes dents sont desserrées et tes yeux se sont clos,
Mmmm...
Les fourmis sont parties, qui trituraient ton corps,
ton front s'est déridé et tes yeux se sont clos,
Mmmm...
laisse la nuit entrer car je veille au dehors,
laisse entrer la nuit car tu ne dors pas encore
et arrive l'aurore pour troubler ton repos
Mmmm... »

La berceuse avait accompagné l'éveil de la mère louve. Elle embrassa Pit' qui répondit par un râle tendre. Puis elle sortit du hamac en toile d'araignée tressée et écarta la tenture bleu paresse qui la séparait de la grande salle des colonnes antiques. Dehors, tout était calme, harmonieux. Les petits funambules du Marc semblaient guetter les moindres faits et gestes d'Harmattane par-dessus leurs jeux. Pit' lui avait raconté que certains s'étaient faufiletés dans sa chambre pour dormir au pied de son hamac. Ils lui avaient préparé un repas à base de cet étrange protéé⁴⁹ qui peuplait les pièces d'eau du Marc, de café au lait de chauve-souris et de cette céréale sucrée et farineuse dérivée de l'orge. Ils

⁴⁹ Amphibien cavernicole aveugle au corps mince et non pigmenté.

avaient dû y consacrer plus de trois mois d'éphémères⁵⁰...

Sombrelune s'échauffait sous le grand arbre tortueux, dans sa tunique légère en toile tissée, accompagnée de quelques jeunes funambules qui suivaient religieusement ses leçons de danse.

Cette jeune femme est fascinante. J'aimerais parler avec elle. Mais elle m'évite. Je crois qu'elle ne m'aime pas.

Thorynque conversait avec son ami Bayal "le tisseur", près du grand lac turquoise en sirotant un café violacé. Peyre, sur son éternelle chaise à bascule, fumait l'herbe à pipe de son cru, bien au chaud sous sa longue barbe blanche. Les autres funambules dormaient ou paressaient dans les hamacs de cette grande salle des colonnes enchevêtrées de vies. Et la voix douce et voilée de Manolle enrobait le peuple de berceuses veloutées.

Le temps avait été oublié dans ce petit monde. Personne ne le regrettait. Harmattane laissait son esprit dériver au gré de cette délicieuse torpeur. Elle était aimée ici. Et elle aimait. Elle avait découvert les champs souterrains de grands caféiers tortueux, la source du breuvage des funambules. Elle avait essayé les tissus lourds et souples de Bayal qu'elle trouvait si beaux. Elle avait savouré la bienveillance lumineuse de Manolle. Elle avait disserté de longs moments avec ce vieil homme humble et furieusement intelligent qu'était Peyre en partageant avec lui sa délicieuse herbe à pipe aux arômes de cumin. Elle avait materné avec grand plaisir les jeunes funambules dont la curiosité et la vivacité

⁵⁰ Trois mois et trois semaines d'éphémères valent approximativement quinze minutes.

d'esprit étaient sans fin. Mais surtout, elle vivait l'intense passion amoureuse qu'elle éprouvait pour Pit'. Dans ce cocon tendre et protecteur, durant cette période hors du temps qu'était la saison bleu paresse, lors des rencontres merveilleuses avec ces âmes aimantes qu'on appelait les funambules, pour la première fois depuis son enfance sauvage, elle se laissait vivre. Elle avait oublié...

Une légère excitation monta du fond de la salle des colonnes. Harmattane, intriguée, lâcha l'os de protéé qu'elle rongea pour s'approcher du petit attroupement. Frisé, Têtard et Main-Boudin enfilèrent nerveusement leur tenue de combat sous les encouragements de quelques frères et sœurs.

- Frisé ? Qu'est-ce que tu fais ?

- Je t'ai déjà dit, mère louve. On va passer l'initiation ! Je reviendrai avec un nom. Je serai un funambule !

Piteraqa arriva en catastrophe pour embrasser les enfants.

- Ouf ! J'ai beaucoup dormi... Excusez-moi, les petits, j'avais peur de rater votre départ.

Les funambules rirent de bon cœur. Ils connaissaient les raisons amoureuses de cette panne de réveil.

- Ils sont encore jeunes, Pit', j'espère que ton "initiation" est sans dangers. Elle est sans dangers ?

- Tu plaisantes ! Ils ont tous passé leurs 1600 éphémères⁵¹, ce sont des gaillards !

⁵¹ Treize ans révolus.

Harmattane approcha son visage de l'étrange tunique de combat que portait fièrement Frisé. Elle était longue, sombre, épaisse, avec une grande capuche qui couvrait le dos et une gaine cousue sur l'épaule. À la ceinture pendait un fourreau noir et rigide qui abritait une longue dague d'os. Un petit sac en bandoulière contenait des vivres et quelques outils de survie. Les chaussures montantes aux semelles épaisses mais souples portaient en éperon de petits mange-sons qui buvaient le bruit de chaque pas. Mais surtout, les gaines d'épaule semblaient grouiller de vie.

- Bayal ! Tu ne m'as pas montré cette tunique-là! lança Harmattane en sa direction.

La mère louve était sensible aux tenues de combat. Elles alliaient son inclination sauvage et sa coquetterie. Le jeune homme à la peau sombre et aux longs cheveux noirs ondulés s'approcha fièrement.

- Celle-la, mère louve... J'ai été reconnu il y a douze saisons jaunes pour l'avoir tissée.

La voix de Bayal était reconnaissable entre toutes pour son extrême mélodie. Manolle venait régulièrement le chercher pour essayer ses nouvelles compositions à deux voix.

- Et ces araignées qui se baladent dans la gaine ?

- Elles ne piqueront que l'agresseur, mère louve. Ne t'inquiète pas. Les funambules qui portent ces tuniques ont conclu le pacte de symbiose avec elles. Mais il y a mieux.

Harmattane se rendit à l'évidence, elle ne cesserait jamais d'être surprise ici. Bayal sortit le couteau d'os de Main-Boudin de son fourreau.

- N'aie pas peur, petite sœur, je ne coupe que ta tunique.

Il empoigna la manche de la petite fille aux rondeurs souriantes et entailla violemment le tissu épais.

- Il faut aller très vite. Sinon elles attaquent.
Harmattane éprouva la solidité du tissu. Elle connaissait le tranchant de ces armes d'os. La déchirure provoquée était petite et irrégulière malgré la force et la précision du coup. Ce tissu était exceptionnellement résistant.

- Je n'aime pas ton jeu, Bayal ! protesta Main-Boudin.

Et comme un seul homme, la multitude de tisseuses sortit de la gaine et se rua sur la déchirure pour réparer l'offense.

- C'est... Impressionnant. souffla la mère louve.

- Je peux t'en tisser une si tu veux... Mais tu devras nourrir tes araignées et dormir avec elles durant plusieurs éphémères. Tu devras parfois leur donner de ton sang aussi. Elles te seront dévouées pour la vie. Tu ne pourras pas les abandonner. C'est la nature du pacte.

- Je... J'y réfléchirai, Bayal.

Main-Boudin attrapa une luciole au vol et la plaqua sur sa tunique pour remercier ses araignées. La déchirure n'existait plus. Enfin, les trois aspirants

funambules, suivis de la mère louve et de Piteraqa, arrivèrent devant une grande porte en métal rouillé. Piteraqa s'accroupit alors devant ses petits protégés.

- Soyez courageux, les enfants. A partir d'ici, vous êtes seuls. On se retrouve dans trois éphémères⁵² d'accord ?

- On n'a pas peur ! crièrent les trois aspirants funambules.

Moi, si, pensa Piteraqa.

Et le psychologue abandonna son masque d'éducateur pour embrasser les "presque plus enfants".

- Frisé, tu veilles sur tes deux sœurs, hein ? Tu ne les abandonnes pas ! Je compte sur toi ! Main-Boudin, laisse tes tristesses ici... Elles peuvent t'empêcher d'avancer. Fais-toi confiance, tu analyses toujours très bien les dangers ! Têtard, mon Têtard. C'est toi la plus rapide et la plus endurante. Ecoute les conseils de Main-Boudin et suis les ordres de Frisé... Vous deviendrez de grands funambules !

Et la porte froide se referma sur les trois enfants surexcités. Un grand silence tomba dans le rang des accompagnateurs...Piteraqa s'approcha d'Harmattane, rongé d'angoisses.

- Harma', Mon aimée... Je t'ai menti. Oui, c'est dangereux. Mortellement.

- Mais... Où les as-tu envoyés ?

- Dans le vaste automate bucolique.

⁵² Environ 9 jours

Image 2 : **L'Initiation des funambules**

- LES RACINES DU MARC INITIERONT LES JEUNES
FUNAMBULES AUX SAVOIRS SECRETS
DU CHAMANISME. ILS DEVRONT TOUS PASSER LE RITE
INITIATIQUE, LES 9 JOURS DE RECLUSION, LE JEUNE
ET LE DEMEMBREMENT MYSTIQUE. LES SURVIVANTS
AURONT VECU LA PUISSANCE CULTUELLE
DE L'ANIMISME.
ILS APPRENDRONT LA MAGIE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #33 (La Quintessence).*

Frisé, Têtard et Main-Boudin marchaient dans les boyaux suintants des catacombes antiques depuis maintenant une grosse demi-vie d'éphémère⁵³. Ils avaient fait quelques pauses pour dormir et manger, en rationnant les vivres comme leur avait conseillé Thorynque, en économisant l'énergie de leur corps dans chaque mouvement comme leur avait expliqué Sombrelune, en se découvrant dans l'effort et en se couvrant dans les repos comme l'avait suggéré Bayal, en restant fraternels comme l'avait chanté Manolle, en songeant à ce qu'ils étaient et à ce qu'ils voulaient devenir, comme l'avait seriné Piteraqa. Tout cela en raillant le Enki pour se donner des forces. Tout cela en gardant au cœur leur nouvelle mère louve.

Ils tenaient tous de gros bouts de champignons suivis d'une myriade de lucioles pour s'éclairer dans les corridors ténébreux qu'avait empruntés la première génération de funambule avant eux. Ils savaient que certains étaient morts durant l'épreuve. Ils les avaient pleurés et fumés ensemble malgré leur jeune âge. Maintenant, c'était à leur tour d'écrire l'Histoire du Marc.

- La mère louve est mieux que dans mes rêves... Tu crois qu'elle sera encore là quand on reviendra ?
- Mais oui, Main-Boudin ! Elle nous aime fort !
- Mais elle veut tuer un funambule.
- Maintenant qu'elle nous connaît, elle ne pourra plus. Elle voulait venger sa sœur. Maintenant elle en a plein ! Pas vrai Têtard ?
- Les sœurs ça se remplacent pas ! Tu sais qui l'a tuée, Frisé ?

⁵³ Environ un jour et demi.

- Non... Mais je pense que c'est le Enki. C'était pour l'attirer au Marc, c'est sûr !

- Moi, je sais pas. Le Enki est infumable, c'est sûr ! Mais ce n'est pas un guerrier, c'est une vipère. Si j'étais plus grande, je pourrais lui botter les fesses !

- « Et nous le tuons, plein de joie ! » crièrent les enfants rieurs pour singer la formule rituelle des fins de saisons qu'ils avaient maintes fois espionnées au travers des grande tentures.

- Frisé, pourquoi Piteraqa ne voulait pas qu'on ait une mère louve avant ?

- ...Je ne sais pas Têtard. Peut-être pour qu'on soit plus fort.

- Mais on est plus fort avec la mère louve !

- Tu sais, Main-Boudin, il ne parle pas beaucoup de lui mais peut-être qu'il est devenu plus fort sans mère louve. Il veut pareil pour nous c'est sûr !

- C'est sûr !

- Frisé... J'ai quand même un peu peur.

- Moi aussi Main-Boudin. Et Têtard aussi, elle fait sa tête de Têtard peureux.

- Non ! Tu mens !

- Ne t'en fais pas, Têtard, on a le droit de se dire ces choses-là. N'oubliez pas mes sœurs, les automates sont très grands mais ils sont très bêtes. Ils n'ont pas l'élan vital. Main-Boudin tu donneras le signal pour le bon moment. Têtard tu enrouleras vite la corde autour de ses pattes. Et après on tire tous très fort pour le faire tomber. Dès qu'il est tombé on a gagné!

Les enfants arrivèrent enfin devant le grand escalier ; des milliers de barreaux métalliques qui menaient à la surface.

La surface, sa seule évocation faisait frissonner d'extase et de crainte les trois funambules en herbe. La montée fut éprouvante. Têtard, qui fermait l'ascension, se cognait sans arrêt la tête sur les fesses de Main-Boudin de nature prudente et hésitante.

Frisé, en tête de cortège, les houspillait pour leurs "enfantillages". Tous trois étaient gênés par le morceau de champignon qui leur encombrait la main et les lucioles malhabiles qui se cognaient aux yeux et aux narines. Au dernier palier avant la surface, ils jetèrent les restes de champignon pour éviter à leurs lucioles l'agression du grand monde. Ils récitèrent tous un petit au revoir à leurs amies lumineuses qui les avaient accompagnés durant l'interminable traversée des catacombes. Les grands frères viendraient bientôt les chercher.

Puis, dans la pénombre du dernier palier franchi, Frisé souleva à grande peine la plaque de fonte pour être frappé par la morsure du froid et l'aveuglante lumière naturelle.

Les trois enfants étaient fascinés. Les immenses plaines agricoles battues de vents naturels étaient écrasées par le dôme gris et lumineux du ciel. L'hiver morbide s'allongeait sans pudeur sur les champs infinis, provoquant une mélancolie vertigineuse. Ils étaient au milieu du tout, au milieu du rien, au centre du vaste monde.

Prise de panique, Têtard attrapa la tunique de Frisé pour se serrer contre lui. Il la repoussa violemment.

- Mais t'es folle !! Mes araignées vont t'attaquer ! C'est sûr ! On est ensemble Têtard mais on est seul aussi. On a plus le droit d'être faible ! C'est Pitera qui l'a dit.

Main-Boudin qui avait croisé les bras pour se protéger du froid pointa une direction en criant.

- Là, le troupeau ! C'est eux !

À près de 500 mètres en contre-bas, un groupe d'automates géants venait recharger ses réserves d'eau autour d'un grand lac artificiel.

- Ils sont énormes !

- T'as vu leurs pattes ! On dirait les éléphants des histoires du soir... Sur des pattes d'insectes !

- N'aie pas peur, Main-Boudin, ils ne sont pas vivants. Ils ne nous attaqueront pas et ils ne se protégeront pas, c'est sûr ! Seuls les drones de surveillance peuvent nous attaquer. Il faudra faire vite. Têtard ! Prends la corde.

Les trois enfants se mirent à courir dans l'ivresse du grand espace. Ils chargeaient le troupeau placide. Main-Boudin pointait l'automate le plus excentré tout en courant à grandes foulées.

- Lui !, à côté du petit arbre ! Attache la corde sur sa patte avant, Têtard ! Et on tire fort dès qu'il la lève!

- Ne restez pas dans ses pattes mes sœurs ! Elles peuvent nous écraser ! hurla Frisé.

Arrivé à bout de souffle devant le monstre métallique tiré d'un cauchemar de Dali, Têtard lança la corde et l'enroula nerveusement autour de la cheville de la cible.

- Il est énorme ! On y arrivera jamais.

- Les anciens ont réussi. Nous aussi on peut !

- Il faut tirer la patte vers l'intérieur ! hurla Main-Boudin.

Têtard passa sous la bête en serrant fort le bout de la corde. Les autres la suivirent dans la terreur. Passer sous la bête était une folie. Heureusement, l'automate ne se mit à bouger que lorsque le petit groupe fut de l'autre côté.

- Maintenant !

Les trois enfants aux visages grimaçant d'effort tirèrent la corde comme un seul homme.

- Il va nous soulever hurla Main-Boudin! Il est trop fort pour nous !

- Là ! éructa Frisé. Passe la corde derrière l'arbre., on va faire levier !

Les trois enfants enroulèrent la corde autour de l'arbre salvateur et calèrent leur talon dans la terre gelée pour résister à la force mécanique. Le monstrueux automate entamait à peine son demi-tour lorsque sa jambe empêtrée par la corde émit un son terrifiant. Ils furent violemment projetés contre l'arbre mais ils tinrent tous bon. Le colosse s'effondra dans un fracas métallique. Ce robot de type arroseur lâcha un nuage vaporeux d'engrais en guise de râle d'agonie. Frisé, l'arcade sourcilière ouverte par l'écorce de l'arbre, hurla de douleur lorsque le nuage nauséabond brûla sa plaie. Les trois enfants se regardèrent un long moment dans le silence de l'hiver. Puis ils tirèrent tous leur couteau d'os et foncèrent sur la carcasse, ivres de joie.

Le capteur visuel de l'automate ressemblait à un oeil de jade. Les trois enfants extirpèrent en hurlant la

demi-sphère turquoise. Elle faisait la taille d'un visage entier.

- Têtard !, Main-Boudin !, mettez-la dans le sac à dos ! Maintenant il faut trouver un abri. Cette sale bête a dû prévenir les drones, on n'a pas beaucoup de temps !

Frisé avait raison. Les deux sœurs qui voulaient exprimer leur victoire de mille façons se ravisèrent. Elles fêteraient leur victoire plus tard.

- Main-Boudin ! On va où ? C'est tout plat ici. Cet arbre nous a bien aidé mais on pourra pas tous se cacher derrière, c'est sûr !

- Non. Mais c'est vallonné. Peyre m'a dit que si on suivait une pente, on pouvait peut-être trouver une rivière au bout. Parce que ça creuse la terre les rivières ! Et s'il y a une rivière, il y a peut-être des arbres autour, pour se cacher. Il paraît qu'ils sont très grands et tout droits à la surface.

- Bonne idée. Tu viens Têtard ?

- J'aime pas ta blessure Frisé. Il faut te soigner.

- Plus tard !

Un bourdonnement acide monta de l'horizon.

- Les drones ! Dépêchez-vous !

Les drones étaient apparus peu après les premières initiations funambules. Ils étaient la réponse sans finesse à un problème inédit. Xlokk Prima, découvrant d'étranges enfants "vagabonds" sur la mémoire vidéo d'un automate, avait pensé à des rescapés de l'Ultime qui pillaient les yeux de ses précieux robots, sans doute pour les revendre au marché noir. Quel marché noir ? Allez savoir. Dans un monde où tout tourne autour de la plume de

quetzal, il aurait été ardu d'expliquer à ce brave directeur d'entreprise que ces enfants "vagabonds" pratiquaient un rite initiatique et que l'extraction du capteur visuel était un trophée sans valeur marchande. De toute façon, ces petites excursions n'étaient pas médiatisées et donc totalement méconnues par les passerelliens. Le Firmo Directeur Général avait souhaité régler ce problème en interne, en additionnant des robots aux robots.

Le petit groupe avait pris de l'avance. Mais les drones se rapprochaient dangereusement et commençaient à chauffer leur canon solaire.

- Frisé, j'ai trop peur ! Il vont nous tuer !
- Têtard ! Nom d'un protégé ! On est des funambules ! On a pas peur de la mort !
- Oui mais quand même !
- Economisez votre souffle ! Il y a une grosse touffe d'arbres là-bas ! Un... Un bosquet !

Un tir de canon solaire éclata la main droite de Main-Boudin lorsqu'elle prononçait son dernier mot..

- Aaaaarh ! geignit la jeune fille dans une grimace atroce.
- Continue de courir ! Tiens bon, petite soeur ! Les enfants se ruèrent entre les arbres et s'abimèrent dans les ronces.
- Et maintenant ?

Main-Boudin, en larmes, expliqua son plan.

- Maintenant on s'enterre ! Ils voient notre chaleur. C'est Peyre qui me l'a dit.

Les trois pré-funambules terrifiés creusèrent la terre gelée à s'en retourner les ongles, à une main pour Main-Boudin. Heureusement pour elle, le feu du canon solaire avait cautérisé le moignon. Elle évitait l'hémorragie. Elle devait juste lutter contre la douleur atroce et la perte de conscience qui la guettait. Frisé l'aida à finir son trou tandis que les drones tournaient autour des arbres pour obtenir l'angle de tir le plus meurtrier. Sous la terre gelée, les cœurs saccadés s'apaisèrent peu à peu. Le stratagème de Main-Boudin portait ses fruits.

Les drones s'éloignèrent au bout de sept mois d'éphémère⁵⁴. Les enfants sortirent de la terre encore tremblants. Ils n'avaient plus du tout envie de fêter leur victoire.

- Il faut déterrer Main-Boudin.
- Frisé... J'ai fait pipi dans ma culotte.
- C'est pas grave, Têtard. On a des changes.

Têtard et Frisé extirpèrent leur sœur inconsciente de la terre. Elle était blafarde et cireuse. Têtard lui envoya quelques claques efficaces mais Main-Boudin restait faible et menaçait de s'évanouir à nouveau. Frisé sortit un petit flacon de son sac.

- Bois la chicha⁵⁵, petite sœur, c'est une fermentation de Peyre. Il m'a dit que ça réchauffe.

⁵⁴ Environ une demi-heure

⁵⁵ Alcool équatorien à base de maïs, d'arachide ou de manioc. Le climat chaud et humide du Marc explique le choix du breuvage.

La petite sœur ronde reprit quelques couleurs. Elle jeta un œil hagard sur son moignon couvert de sang coagulé et de terre collée.

- Crotte de protéé !... Ça va prendre du temps à repousser, c'est sûr !

Les trois enfants évacuèrent leur violente émotion par un rire clair qui monta jusqu'aux fines branches des sommets. Ils retirèrent leur tunique et s'étreignirent un long moment. La tunique de Bayal gardait bien la chaleur et protégeait des coups, mais ses petites habitantes interdisaient les câlins.

- Il faut manger maintenant !

- Frisé ?

- Oui Têtard ?

- La lumière s'en va.

- N'aie pas peur, petite sœur. Pitera q m'a expliqué. : à la surface, ils ont une grande luciole qui tourne. Elle va se cacher, c'est tout.

- Mais... Et si elle ne revient pas ?

- Têtard ! On s'en fiche ! Tu sais bien qu'il nous reste l'épreuve la plus dure. Et, avec ou sans lucioles, ce sera pareil !

- Le jeûne... Le démembrement mystique... Les trois éphémères... murmura Main-Boudin d'une voix faible.

- Tu as réfléchi à ton nouveau nom ? Je propose Mono-Main-Boudin.

- Haha ! très marrant !... Ta lumière m'éclaire comme une luciole bourrée espèce de crotte de protéé malade !

- Pitera q a dit pas de disputes !

- C'est vrai, Têtard, excuse-nous. Mangeons plutôt. On va finir toutes nos provisions. C'est la règle.

- Et puis on va dormir en haut des arbres, hein Frisé? Même avec les couvertures de Bayal on risque de mourir de froid sur ce sol glacé. C'est Peyre qui me l'a dit.

Le repas fini, les aspirants funambules aidèrent Main-Boudin à monter dans un arbre.

Ces enfants hors du commun, lovés en petit tas compact, passèrent leur toute première nuit dans le grand monde, en équilibre. Ils naviguaient entre leur victoire sur le robot géant, la fatigue immense, le froid intense et l'angoisse de l'épreuve à venir ; comme sur un fin fil de soie brute.

La lumière agressive de l'aube, mouillée d'une fine pluie glaciale, les réveilla brutalement.

Ils avaient le nez glacé et coulant, les doigts gourds, le corps frissonnant et une formidable envie d'uriner.

Ils descendirent maladroitement de l'arbre en pensant tous à la même chose : l'enfance était finie.

La mort pouvait frapper n'importe lequel d'entre eux, n'importe quand. Ils étaient plus vulnérables que l'oisillon extrait de sa coquille brisée. Chacun s'apprêta dans la perspective de "la mort digne".

La dernière épreuve, la plus meurtrière commençait aujourd'hui. Une épreuve qu'ils devaient affronter seuls.

- On se retrouve dans trois éphémères⁵⁶, mes sœurs, à l'entrée des catacombes. Elle est à deux mille pas au sud.

- Et si on restait ensemble quand même ?

- Arrête, Têtard ! On est des funambules ! On est pas des crottes de protéé !

⁵⁶ Neuf jours

Frisé voulait se montrer fort. Mais lui aussi retardait l'inévitable séparation.

Le grondement du tonnerre les décida. Tous les trois retirèrent leurs tuniques funambules pour une ultime étreinte. Ils se revêtirent à la hâte sous le froid mordant. Puis, ils rabattirent leur grande capuche et se séparèrent dans le silence.

Main-Boudin regarda sa blessure. Cinq petites excroissances avaient poussé sur le moignon pendant la nuit, l'héritage des salamandres. Elle regarda son frère et sa sœur s'éloigner à regret. Frisé avait une démarche plus faible et hésitante que d'habitude.

Il est fort. Il y arrivera.

Elle aussi devait marcher vers son destin.

Main-Boudin suivait la pente douce sous une pluie maussade depuis un long moment déjà. Elle commençait à sentir la plainte creuse de la faim dans son ventre. Malgré les épais nuages coulants d'eau grise, elle devinait que la grosse luciole était maintenant tout en haut. Sa lumière diffusait plus largement.

Main-Boudin s'abrita derrière ses pensées.

Elle avait toujours vécu en retrait des autres funambules. Sans le génie de Thorynque ou l'assurance de Frisé, sans la beauté de Manolle ni la grâce de Sombrelune, sans la douceur ni les talents de Bayal, sans la vivacité ou les yeux désarmants de Têtard, sans les aptitudes de combat de Sialdo, elle se sentait parfois indigne. Mais elle avait l'intelligence et l'analyse des observants. Son esprit restait toujours en éveil sous ses rondeurs. Et Peyre l'avait remarqué.

Pour tous les enfants du Marc, Peyre était une figure impressionnante. Il parlait peu, il faisait beaucoup. Il avait la distance désincarnée des légendes. Certains funambules l'avaient nommé Dieu le Peyre pour le railler autant que pour lui rendre hommage. Tous savaient qu'ils lui devaient la vie. Mais pour Main-Boudin, les choses étaient différentes. Elle venait le voir à la moindre tristesse. Ils parlaient beaucoup ensemble. Il lui avait appris des tas de choses sur le monde, sur les hommes, sur la nature. Elle prenait aujourd'hui conscience du don d'affection pudique qu'il y avait derrière le don de connaissance. Les autres funambules n'avaient pas compris que sa parole rare était un élan de tendresse. Et elle tenait de lui ce recul réservé. Son propre corps avait exacerbé sa retenue en tenant la matière à distance de la matière. En tenant son coeur loin des corps.

Le vent glacial la fouetta au visage. Elle pensait maîtriser la solitude mais ce jour chargé de menace lui prouvait le contraire. Elle souffrait terriblement de la solitude. Piteraqa les avait prévenus : la deuxième épreuve est bien pire que la première. Il faut faire face à soi-même. Et peu d'humains le supportent, qu'ils soient sous-hommes ou funambules.

Un chuchotement ruisselant la tira de ses pensées. Encore une fois, elle avait vu juste. Une rivière à demi cachée par la végétation se faufilait au bas d'une pente douce. Elle remercia Peyre pour ses bons conseils.

Elle posa son sac à dos étrangement lourd, et comprit à cet instant qu'elle portait l'oeil de jade de l'automate. La matinée avait été si pleine de brume et d'appréhension que le petit groupe en avait oublié de désigner le porteur de sac. Elle l'avait mis sur son

dos machinalement. Elle se souvint des paroles de Manolle :

*On est très faible après la réclusion petite sœur.
Ménage-toi bien...*

Cette initiation débutait mal. Mais elle avait trouvé l'endroit parfait pour la réclusion mystique. Un petit cocon végétal bordé par la rivière ; son cocon.

Elle devait maintenant boire le flacon pour ouvrir son âme. Le liquide noir avait un goût âpre, épais, amer. Il avait le goût de l'âge adulte. Elle s'assit sur le sol froid et attendit.

...

Il faut que je m'allonge, le sol tourne. Ou est-ce le ciel ? Ce breuvage me vrille le ventre ! Il brûle mon estomac. J'espérais ouvrir mon âme, pas souffrir du ventre !... C'est peut-être mon erreur. L'erreur du vieux monde. J'effleure une vérité. Je considère que je m'élève si je quitte mon corps alors que mon corps est lié à mes pensées. La douleur tord la raison. Ma sagesse naissante imprègne chaque cellule. Mon corps n'est pas un fardeau. Mon corps n'est pas étranger. Mon corps, c'est moi. Si je le rejette, je me rejette. Si je me rejette, je mourrai. Alors j'aurai échoué. Je vais échouer parce que je n'aime pas mon corps... Personne n'a aimé mon corps. C'est la malédiction des funambules. Piteraqa ! Tu nous as privés de mère ! Tu nous as envoyés à la mort avec ton épreuve stupide ! Les funambules n'ont pas de mère et seule une mère peut aimer le corps de son enfant ! Seule une mère nous permet de nous aimer. Comment nous accomplir avec un corps rejeté de tous ?! Je vois... Je vois les aigles ! Ils viennent déchirer mon corps. Peyre ! Aide-moi ! Mon Peyre... Les aigles sont tous près. Les loups

s'approchent aussi, ils sortent du bois sombre... Tant pis pour l'épreuve, tant pis pour ma vie. Je ne peux pas bouger cette immonde carcasse qui me sert de corps... Ils peuvent me dévorer. Après tout, c'est dans l'ordre des choses, ils ont le droit de vivre aussi. Et ils auront de quoi manger avec moi ! Je m'abandonne. Les loups me dévorent les jambes et le tronc, le siège du matériel. Les aigles bécotent ma tête, mes bras et mon coeur le siège du mystique. La douleur est indicible ! Mais je me trompe encore... Je sépare le haut du bas. Les deux parties de mon corps sont liées. Cette expérience est longue et terrifiante. Ils me démembrant. Ils me déchirent. Ça y est. Ils ont fini. Je, je ne suis plus mais je vois encore. Je vois par eux. Je vois de loin. Je vois de haut. Je vois tout ! Ils fouillent mon sac ! Ils s'emparent de l'oeil de Jade... Ils le brisent en deux. Les aigles s'envolent avec un morceau. Et les loups s'enfoncent dans les bois avec l'autre. Le ciel et la terre se mélangent. Ils m'ont offert leur corps. Cette dévoration est un don. Mon corps est merveilleux. Il relie les mondes. Il n'appartient pas à une mère. Il n'appartient pas à Peyre. Il m'appartient. Et il me relie au grand tout. Quel est le contre don ? Je sais Peyre ! C'est l'amour du monde. C'est l'amour de mon corps qui fait partie du monde ! Je n'ai plus besoin de mère ! Je suis mère !

Main-Boudin émergea de son chaos mystique, assoiffée et brûlante, recouverte de neige. Dehors, la nuit était noire profonde. Son corps amaigri n'était qu'une douleur. Ses doigts et ses orteils ne bougeaient plus. Elle mit presque quatre ans

d'éphémère⁵⁷ à s'asseoir. Elle engloutit d'abord des poignées de neige et rampa jusqu'à la rivière pour éteindre sa soif mortelle.

Une renaissance...dans la douleur. C'est donc ça, le prix des trois éphémères de réclusion ?

Son cœur s'emballa à tout rompre. Ses pupilles encore dilatées de magie retrouvèrent les teintes du réel, ton par ton. Le sang inondait ses veines gelées. Il lui brûlait l'intérieur.

Elle put se relever tremblotante au bout d'un effort violent. Le souffle court. L'haleine fumante. Son petit orteil gauche n'avait pas survécu, il était nécrosé. Mais tous les autres rosissaient à vue d'œil.

Cette douleur dans mes doigts, dans mon corps, c'est la douleur de la vie.

Elle s'empara de son couteau d'os de sa main valide et trancha l'orteil mort d'un geste hurlant. Il gênait la repousse et pouvait infecter le corps. Elle savait ça. Elle savait bien d'autres choses encore depuis son éveil.

Les araignées étaient toutes mortes sur son manteau. Elle était pourtant responsable de ces vies. Elle n'aurait pas dû garder la tunique pour l'épreuve. Mais aurait-elle survécu sans ? Elle enterra soigneusement les petits corps rigides sous une racine et enfila douloureusement son manteau mort.

Des vies pour une vie... Le prix des 3 augmente encore.

Puis elle prit le sac à dos qui semblait maintenant plus lourd que son propre corps. Une fulgurance la frappa.

⁵⁷ Trois heures

Ce sac... Il contient le fardeau. Lourd et rond comme mon corps. Bleu comme ma pensée... Il contient mon nom... Jade.

« Je suis Jade ! »

La voix éraillée de la petite fille devenue femme raisonna à travers les arbres. C'était le premier cri de Jade la femme, le premier cri d'une chamane, le premier cri d'une funambule.

Image 3 :

La Mort fumée

- LES RACINES DU MARC ARRACHERONT A L' ORIENT SHINTOÏSTE ET BOUDDHISTE SON APPRENTISSAGE DE LA MORT AFIN DE CONFRONTER NOS ENFANTS A LA SEULE TERREUR SERIEUSE.

LES FUNAMBULES MARCHENT SUR UNE CORDE QUI DEVIENT FIL. L' ABIME QUI NOUS ATTEND EST LA CONDITION DE NOS MATINEES, LA CONDITIONS DE NOS PULSIONS, LA CONDITION DE NOTRE APPRET ET LA CONDITION DE NOTRE ARROGANCE.

ILS APPRENDRONT L' HUMILITE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #102 (La Quintessence).*

*Le 07 février de l'an 48 post G.M.,
07H45 - Le Vaste Automate Bucolique - Zone
déshumanisée sud est - 0027ème cuvette*

Jade voulait maintenant retrouver son frère et sa sœur. Les jambes flageolantes, elle tituba vers le sud et arriva à l'aube près de la carcasse de l'automate.

Elle en fut attristée. Ce n'était qu'une machine, mais les hommes de la Cité Sans Rêves auraient pu présenter plus de reconnaissance envers cet être qui les nourrissait jours et nuits. Ils auraient pu s'occuper de ce corps de métal.

Ces sous-hommes ont donc à ce point fermé le monde sur leur petite personne. Ils sont pathétiques d'indifférence.

Puis la joie l'inonda. Au loin, elle aperçut les silhouettes de ses compagnons immobiles dans la grande plaine. Elle voulut courir à leur rencontre mais elle n'en avait pas la force. En marchant vers eux, elle imagina les nouveaux noms de ses compagnons. Pour Têtard... Grenouille peut-être? Non, elle risque de mal le prendre.

Son expression réjouie s'assombrit brusquement lorsqu'elle aperçut les larmes de Têtard sur son visage marqué par les trois éphémères.

La petite funambule aux grands yeux vifs serrait contre elle la dépouille inerte de Frisé.

- Main-Boudin... Aide-moi... Je n'ai plus la force de le porter toute seule.

Sans un mot, les deux sœurs portèrent leur frère bien-aimé. Toutes deux comprirent à cet instant que cette dernière épreuve était de loin la plus difficile.

Le corps affaibli à l'extrême, l'estomac noué de faim, le cœur comprimé de tristesse, elles éprouvaient une autre grande leçon de la vie, cruelle, sévère, violente. Elles éprouvaient la lourdeur rigide d'un corps mort. Elles utilisèrent ensemble la force de leur affliction pour soulever la plaque de fonte et descendre le grand escalier encombrées de la carcasse de leur grand frère. Avant de sombrer dans l'inconscience, sur le sol de roche des catacombes antiques, Têtard murmura son nom à Jade en tapotant faiblement sa poitrine.

- Reinette.

- C'est horrible ! C'est odieux ! C'est dégueulasse ! Comment tu as pu laisser faire ça, Piter' ?!

- Voilà pourquoi je ne voulais pas de mamans poules ! Tu crois que je n'ai pas mal ? C'est le prix à payer, fiente !

- C'est ça ! Le prix à payer ! Tu étais obligé de les envoyer à la mort ? Des... des enfants Piter' !

- Des enfants du Marc ! Et qui t'a protégée quand tes parents sont morts ?! Et qui m'a protégé, moi ?! Ceux qui reviennent des "trois" n'ont plus besoin d'être protégés ! Il n'y a que comme ça qu'on peut survivre dans ce monde de balbuzards !

Harmattane entendit hurler l'enfant en Piterak. Son amour pour lui dévora sa colère. Elle le prit dans ses bras.

- Ton... Le monde que tu as créé est cruel... Mais je comprends. J'aimais beaucoup Frisé.

- Moi aussi... Et les autres aussi...

Jade et Reinette s'étaient réveillées au cours de la dispute. De son hamac, Jade, encore faible, prit la parole.

- Mère louve... Ne pleure pas. Frisé n'avait pas peur de la mort. Il est parti en funambule. Nous le fumerons ensemble d'accord ?

- Nous le quoi ?!

La grande salle des colonnes avait revêtu le blanc du deuil. Harmattane découvrit avec stupeur L'exaltation des sentiments funambules. Les hurlements déchirés côtoyaient les auto-violences et les mutismes profonds. Des flambeaux avaient été allumés pour la cérémonie. La souffrance devait être aveuglante de lumière et hurlante de bruit pour pouvoir disparaître ensuite dans l'ombre et le silence. Ainsi pensaient les funambules.

Ils purgent tous leur peine pour pouvoir retourner vivre... Comme je les comprends.

- Jade... Où est Reinette ? s'inquiéta la mère louve.

- Elle s'est enfermée dans la salle des mange-sons. Elle nous rejoint pour la mort-fumée.

Le corps de Frisé fut placé dans un grand sarcophage rond d'où partaient de longs tuyaux aux embouts ouvragés. Le double-fond du sarcophage, isolé par une grille, était rempli d'eau turquoise.

Lorsqu'il fut fermé, Peyre apporta un énorme bloc de charbon sur le sommet évasé du couvercle.

Piteraqa, les yeux dévastés de tristesse, alluma le charbon à l'aide d'un grand flambeau. Lorsque les tambours d'eau résonnèrent de leur rythme bas, le charbon cracha des lignes d'étincelles. Les

funambules tirèrent sur leur tuyau pour fumer ensemble le corps et l'âme de l'enfant perdu. Ceux qui n'arrivaient pas à faire sortir la douleur furent pris à la gorge par la fumée âcre. Elle les aidait à pleurer, à purger.

Jamais Harmattane n'avait pris part à une cérémonie aussi poignante. Elle n'avait pas besoin de réclamer des explications. Elle n'avait pas besoin de calquer son attitude sur les initiés. Elle vivait le chagrin.

Et la fumée lourde du petit corps la remplit d'une amère plénitude.

La mère louve tenait la petite main en repousse de Jade. Ce deuil lui rappela une souffrance lointaine. Une souffrance qu'elle n'avait pas totalement purgée.

- Jade... Tu sais si le Enki rentrera bientôt ?

Séquence 4 :

La Trahison des emplumés

“On n’attrape pas le crocodile avec des miettes de pain.”

(Sharav Sama Xol dit Mamywata)

Image 1 : **Retour en ville**

- LES RACINES DU MARC SAVENT QUE LE
NOURRISSON GOUTE LE MONDE PAR SES SENS. ELLES
DEPOSERONT SUR SA ROUTE DE QUOI LE STIMULER.
NOUS EVITERONS LES ERREURS DE LA CITE SANS
REVES, NOUS N'ETOUFFERONS PAS NOS ENFANTS
SOUS DES EXCES DE MIELLEUX. ILS TATERONT LE
RUGUEUX, LE COUPANT, LE BRULANT OU LE GLACIAL.
NULLE DECOUVERTE AGREABLE NE SERA GRATUITE.
ILS APPRENDRONT LA PERSEVERANCE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #12 (Les Fondations).*

*Le 12 février de l'an 48 post G.M.,
21H12 - La Grande Décharge - Zone déshumanisée
centre est*

Harmattane avait décidé de sortir du Marc à contre-cœur et malgré l'insistance amoureuse de Pit'. Elle avait besoin de prendre du recul sur "le petit monde" qu'elle avait découvert. Cette femme hors du commun s'investissait totalement dans les relations humaines. Elle en payait le prix émotif. Elle n'était pas non plus femme à revenir sur ses promesses. Elle avait juré de revenir vite pour apaiser les cœurs des funambules et de son aimé. Pour l'heure, elle souhaitait ranger sa première vie, rendre sa plaque de milicienne en bonne et due forme, parler à son gentil collègue, pour qui elle se faisait du souci, et réfléchir au futur. Elle comptait aussi retrouver cette raclure de Enki pour le faire parler. Il avait été trop peu présent lors de son séjour au Marc et elle ne souhaitait pas recueillir ses aveux devant les petits funambules. Elle emprunta le passage qu'utilisait habituellement Pit' pour rejoindre son bureau de psychologue dans la Cité sans Rêves. Elle poussa la lourde plaque de fonte et éprouva l'air saisissant et glacial de ce crépuscule hivernal. Le bruit assourdissant de la ville, même endormie, la brutalisa. Les lumières criardes de la Cité aux mille passerelles lui brûlèrent les yeux. Elle se sentit plus vulnérable qu'un poussin sorti de l'œuf.

Elle devait pour le moment trouver un passage accessible vers la première passerelle, à vingt mètres du sol. La milicienne scrutait depuis un moment les montagnes de détritiques qui l'entouraient lorsqu'un bruissement ténu perdu dans les remugles urbains

attira son attention. Elle évita de justesse un premier assaut violent et se trouva face à l'agresseur.

Une caïman... Elle sait se battre mais à sa façon de m'attaquer, elle ne cherche pas à me tuer.

Harmattane sortit ses deux longues dagues. Et coupa le deuxième élan en pointant sa lame devant le visage de la femme aux yeux sombres.

- Demande à tes complices de sortir des ordures. Elles ne sont pas discrètes.

- Tu es futée, milicienne. Ma maîtresse veut te voir. Evitons que le sang coule.

Tandis que les deux femmes sortaient de leur cachette pour prendre Harmattane en étau, la milicienne analysait la situation.

Elles se placent instinctivement en trois quart face, la tête rentrée dans les épaules, elles portent leur garde assez haute, elles tiennent bien leurs poignards... Ces trois femmes sont fortes. Il y a danger. Mais je n'aime pas me laisser coincer.

Harmattane rengaina lentement ses griffes, sous le regard vigilant des trois *shamoutas*.

- Ça va. Rangez vos surins. Je vous suis.

Les trois caïmans encadrèrent Harmattane pour la conduire sur une pente douce. C'était le type de chemin qu'elle cherchait pour accéder à la première strate.

Elles sont fortes mais trop confiantes. Elle ne m'ont ni attachée ni désarmée.

Arrivée à la première passerelle, après la longue ascension, la milicienne pivota sur la *shamoutas* qui fermait la marche. Elle l'avait jaugée comme étant la plus jeune. En l'agrippant par la nuque, Harmattane

lui envoya un terrible coup de genoux dans le bas ventre. Elle saisit la griffe à sa cheville avant de reposer son pied et coinça la *shamoutas* au souffle coupé entre sa lame et le vide.

- Reculez !... Re-cu-lez !

Harmattane connaissait l'importance du mental dans les confrontations. La réaction de ses agresseurs dépendrait massivement du ton qu'elle avait employé dans sa dernière phrase. Un mot hurlé aurait été signe de panique mal contrôlée. Un mot sans relief était synonyme de faiblesse. Elle était attaquable dans les deux cas. Elle avait donc appuyé chaque syllabe avec force et sérénité. Son regard était pointé sur la meneuse caïman.

- Milicienne... Tu fais une erreur. Nous ne sommes pas tes ennemies. répondit Samielle en reculant.

Harmattane ressentait malgré elle une tendresse particulière pour cette femme aux yeux sombres. Elle lui rappelait Dzhari. Dans une autre situation, à un autre moment, elles auraient peut-être été amies.

- Laisse-moi en juger, *shamoutas*. Nombre de vos soeurs sont enfermées dans la prison du vide par ma faute. Et ton accueil n'était pas amical.

- Nous avons nos méthodes. Mais que comptes-tu faire ? Tu sais qu'on ne te lâchera pas.

Harmattane reculait sensiblement en maintenant une étreinte d'acier sur son otage. Elle avait délibérément entaillé son cou pour être prise au sérieux.

- Vous perdez votre temps. J'ai d'autres choses à faire.

La milicienne se dirigeait à reculons vers une voilette mal garée. Son corps tendu à l'extrême réagissait à chaque mouvement des deux "courtisanes guerrières", leur intimant de garder leur distance. Elle plaqua son otage sur le capot en lui tordant un bras derrière le dos pour l'immobiliser. De l'autre main, elle utilisa sa lame comme un levier pour forcer la portière.

- Milicienne ! lança Samielle à Harmattane qui poussait son otage dans la voilette. Tu parlais des prisons du vide ? Sache que ton coéquipier y pourrit en ce moment. Tu vois, nous ne sommes pas ennemies, nous t'informons gracieusement.

Harmattane désarma immédiatement son otage et força la sécurité de la voilette avec le couteau ennemi. Il était plus pratique à manier que ses longues griffes dans l'habitacle confiné. Puis elle leva l'ancre en faisant mine de ne pas avoir entendu la révélation de la *shamoutas* en chef.

Dans la voilette, Harmattane diffusait une tension meurtrière complètement artificielle. Elle n'avait pas choisi son otage au hasard. Cette guerrière avait juste assez d'expérience pour mesurer la différence de force qui les séparait. Elle maintenait la pression mentale pour dissuader la petite de se montrer bêtement courageuse.

- Qu'est-ce que vous me voulez, *shamoutas* ?

La jeune femme se verrouilla dans son mutisme. Harmattane n'insista pas. Elle connaissait le sort qui attendait une *shamoutas* trop bavarde. Elle alluma une gringo comme un automatisme urbain retrouvé. Ce besoin physiologique n'avait rien de commun avec le plaisir qu'elle avait éprouvé en partageant le tabac subtil du vieux Peyre. D'un mouvement lent, elle déposa une cigarette devant sa captive. La jeune caïman, après quelques bouffées diplomates, rompit d'elle-même le silence.

- Tu aurais dû nous suivre milicienne...
- Je n'ai pas peur de vous, *shamoutas*.
- Tu devrais... Mamywata sera furieuse.
- Et ?
- Pas contre toi milicienne... Contre moi.
- Et qu'est-ce que j'y peux ?... Tu aurais dû aller à l'école, c'est tout.

La jeune caïman fondit en sanglots. Cette phrase s'éloignait tellement des réalités de son monde qu'elle aurait pu en rire sans cette tension écrasante. Harmattane, roulait à dessein vers le nord, le terrain de Haboob. Cette zone basse de la Fine Cité était désertée par les femmes. La milicienne décourageait ainsi les deux autres *Shamoutas* d'entamer une poursuite. Mais la posture farouche de la mère louve se fissurait devant sa passagère pleine de peur humide.

- Ecoute... Tu diras à Mamywata que j'irai la voir.
- Ça ne lui suffira pas, milicienne. Au mieux, elle me battra.

Harmattane prit une profonde inspiration. Elle arrêta la voilette à la frontière du territoire de Haboob consciente que sa passagère risquait le viol ou la mort dans les tréfonds du quartier nord. Le Mélancolique avait peut-être apaisé les tensions entre les deux clans, mais il ne pouvait pas surveiller chaque prédateur isolé de la strate nord. Et la *shamoutas* était trop jeune pour se défendre contre une horde de *desmadres* en rut.

Harmattane tendit une de ses lames à la jeune fille.

- Tiens... Tu diras à ta maitresse que tu me l'as prise, et que je compte la récupérer.

- Mais... Pourquoi tu fais ça pour moi ?

La jeune fille était sidérée.

- J'aime les combats quand ils sont équilibrés. Tu n'as aucune chance contre ta maîtresse. Il faut que tu deviennes plus forte. Maintenant tire-toi avant que je ne change d'avis!

La jeune fille, resta un long moment interdite devant une attitude qu'elle n'avait jamais rencontrée. Elle prit la griffe et disparut dans l'entrelacs longiligne des passerelles.

Harmattane se dirigea vers le Gros Colon, sous la lueur crue des premiers soleils artificiels.

Elle arriva aux abords de son service de milice en milieu de matinée. À l'abri des regards, dans sa voilette volée, elle découvrit avec stupeur l'agent Poké qui paradait à l'entrée du poste dans l'uniforme plumé d'un capitaine. Il semblait savourer son nouveau statut, seul sur le perron. Harmattane ne pouvait sortir de la voilette, consciente des regards curieux. Elle l'ofa prudemment devant le petit coq et le renversa violemment d'un coup de portière. Elle

l'entraîna dans l'habitacle avant qu'il ne se relève et ouvrit la voile au maximum pour mettre la voilette à l'abri des caméras de surveillance.

- Harmattane ?!

L'ex-milicienne lui envoya un coup de coude brutal sur la tempe.

- J'avais un compte à régler avec toi, Vaudaire. Maintenant, dis-moi ce que tu fais dans l'uniforme de Folkoche.

L'agent poké, bien que craintif de nature, n'avait jamais réellement mesuré l'ampleur de la terreur que pouvait provoquer Harmattane lorsqu'elle était en colère. Ses yeux gris étaient plus froids que la glace, ses coups violents et imprévisibles.

- Arrête ! J'ai été désigné ! J'ai rien fait !

- Où est Folkoche ?

- Elle est morte ! J'ai rien fait !

- Tivano ?

- Il est incarcéré. Il a pactisé avec les caïmans, ce traître ! Il leur a livré des armes il... Il voulait pirater le fichier central... J'ai rien fait !

- Tivano ?! Avec les caïmans ?! Tu te fous de moi ?! Qu'est-ce que tu as trafiqué, petit kakapo ?

Le capitaine Poké sentit pousser en lui une velléité de courage.

- Je suis maintenant ton capitaine agent Fenrir ! Je t'ordonne de me relâcher ! Tu pourras récupérer ton poste mais ne frappe plus !

- Arrête ton cinéma, Poké. Folkoche m'avait déjà virée bien avant que tu te pointes.

- Je... Je peux te reprendre.
- Non. Sous tes ordres ? Tu délires !

Harmattane attrapa le capitaine par le col de plumes synthétiques et lui envoya un coup de tête violent avant de l'envoyer s'écraser sur le béton mou de la passerelle.

- Ça, c'était de la part de Tivano.

Le capitaine Poké ramassa piteusement sa dent et se dirigea en clopinant vers le petit bâtiment de milice, le corps douloureux et le pas fébrile.

Folkoche, morte ?, Tivano, incarcéré ? Harmattane avait décidément perdu le fil des événements passerelliens dans son cocon funambule. Combien de temps avait-elle pu rester hors du monde ?

Pour l'heure, elle devait retrouver Tivano. Elle ne croyait pas une seconde les racontars de cette crevure de Poké. Quelqu'un avait sûrement manipulé son brave collègue. Quant à la mort de Folkoche, elle aurait peut-être dû pousser l'interrogatoire de Poké sur cette nouvelle surprenante. Tivano aurait des réponses. Elle devait sortir son collègue du mauvais pas dans lequel il s'était fourré. L'ex-milicienne ouvrit grand ses voiles vers "la prison du vide".

Image 2 :

L'Introspection d'un condor

- LES RACINES DU MARC CASSERONT LES FIGURES
RASSURANTES DES JEUNES FUNAMBULES. L'HOMME
GARDE UNE TENDANCE NATURELLE A SE SOUMETTRE
A L'HOMME. C'EST UN REFLEXE DE MAMMIFERE.
TOUTE JEUNE CREATURE AIME SE CACHER DERRIERE
LES JAMBES DE PAPA OU SOUS LES JUPONS DE
MAMANS. TOUT SOUS-HOMME AIME SE RANGER
DERRIERE LA VOIX D'UN GUIDE OU DANS LES BRAS DE
SA COMPAGNE. LE FUNAMBULE APPRENDRA A
VAINCRE CE REFLEXE ARCHAÏQUE.
IL TISSERA SA SECONDE PEAU, SA CITADELLE
IMPRENABLE, LE CENTRE INVOLABLE
DE SES FORCES INTERNES.
IL APPRENDRA LE CRAN.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #51 (L'Élévation).*

*Le 21 février de l'an 48 post G.M.,
10H53 - Les Cimes (Terrasses) - Firme Terra Prima
- Appartements privés*

Xlokk Prima avait trop bu. Ses yeux jaunis lorgnaient les grands espaces verts méticuleusement ordonnés des terrasses. Comme tous les hommes de pouvoir, il jouissait d'une vue panoramique sur le monde qu'il avait créé. Comme sa race l'imposait, il avait ressenti l'éternelle insatisfaction. Il jeta un œil hagard sur l'oiselle vautreée dans son lit. Elle avait commis l'erreur des débutantes. Elle avait consommé le gramme de trop... Elle végétait maintenant en observant béatement les bulles qui sortaient de son nez.

Il faudra que je demande à Mamywata de vraies professionnelles, la prochaine fois.

Mais n'était-ce pas la fraîcheur de cette jeune fille qui avait séduit le directeur de Terra Prima ?

Heureusement pour cet homme à la trop longue vie, une perspective réjouissante se profilait. Avec ses partenaires, il avait tout conquis. Il avait écrasé les concurrents hostiles et vassalisé les concurrents fragiles. Ils avaient ensemble ruiné les Etats déjà si faibles d'avant la Grande Mutation. Ils avaient enfin réalisé le rêve de Machiavel en maîtrisant leur peuple à la perfection. Ils avaient même trompé la mort. Ils avaient tout. Il avait tout. Et cette perspective l'avait plongé dans un océan de désespoir. La finitude est peut-être pire que la mort en fin de compte.

La « Fine Cité », leur terrain de jeux ressemblait à un jouet usé. Un jouet usé s'abandonne.

La perspective d'une pieuse retraite dans un temple épargné des ravages de l'Ultime, lui avait redonné le

goût de vivre. Ils trouveraient de quoi s'amuser là-bas. Il réalisait un rêve mystique après avoir concrétisé tous les autres.

Ce petit mensonge sur les vapeurs empoisonnées qui saturent le monde extérieur juste derrière nos frontières est bien pratique. Une fois là-bas, nous aurons la paix durant quelques siècles avant que des petits malins viennent nous enquiquiner. Et nous serons prêts à les accueillir.

Les trois Firmos avaient été soulagés par la proposition de H., ce malade mental qui avait mobilisé des ouvriers sibériens pour construire le temple. Le monde extérieur d'après G.M. leur semblait si dangereux. Ils avaient été tellement surpris par l'existence même d'hommes vivant en dehors des murs de la Fine Cité. Ils avaient gardé ce secret bien au chaud entre les murs des Cimes. Et puis l'homme étrange, ce H., avait prouvé sa bonne foi en leur montrant l'hologramme du chantier. Et peu importe ce que pensait ce paranoïaque de Blascht Katraz qui souhaitait filer H. avec ses corbeaux, Xlokk lui faisait confiance. Après tout, Ils lui devaient tous le café épais qui maintenait la paix sociale de la Fine Cité. À bien y réfléchir, cette relation étrange avait d'une certaine façon achevé leur œuvre politique. Cet homme pouvait presque, à ce titre, être considéré comme un des leurs. Xlokk décida de prévenir H. Pour les corbeaux, s'il en avait l'opportunité et le temps. Il avala sa pilule de *traitement phénix*, enfila son costume à plumes de jais, noua ses cadenettes⁵⁸ avec une chaîne ouvragée,

⁵⁸ Mèches de cheveux emmêlées naturellement, appelées aussi dreadlocks.

chaussa ses lunettes noires et commença son
paquetage.

«Plus qu'une semaine...»

Image 3 :

Première sédition caïman

- LES RACINES DU MARC POUSSERONT LEURS ENFANTS TRES TOT VERS L'AUTONOMIE D'ACTION, SEULS OU EN GROUPES, ILS DEVRONT SURVIVRE, ILS DEVRONT PORTER NOTRE QUOTIDIEN, ILS DEVRONT NOUS SURPRENDRE. LEUR CREATIVITE NE PRENDRA SENS QUE SI ELLE EST APPLIQUEE, QUE SI ELLE EST IMPLIQUEE. ILS APPRENDRONT L'INITIATIVE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #27 (les Fondations).*

*Le 23 Février de l'an 48 post G.M.,
13H06 - Strate des pigeons - passerelle 152 402 -
152ème palier*

Harmattane glissait sur les longues passerelles silicées de sa strate depuis une bonne demi-heure lorsqu'elle entendit hurler dans son dos les sirènes des milices.

Ils viennent pour moi.

Les rapides voiletures miliciennes la dépassèrent avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir. Toute la milice de la strate devait être présente. Même pour une dissidente ayant déserté ses fonctions et frappé un capitaine, ils n'auraient pas mobilisé autant d'agents en si peu de temps.

Que se passe-t-il ici ?

Harmattane eut sa réponse en arrivant à l'orée du bâtiment pénitencier..

Une quarantaine de caïmans, en équilibre sur des lévitants, incendiaient les milices et les gardiens. Ils tournaient comme des essaims d'insectes autour de "la prison du vide". Le spectacle était à la fois terrifiant et confus. Des hommes tombaient, tuaient et mouraient à une vitesse folle sous les bourdonnements lourds des canons solaires. Les miliciens, perdus, couraient dans tous les sens en tirant vers les regroupements de caïmans flottants. Ils visaient trop maladroitement les cibles en mouvement. Les caïmans avaient visiblement l'avantage du combat.

Ils ne sont pas formés pour ça, ces pauvres miliciens. Je n'ai jamais vu une émeute pareille. Les caïmans sont préparés, entraînés, confiants. L'œuvre du Mélancolique ? Encore une fois.

Harmattane, qui portait toujours son uniforme de milice, sortit de la voiture pour se fondre dans la masse paniquée.

« Ils ont des lévitants ! », « c'est illégal ! »

L'ex-milicienne contourna les zones de conflit pour se glisser dans le hall d'entrée de la prison. L'ambiance était anxiogène. Les gardiens et les miliciens couraient dans les couloirs en se bousculant.

Harmattane attrapa un gardien par le bras.

- Le milicien incarcéré !, Où est-il ?

- Sur la plateforme C, à l'étage. Mais lâchez-moi !

Elle se rua dans la salle des commandes, pour activer l'ouverture de la porte. Les surveillants avaient déserté la pièce : la menace venait de l'extérieur des murs. C'était la limite de sécurité des prisons du vide. Personne n'avait envisagé une attaque aux lévitants. Elle activa l'ouverture de la porte isolant la plateforme C, et se rua dans l'escalier. Elle comprit en foulant le pallier de la plateforme qu'elle se trouvait au cœur du conflit. La chaleur dégagée par les canons solaires et les corps au combat était étouffante malgré l'hiver rigoureux. L'odeur du soufre asséchait la gorge.

Elle découvrit Tivano, dans les bras d'un homme au regard fauve et à la mâchoire puissante.

Le Mélancolique.

L'homme habillé de cuir et de fer tentait de stabiliser la position du milicien renégat sur son lévitant, sous les tirs croisés des forces de la Katraz. La petite boule métallique supportait à grande peine le poids des deux hommes.

- Harmattane ! Tu avais raison ! Les caïmans sont comme nous ! Mieux que nous ! hurla Tivano.

Entre deux tirs menaçants, le Mélancolique toisa la milicienne.

- C'est toi qui intéresse les sœurs ? Oui, je le devine. Nous nous reverrons peut-être. Haboob ! Ouvre la voie !

Haboob, lévitant à la droite du Mélancolique, déchaîna immédiatement sa fureur sur le groupe de miliciens amassé sur la passerelle en contre-bas. Il en hurlait de plaisir. Face aux rafales incandescentes, les survivants plongèrent à l'abri derrière leur voilette ou dans l'enceinte de la prison. Le lévitant du Mélancolique entama un demi-tour laborieux et plongea dans le grand vide escorté d'une myriade de caïmans.

Harmattane, déroutée, tenta d'analyser la situation lorsqu'un picotement aigu lui titilla la nuque. Une voix sombre monta de l'angle mort de la plateforme.

- Désolée, milicienne, je n'ai pas eu la patience de t'attendre. J'ai bien reçu ton cadeau mais je veux des réponses.

Harmattane sentit son sang geler sous l'effet du poison.

Image 4 :

Les Corbeaux ont pris de l'âge

- LES RACINES DU MARC CHATOULLERONT LES
AISSELLES DES FUNAMBULES. LEUR RIRE EST UNE
MELODIE PLUS PROFONDE QUE LES VIBRATIONS DES
TAMBOURS SACRES. LE RIRE EST UN TALISMAN
PUISSANT CONTRE LA RUDESSE DU MONDE, CONTRE
LES AUTRES, CONTRE SOI-MEME. ILS POURRONT S'EN
SAISIR POUR EPROUVER LEURS DECOUVERTES, POUR
EXPRIMER LEURS DOUTES, POUR DEJOUER LES
DOGMATISMES DEBILITANTS ET POUR LE PLAISIR
SURTOUT.
ILS APPRENDRONT L'HUMOUR.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #25 (L'Élévation).*

*Le 02 Mars de l'an 48 post G.M.,
10H27 - Strate des Aigles - Tour nord 04 -
Appartement de fonction 43 - 012ème palier*

Le vieux Monk avait fait de son amertume un cocon solide. Il végétait depuis maintenant plusieurs années dans son petit loft de la strate des aigles, oscillant entre l'envie de suicide, l'envie de tuer son chat et l'envie de boire. Il avait laissé mourir son chat et buvait assez pour oublier de se tuer. Les indemnités conséquentes reçues pour ses loyaux services lui ouvraient les digues d'un océan de Diva Vodka. Néanmoins, à cause de la nature du travail qu'il avait effectué tout au long de sa vie, la strate des Condors, ses terrasses luxuriantes et l'immortalité résultante du traitement phénix lui avaient été refusées. Les hommes aux mains sales sont aimés quand le ménage doit être fait. Après, ils font "tache".

Derrière le flot incessant d'injures et de plaintes qui jaillissaient de sa bouche molle, une conclusion limpide s'imposait : cet homme brisé avait manqué *toute sa vie de reconnaissance.*

Ces pintades de Firmos veulent juste tâter des plumes. Ils oublient qui les fournit. Ils ne sont rien sans moi. Je méritais aussi le traitement phénix, je le méritais! ressassait l'homme comme une berceuse apaisante.

Son humeur odieuse vacilla ce beau matin de mars lorsque le grand Firmo Marechal des Serres, Blascht Katraz en personne, lui confia une nouvelle mission. La voix des milices caressa alors sa tempe grise à travers son cellulaire.

- Monk, la Katraz n'a pas oublié les services que tu as rendus à la Fine Cité.

- Oh !... Monsieur je...

- Monk! J'ai une mission pour toi. Je veux que tu files un homme. Un grand chauve à monocles noirs avec un manteau de cuir. Personne ne le connaît. Personne ne sait où il habite. Trouve-le et rapporte-moi tout ce qu'il fait. Un *traitement phénix* t'attend aux Cimes en cas de réussite.

- Oh!...

Le vieil homme pleurait à chaudes larmes.

Il prit une longue douche. Puis, religieusement, sortit son uniforme imprégné de naphtaline ; le complet du corbeau. Il dut rentrer son ventre à grande peine pour fermer son pantalon. Que cela ne tienne, il était reconnu ! Lui qui avait participé dans l'ombre à la chute des états d'avant G.M. Lui qui avait aidé le Firmo Directeur Général à mater les commerciaux sous la menace, la violence, le meurtre et les pots de vins. Lui qui avait localisé les poches de résistance rouges pour son maître le Firmo Maréchal. Lui qui avait muselé les journalistes et les intellectuels pour accompagner le couronnement du Firmo Pape à la tête des médias. Lui qui s'était sali maintes fois les mains pour l'avènement de la Fine Cité. Il serait enfin reconnu. Il irait aux Cimes.

Dans son excitation, le corbeau n'avait pas remarqué l'essaim d'éphémères grandissant qui visitait son loft. Le vieux Monk ne sentit pas la main qui déposait tendrement une petite araignée dans le col de sa chemise. Absorbé par l'espoir, il n'avait même pas vu ce long bras passer derrière le miroir tandis qu'il enfilait sa cravate-plume noire. Il avait à peine ressenti la petite morsure venimeuse sur sa nuque. Et

puis, il se mit à suffoquer, en proie à l'ankylose générale.

H. lui tendit une chaise en souriant.

- C'est douloureux, hein ?, petit corbac. Mais cette douleur...profites-en. Elle te montre que tu vis encore. La veuve noire t'a laissé une demi-heure pour méditer sur ta condition de sous-homme.

- Je... n'ai rien entendu...

- C'est l'œuvre de mes mange-sons, mes outils.

Toi, tu étais l'outil bruyant de tes maîtres. Certains voulaient t'utiliser, d'autre voulaient te ranger... Est-ce pénible d'être un outil ?... Mais, tu baves ?! »

H. approcha son visage anguleux de l'homme agonisant.

- Je me suis trompé sur toi, Monk. Tu n'es pas un outil. Les outils ne bavent pas. Tu es un vieil enfant. Tu es resté trop longtemps accroché aux jambes de tes maîtres, comme tous les sous-hommes. Lorsqu'on accepte, ne serait-ce qu'une fois, de la nourriture d'un autre, on est domestiqué. On patauge dans la dépendance de l'enfance, tu comprends ? Je voulais que tu comprennes ça avant de mourir. C'est ton ultime leçon.

Monk voulait cracher des insultes mais sa mâchoire était paralysée. Il sentait monter la mort sous la forme d'un malaise insupportable. Son cœur ralentissait inexorablement malgré les assauts d'adrénaline toujours plus violents. H. adorait observer cette lutte sacrée de la vie pour la vie. Tout ce qui précédait ou perdurait n'était pour lui que "comédie, servitude et décadence". Le cœur du

vieux corbeau lâcha lentement, péniblement sous son torse comprimé, ruisselant de sueurs froides.

- Le corps de ce sous-homme s'est bien battu...
Honneur au corps ! L'esprit était déjà mort. lança
le Enki au cadavre encore tiède.

Puis il sortit une longue scie de sous son long
manteau usé et commença la découpe.

Image 5 :

Dans l'antre de la sorcière

- LES RACINES DU MARC NOURRIRONT LES JEUNES
FUNAMBULES DE MYTHES HUMAINS.

L'HISTOIRE EST UNE FABLE QUE RESSASSENT LES
VAINQUEURS LORSQU'ILS S'AGITENT SUR LEUR
TRONE EPHEMERE. ELLE PARLE DES VAINCUS
SEULEMENT LORSQU'ILS RENVERSENT DE ROYAUX
FESSIERS. L'HISTOIRE EST SOUMISE AUX EPOQUES,
ELLE EST L'ESCLAVE DES BESOINS
DE COURTS TERMES.

LE MYTHE EST UNE VERITE QUI SOULEVE LE MYSTERE
DES ASPIRATIONS. IL PARLE LE LANGAGE DES
CROYANCES, DES DESIRS, DES AFFLICTIONS. IL CONTE
L'HOMME TEL QU'IL FUT, TEL QU'IL EST, TEL QU'IL
SERA. IL PARLE DE L'HOMME INTEMPOREL.

LES FUNAMBULES DEVORERONT LES MYTHES ET LES
CONTES DU MONDE HUMAIN.

ILS APPRENDRONT L'ERUDITION.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #09 (Les Fondations).*

*Le 12 Mars de l'an 48 post G.M.,
03H02 - Strate des caïmans - cage d'escalier de la
tour sud 097 - 666ème palier*

- Ça va, ma Samielle. Tu l'as assez *maudite*.
- Tu es sûre, Yayé ? Elle m'a fait honte. Elle a compromis la mission que tu m'avais confiée.
- Oui. Mais regarde : nous avons rattrapé ses erreurs. La milicienne est parmi nous. Et elle se réveille.

Harmattane se sentait nauséuse et douloureuse. Elle observa la petite pièce saturée de Vaudou. Puis elle tourna la tête vers ses geôlières. La maquerelle des quartiers sud était assise en face d'elle, la dévorant de ses grands yeux d'antilope.

À ses côtés, debout et armée d'un martinet sanglant, il y avait son bras droit, la guerrière Samielle. À ses pieds, gémissante et blessée, Harmattane reconnut la jeune *shamoutas* qu'elle avait prise en otage.

La voix épaisse et sinueuse de Mamiwata stoppa son observation.

- Que tes écailles brillent, milicienne. C'est un gentil poison que je t'ai donné. Dans une heure tout au plus, tu auras un petit mal de tête.

Harmattane ne répondit pas. C'était inutile et fatigant.

- Nous ne sommes pas tes ennemies, jeune milicienne. Pas encore...

La mère maquerelle marqua une longue pause. Son serpent jaugeait Harmattane d'un œil orange. L'ex-milicienne pestait de sa déveine. Elle était solidement ligotée à une chaise en bois massif.

Les *shamoutas* ne commettaient jamais deux fois la même erreur.

- Tu sais écouter, milicienne. Alors écoute : je veux que tu me parles de “fourmilions“. Je veux que tu me racontes ce que tu as vu sous la terre de la Grande Décharge.

-Il n’y a rien pour toi sous la terre.

Harmattane mentait. Elle comprenait les aspirations de l’autre. Les funambules possédaient des savoirs et des artefacts qui pouvaient exciter la sorcière. La reine des quartiers sud s’assurerait vite le monopole des basses strates avec de tels objets. Mais elle connaissait le caractère violent de Mamywata. Elle voulait protéger son homme et ses enfants, en bonne mère louve.

-Je ne te crois pas. trancha Mamywata.

Son attitude mielleuse se fissurait déjà.

Samielle s’approchait d’Harmattane, un surin à la main.

- Je suis désolée milicienne... Mais il faut que tu parles. Ma maîtresse manque de patience.

Samielle saisit le bras d’Harmattane ligotée à l’accoudoir et planta sèchement sa lame dans la main gauche de la milicienne.

-MMRRRChhh ! Harmattane serrait les dents à s’en faire saigner les gencives.

-Milicienne. Ne m’oblige pas à recommencer. Parle à ma maîtresse. Vite !

La mère louve changea d'avis sur cette femme. Elle ne lui rappelait plus du tout son amie Dzhari.

- Qu'est-ce que tu as vu sous terre ?

Les yeux d'Harmattane dardaient une violence glacée sur la mère maquerelle. Une violence équivalente à sa douleur. Là où la plupart des hommes auraient souhaité hurler leur terreur et passer aux aveux, la mère louve brûlait d'en découdre.

- Parle, milicienne. Je m'impatiente... Samielle !
Le surin s'abattit à côté de la phalange, non loin de la première plaie sanglante.
- MAMRR ! Fouh !... Fouh !...

Des larmes de douleur coulèrent des yeux gris d'Harmattane. Elles n'entamèrent pas sa détermination.

Un troisième coup de surin manqua de détacher son petit doigt.

- ArrrGG !...

- Milicienne ! J'ai commencé par la main gauche, par égard pour toi. Lorsqu'elle ne sera qu'une plaie, je passerai à ta main droite. Puis je m'occuperai de tes pieds, tes jambes, ton corps. Nul ne t'oblige à endurer ça. Tu cherchais une proie sous terre. Nous allons t'aider à la traquer. Qui protèges-tu ?... QUI ?!

Le surin frappa le poignet. La douleur montait au crâne comme une vague déchirante.

- AcHHH !

Un quatrième coup de surin traversa la chaire pour se planter dans le bois, dans un bruit sec.

- Mmmfff !

Sa main sanglante collait à l'accoudoir. Une large flaque s'était formée sous le fauteuil. Mamywata éprouvait la résistance impressionnante de cette femme. La milicienne était redoutable. Une grande rivale. Elle ne parlerait pas.

- Attends, Samielle. Ne te trompe pas, milicienne. Nous te respectons. Je sais que tu as l'oreille de Haboob. Si tu ne veux rien dire de ce qu'il y a sous la terre, nous le découvrirons de toute façon. Je veux te parler de dons, et de contre dons maintenant.

Samielle s'éloigna d'Harmattane, écarlate.

- Ta main guérira. Ces blessures ne sont rien pour les femmes de notre trempe. Moi, je veux te rendre ta liberté. Je peux t'offrir des plumes. Je peux même te léguer mon savoir des ombres.

- Yayé !

- Ça va, Samielle. Elle en est digne. Elle nous l'a suffisamment prouvé.

- Ce que je te demande en contre don ce sont des informations sur le chef des quartiers nord. Il a toujours été notre ennemi. Je le sais. Peu importe ce que pense le Mélancolique.

Harmattane, à demi-consciente, entendit un craquement puissant derrière elle. La sombre porte en bois vermoulu venait d'éclater sous un choc lourd.

- Sale oiselle ! Sheitan ! Je savais que tu complotais contre moi !

Le serpent noir de la reine sorcière jaillit de son cou dans un sifflement assourdissant tandis que Samielle, le surin souillé toujours à la main, se rua vers Haboob. Mamywata, les yeux blancs, révoltés, attrapa une étrange poupée aux formes massives pour plonger derrière son comptoir sous les puissantes déflagration du canon solaire de Baguio, le caïman chargé de les espionner par le Mélancolique. Il avait été lui-même suivi par Haboob, bien plus malin que son attitude rustre le laissait croire. Dans la confusion des flammes, Harmattane reconnut Tivano qui se précipitait pour couper ses liens.

- Harmattane ! Je t'ai vue du lévitant. La sorcière t'avait enlevée. Le Mélancolique ne voulait pas te libérer alors j'ai rejoint Haboob.

- Tu... Tu n'as pas de dictons pour ça ?

- *Tout vient à point à qui sait attendre !* exulta le milicien trop heureux de retrouver sa collègue. Mais ! Ta main ! Elles t'ont salement amochée ces sorcières. J'ai des bandages !

Haboob avait attrapé le cou du serpent mais sa longue queue avait fait de même. Le premier étranglé avait perdu.

Samielle, vive et courageuse, avait suivi le reptile noir, elle cherchait le corps à corps. Elle empêchait ainsi le guerrier d'utiliser son canon solaire.

Le *desmadres* Baguio mitraillait sans cesse le comptoir de l'autre de la sorcière. Il sublimait sa

terreur profonde de Mamywata par une violence débridée.

Tout s'accéléra encore.

Haboob écrasa la glotte du serpent tandis que Samielle lui entaillait l'épaule droite de trois coups de surin bien placés. Il répondit par un hurlement rauque et envoya le tranchant de sa main gauche sous la mâchoire de la *shamoutas*, lui brisant net la vertèbre. Elle mourut sur le coup.

Le "taureau" des quartiers nord prit feu presque instantanément. Les yeux fumants, il mêla ses hurlements terrifiés aux crépitements des flammes et s'écroula à demi carbonisé, la tête en torche près du comptoir. Ses yeux morts fixaient une étrange poupée carbonisée, posée au centre d'une fournaise. Une mort violente pour un homme violent. Un meurtre mystique pour une sorcière réputée.

Tandis que Tivano tranchait les derniers liens de sa bien-aimée collègue, un couteau fusa de derrière le comptoir pour se planter dans la jambe de Baguio. Le *desmadres*, conscient des venins qui enduisaient les lames de la sorcière, hurla son épouvante en s'enfuyant dans la nuit glacée.

La jeune *shamoutas* qui avait subi les foudres de Samielle était restée prostrée durant tout l'affrontement. Le dos strié de rouge par le martinet, elle se leva lentement, chancelante. Elle ramassa le surin de Samielle et contourna le comptoir qui protégeait la mère maquerele. Doucement, habilement, elle se plaça dans l'angle mort de la sorcière. Mamywata enduisait nerveusement ses lames de poisons rapides afin de *maudire* Tivano rapidement. Elle avait calculé que la main meurtrie de la milicienne l'empêcherait de présenter une menace sérieuse. Il fallait donc se débarrasser

rapidement du milicien avant que son antre ne la consume.

La *jeune shamoutas*, postée derrière elle, lui ouvrit largement la gorge avec tant de tendresse que Mamywata ne sentit rien. La maquerelle des quartiers sud s'écroula dans son sang avant d'exécuter son fameux lancer de poignard. Une mort insidieuse pour une femme insidieuse. Un meurtre froid pour une jeune fille humiliée.

La jeune *shamoutas* se plaça ensuite sous l'épaule d'Harmattane pour l'aider à fuir les flammes.

- J'aimerais te suivre, milicienne. Je n'ai plus de maîtresse. Les autres guerrières me tueront quand elles sauront... Et je te fais confiance.

Tivano, encore remué par les événements tragiques qui venaient de se produire voulut se ressaisir. Il voulait rassurer les femmes.

- Harmattane ?... Et...

- Chinook.

- Oui. Chinook. Il ne faut pas s'attarder ici, le feu se propage. Je peux vous emmener chez le Mélancolique. Il nous cachera.

Harmattane luttait contre l'évanouissement.

- Tivano... Ses deux lieutenants viennent de mourir et on est mêlé à ce chaos. Je... Je doute qu'il nous accueille à bras ouverts. J'ai un meilleur endroit. Mais d'abord, je veux aller chercher deux orphelins et leur annoncer la nouvelle. Chinook, tu peux venir avec nous. Tu nous as sauvé la vie après tout.

- Merci, maîtresse.

Image jaunie :

Genèse des danses hypnotiques

- LES RACINES DU MARC EXTIRPERONT DU PLANCHER
PUTRIDE DE LA FINE CITE DE GRANDES QUANTITES DE
MATIERES.

LES JEUNES FUNAMBULES EN USERONT POUR
DONNER FORME A LEUR MONDE MENTAL. ILS SERONT
ENCOURAGES ET AIMES POUR ÇA. NOUS Y
DECOUVRIRONS LEUR VERITE.
NOUS LA GUIDERONS, NOUS L'ABOUTIRONS, NOUS LA
CHANTERONS, NOUS LA TOTEMISERONS, NOUS
L'EXALTERONS, NOUS L'AIMERONS TENDREMENT
POUR QU'ELLE S'EPANOUISSE.
ILS APPRENDRONT LA CONFIANCE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #04 (les Fondations).*

La petite Noirs-Cheveux détestait la terre glaise. Du haut de ses cinq-cent-soixante-deux éphémères⁵⁹, elle avait déjà appris à cacher ses ressentiments derrière le masque serein de son visage. Elle savait bien que ses frères et sœurs étaient meilleurs qu'elle à cette discipline et captaient toute l'attention de Piteraqa.

Son monde de petite fille tournait autour de lui. Il était sa figure d'attachement. Mais le père fondateur se sentait responsable de toute la petite foule chahutante. Les sœurs et frères de Noirs-Cheveux l'accaparaient trop.

Noirs-Cheveux connaissait les lois du Marc et leurs conséquences. Un élan de jalousie trop visible lui aurait valu des mois d'éphémères⁶⁰ de chatouilles forcées et des réprimandes. Mais surtout, il lui aurait coûté une déception de Piteraqa. Et cette perspective lui faisait plus mal qu'une pluie de poignards.

La saison jaune mûrie battait son plein et cela faisait maintenant des années d'éphémères⁶¹ que la première génération de funambules s'activait sur l'argile, dans la salle des statues.

Certains avaient amalgamé la matière avec des objets de la Grande Décharge, certains avaient peint leur terre glaise, certains avaient utilisé les murs, les plantes ou les animaux pour parfaire leur création. Tous avaient des idées qui plaisaient à Piteraqa, à Gallus et à Peyre. Tous sauf elle. À ses côtés, son frère Bouclettes avait réalisé une superbe déesse salamandre aux attributs sexuels de femme humaine. Elle était immense et trônait dans cette petite salle

⁵⁹ Environ cinq ans.

⁶⁰ Quelques dizaines de minutes.

⁶¹ Des heures.

comme une idole des temps anciens. Il l'avait fièrement appelée mama.

H. était passé féliciter Bouclette.

Il avait jeté un regard de mépris sur la petite statuette de Noirs-Cheveux qui représentait Piteraqa. Il fallait bien avouer que sa production ressemblait plus à un tas de crottes de protéés qu'à une figurine.

Noirs-Cheveux n'aimait pas H. Il n'était jamais là, sauf pour les tétés et les cérémonies. Il faisait des méchancetés et des blagues idiotes aux frères et aux soeurs. Il était loin des enfants. Et parfois, il faisait souffrir Piteraqa, ce qui était bien pire pour la petite fille.

Il est si méchant qu'à sa mort, personne ne voudra le fumer...

Elle souffla le plus discrètement possible lorsque le temps de la terre glaise fut enfin terminé. Elle ressentait une grande fatigue appuyer ses paupières.

La perspective des histoires du soir restait sa seule réjouissance et aujourd'hui, c'était à Piteraqa de conter. Elle avait prévu de se faufiler dans ses bras lorsqu'il serait concentré sur l'histoire. Parfois, il la laissait faire en lui souriant. Elle se sentait vraiment vivante alors.

Les frères et soeurs se levèrent brusquement pour déguster une grande salade de protéés et prendre les meilleurs hamacs quand elle entendit une voix l'appeler.

- Noirs-Cheveux ! c'était Piteraqa.

- Tu vas rester un peu ici avec moi pour faire de la terre glaise. Je ne suis pas content de ton travail.

Il ne s'était même pas reconnu dans la statuette. Noirs-Cheveux retint ses larmes.

Piteraqa lui tendit un énorme amas de terre glaise.

- Il faut que tu t'appliques, petite fille. Montre-moi qui tu es. Montre-moi ce que tu peux faire.

Son regard suppliant buta sur les yeux sévères du fondateur.

- Non, Noirs-Cheveux, tu n'iras pas te coucher tant que tu n'auras pas fait ce que je te demande. Tu dois devenir forte. Tu dois t'accomplir.

Noirs-Cheveux comprenait les intentions de Piteraqa. Mais cette demande particulière marquait la déception du père fondateur. Elle entraînait déjà la pluie de poignards.

La petite fille saisit l'encombrante terre glaise. Elle était moins lourde que la boule de tristesse qui remuait dans son ventre pour sortir par ses yeux.

Elle essaya de modeler une salamandre.

- Non, Noirs-Cheveux, tu n'es pas Bouclette. Fais autre chose.

Son chagrin devint colère. Elle essaya de tromper Piteraqa avec un serpent. Il suffisait d'écraser les pattes de la salamandre et d'allonger le tronc.

- Ne te moque pas de moi ! Je veux te voir dans la glaise. Montre-moi qui tu es !

Mais je suis toi ! Je suis à toi ! Je suis ce que tu veux ! Je ne suis pas une terre glaise !

Elle entreprit une dernière tricherie en prenant son air le plus concentré pour réaliser une forme improvisée. Certains frères avaient produit des masses informes. "Des abstraits" comme disaient

les fondateurs. Peut-être que cela plairait à Piteraqa. Elle entreprit d'écraser une partie de la masse et de réaliser de jolies pointes sur l'autre moitié.

A ce stade de fatigue, elle n'arrivait plus à concevoir dans l'entièreté. Elle laissait faire l'instinct.

- Non ! Tu nous fais perdre du temps là !

Noirs-Cheveux était submergée de colère. C'était sa seule réponse possible à l'épuisement et aux poignards. Le moment crucial où la tension nerveuse prend le relais pour maintenir l'être en éveil. Elle se leva en renversant son tabouret et lança les poings de toutes ses forces sur la matière en hurlant. Elle découvrit l'immensité de la colère qu'elle devait faire sortir. Elle frappa encore avec un poing puis l'autre. Elle se renversa pour lancer ses poings d'encore plus loin. Elle envoya son talon sur ce tas de crottes de protéines qui s'affaissait lamentablement en éclaboussures. Elle tourna le dos à l'ennemi informe pour lancer son poing en arrière en pliant son dos avec vivacité et souplesse. Elle frappait ainsi une terre glaise qui ne s'y attendait pas. Et ce n'était que le début ! Elle avait encore de belles leçons à distribuer ! Sur un rythme soutenu et fluide, Noirs-Cheveux frappait de tout son corps avec un naissant plaisir sauvage. Elle pivotait rageusement, elle sautait, elle tournait en frappant sans cesse la coupable de sa souffrance. Son corps entier était une arme souple, vive, vengeresse.

Elle ralentit peu à peu, couverte de glaise et de larmes, abruti de fatigue et tremblante d'effort consumé. La peur de la réaction de Piteraqa l'étreignit alors. Elle avait pleuré sans s'en rendre compte. C'était indigne d'une aspirante funambule.

-Noirs-Cheveux... C'était... C'était très beau ce que tu as fait... Bon, la terre glaise, ce n'est pas ton truc. Mais ta danse est captivante ! On va travailler ça d'accord ?

Un immense sourire éclaircit le visage mouillé de la petite fille. Elle sauta dans les bras de Piteraqa.

- Je le savais, ma luciole. Tu es une petite fille merveilleuse. Et une grande funambule. Allez viens, on va manger vite pour que tu ailles au lit. J'ai prévu une belle histoire africaine pour tes frères et toi.

Après l'initiation funambule qui survint neuf-cent-soixante-huit éphémères⁶² plus tard, Noirs-Cheveux devint Sombrelune et Bouclette devint Thorynque.

⁶² Huit ans.

Séquence 5 :
La saison rouge passion

“OUI... C’EST UNE ORGIE SEXUELLE A L’AVEUGLE.”

(Piteraqa Cobein)

La saison rouge passion doit célébrer le corps. C'est un besoin fondamental des mammifères humains que la Cité Sans Rêves et ses préceptes judéo-musulmano-chrétiens ont trop longtemps réprimé, méprisé ou sali de pornographie.

Cette saison sera un défouloir, une libération, une décompression et une sensualité.

Après la saison bleu paresse, la saison rouge passion incitera les funambules à se battre, à danser, à faire l'amour, à hurler. Ils développeront leur force et leur agilité. Ils travailleront leur endurance et leurs potentiels sensoriels. Ils laisseront parler leur animalité. Les accidents y seront fréquents.

Le meurtre y est possible mais il n'est pas célébré. Les funambules connaissent la valeur d'une vie et les souffrances vengeresses qu'entraîne une mort. Nous leur faisons confiance. Ils savent qu'une action provoque toujours des effets. Ils les assumeront.

*Eurus Gallus et Piteraqa Cobein : Les Fondations du Marc.
20 mars de l'an 34 post G.M.*

Image 1 : **Orgie païenne**

- LES RACINES DU MARC ESQUISSEURONT LA BEAUTE
DES CORPS.

LES SAVOIRS SENSUELS VENUS DES MONDES SANS
MORALINE NOURRIRONT LES JEUX RAFFINES DE
NOTRE PEUPLE. LES FUNAMBULES NIERONT
L'EXCLUSIVITE SEXUELLE CAR LES CORPS NE
DOIVENT SE POSSEDER QUE LE TEMPS D'UNE DANSE
POUR EVITER L'OBSESSION, LA CRISTALLISATION,
L'APPAUVRISEMENT

DE L'AUTOMATISME AMOUREUX.

ILS APPRENDRONT LA VOLUPTÉ.

LES FEMMES DU MARC ORCHESTRERONT LA
SEXUALITE DE NOTRE PEUPLE (EN DEHORS DE
CERTAIN RITUELS SEXUELS INCONTOURNABLES) CAR
LA COMPLEXITE DE LEUR PLAISIR EST INFINIE ET
POUSSERA NOS FILS A LA CREATIVITE.

ILS EXPERIMENTERONT L'EROTISME,

ILS APPRENDRONT LA RETENUE.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #69 (L'Élévation).*

Lorsque le petit groupe entra dans les catacombes antiques, la mère louve sentit immédiatement que quelque chose avait changé. Chergui était mutique, Khamsin larmoyant. Ils accusaient, chacun à leur façon, la mort de leur père. Ils avaient suivi Harmattane sans demander où elle allait. Ils voulaient juste s'accrocher à la dernière figure qui leur inspirait confiance et la destination importait peu. Harmattane marchait en tête avec un enfant sous chaque bras. Elle les serrait fort dès qu'elle les sentait vaciller. Elle leur prenait un peu de douleur à chaque étreinte. Seuls les corps se parlaient dans cette épreuve terrassante.

Chinook marchait juste derrière. Elle était fascinée par le mélange de force et de bienveillance que diffusait la milicienne. Elle découvrait la douceur du maternage, la contenance rassurante qui en résultait. Pour un peu, elle aurait presque été jalouse de ces deux petits qui aspiraient la bienveillance de la milicienne.

Tivano fermait la marche. Il était perturbé par la tournure que prenaient les événements. Il aurait aimé prendre une place de sauveur. Il aurait aimé protéger les femmes et les enfants, comme dans ses rêves de milicien. Il était contraint, une fois de plus, de suivre sa collègue dans un endroit qui le privait d'initiative et qui l'angoissait.

Harmattane écarta la tenture rouge passion qui isolait la grande salle des colonnes. Les funambules avaient changé de saison, le ressenti d'Harmattane se confirma.

L'odeur fut la première composante qui frappa les sens du petit groupe. Une odeur de sueur juvénile, une odeur profondément animale, bestiale, sexuelle. L'expression puissante des fluides organiques vitaux

à l'état pur. La grande salle était sous tension. Les jeunes funambules s'essayaient au combat, à l'amour, aux deux parfois. Les lucioles s'agitaient nerveusement. Les salamandres bondissaient de branche en branche, les protéés, d'ordinaire si placides, clapotaient en surface, toute la faune de l'ombre exacerbait l'excitation, en miroir. La mère louve, qui espérait retrouver le calme qu'elle avait quitté pour entourer les enfants d'Haboob d'une torpeur bienveillante, en fut profondément désappointée.

- C'est quoi ces macareux⁶³? demanda Khamsin, des sanglots encore dans la voix.

- Tu ne devais pas les éclater, Harmattane ? renchérit Chergui d'une voix d'outre-tombe.

- C'est compliqué, les garçons... Certains sont très sympathiques. Je n'ai pas encore trouvé celui que je cherche... PIT' !

Piteraqa discutait avec Peyre au fond de la salle. Il arriva en courant et embrassa fougueusement son aimée. Tivano et Chinook n'apprécièrent pas. Khamsin et Chergui comprirent les raisons profondes du pacifisme d'Harmattane.

Les autres funambules s'attroupèrent joyeusement autour de la mère louve.

- Attends, Pit'... Ce n'est pas le moment... puis, aux funambules. J'ai amené des invités. Traitez-les comme vous m'avez traitée. Ils reviennent tous d'une longue épreuve. se tournant vers son amant, Pit', j'ai besoin de toi. Il faut que tu ailles chercher

⁶³ Oiseau marin au bec coloré.

deux corps pour une mort fumée. Ils sont dans une boutique de voyance qui a brûlé, au sud de la strate caïmans. à son oreille, Le plus calciné surtout. C'est le père des petits.

- Mais... Il y a un rituel prévu ce soir...

- *Les gens faibles ne plient jamais quand ils le doivent.* susurra Tivano en regardant ses pieds. La provocation acide passa complètement inaperçue.

- Piter'...

- Oh et puis après tout, on peut reculer le rituel. H. n'est pas revenu alors... Je vais te chercher ça. Bayal! J'ai besoin de toi. On va sortir tous les deux.

- Parce que si H. avait été là, tu aurais refusé ? lança la mère louve belliqueuse

- Harma'... On y va, c'est l'essentiel.

Harmattane emmena la petite troupe dans sa chambre et demanda des hamacs pour tout le monde. Elle souhaitait protéger ses compagnons avant de les présenter aux funambules. Elle les savait fragilisés. Ils n'étaient pas prêts.

- Reinette, j'ai besoin de toi... Tu préparerais un petit repas pour mes amis ?

Reinette regardait l'étrange groupe de ses grands yeux curieux. Puis elle adressa un immense sourire à la mère louve avant de filer aux "cuisines" du Marc.

- Jade, tu pourrais nous servir un petit remontant ? On en a tous besoin, je crois...

- Quelque chose de fort, mère louve ? demanda la funambule en regardant les deux enfants de Haboob.

- Oui, s'il te plait. Khamsin et Chergui sont des hommes maintenant. Ils ont passé leur initiation au monde adulte, à la manière des caïmans.

Chergui avait été touché par la marque de respect que lui avait témoigné Harmattane. Mais il restait nerveux.

- Pourquoi tu restes avec ces deux-là, Harmattane ?! Un 'licien et une sorcière ! Les deux ennemis de mon père !

- Chergui ! Le "licien" est un ami. Ton père l'a libéré de prison je te signale ! Il avait du respect pour lui. Quant à la sorcière, elle a vengé ton père. Alors baisse d'un ton !

Khamshin prit la parole.

- Mais... Les corps que l'autre type doit ramener avec son copain chevelu... C'est papa ? Et l'autre c'est qui ?

Harmattane prit une grande inspiration pour répondre à Khamsin.

- Oui, c'est ton père. Les gens d'ici ont une façon particulière de célébrer leurs morts. Elle peut vous faire du bien. L'autre corps. C'est le chef du quartier Sud.

- Mais Pourquoi ?! hurlèrent les deux enfants.

- Mamywata était une mère violente. Mais c'était une mère pour Chinook malgré tout. Elle a le droit de la pleurer. Tout comme vous.

Chinook se tortilla, gênée.

- Milicienne... Les *shamoutas* et les *desmadres* ont leurs traditions de deuil aussi. Il ne faut pas fâcher le

crocodile. Les deux clans n'apprécieront pas que tu rassembles "l'huile et le feu". Même dans la mort.

- Comment ! Vous ne savez pas ? intervint Tivano.

Le Mélancolique a rallié les deux clans autour des oncles. Ils préparent une attaque combinée sur la Fine Cité. Les guerres entre quartiers nord et sud n'existent plus. *"Quand le chat n'est pas là, les souris dansent"*

Le tintement mat des verres en argile qu'apportait Jade, punctua la conversation.

- Harmattane. elle a des tâches de naissance bizarres qui bougent la grosse fille.

- Tais-toi et bois ton verre, Khamsin ! Tivano, Chinook, Chergui, Khamsin, et toi, Jade, reste avec nous... Je vais tout vous expliquer.

La conversation dura quelques mois d'éphémère⁶⁴. Un funambule curieux passait parfois sa tête à travers la tenture pour écouter puis repartait à ses occupations rouge passion.

Puis Chergui s'emporta :

- Mon père est le chef caïman. Il sera enterré chez les caïmans !

Jade voulut lui répondre

- Mais... Petit homme. Les morts sont révéérés ici. Tu ne le regretteras pas. C'est une grande faveur que

⁶⁴ Une quinzaine de minutes (plus de trois mois d'éphémère).

t'offre la mère louve ! C'est un don précieux que te propose mon peuple...

- M'en fous, la grosse.

- Baisse d'un ton, Chergui !

- Non ! Toi baisse d'un ton ! Tu nous emmènes chez les macareux à tâches, tu veux faire ta fête des morts sur mon père. C'est mon père !

Khamsin se remit à sangloter.

La mère louve comprit son erreur. Tout le monde n'est pas funambule...

- Excuse-moi, Chergui... On va attendre Piter' dans la Grande Décharge tous les deux, d'accord ? On déposera ton père où tu veux.

Le petit homme aux yeux sombres comprima sa tristesse avant qu'elle n'arrive aux yeux.

- Milicienne. intervint Chinook. Je ne souhaite pas non plus que la Yayé soit amenée ici. Elle est le passé que je ne veux plus voir. Et elle appartient au clan dont je ne suis plus.

- Très bien. Faites comme bon vous semble. Khamsin, Chergui. Si vous voulez revenir, n'oubliez pas que vous avez un foyer ici. Tivano, viens, on va retirer nos uniformes. Si les caïmans nous voient en miliciens, ils n'apprécieront pas. Bayal te prêtera quelque chose à mettre dès qu'il reviendra.

- *"L'habit ne fait pas le moine"*, récita Tivano sans trop écouter ce qu'il disait.

Piteraqa et Bayal arrivèrent vite à la Grande Décharge, chargés des corps d'Haboob et de Mamywata enveloppés dans un tissu funambule.

Harmattane laissa le temps aux enfants de se recueillir. Ceci fait, la petite troupe repartit silencieuse vers le minaret. Ils arrivèrent au cœur de la nuit. Seul quelques flambeaux caïmans dansaient l'instant lugubre. Avant de repartir, Harmattane embrassa fort le petit Khamsin mais elle se contenta de saluer Chergui. Il était hors de portée.

La petite troupe s'assura que les guetteurs caïmans les avaient vus. Ils laissèrent les enfants près des cadavres et retournèrent au Marc.

Dans la grande salle des colonnes aux teintes rouge passion, vibra l'exaltation des funambules. Peyre distribuait de petits bouts de tissus à quelques funambules surexcités.

- C'est un rituel ? demanda Harmattane à son psychologue particulier.

- Oui... En quelque sorte, mon aimée. On appelle ça "l'extinction des feux". C'est une tradition de la saison rouge. Les funambules qui portent les tissus sont des *prométhées*...

Les petits bouts de tissu attiraient les lucioles en masses compactes. Les *prométhées* couraient de la grande salle au couloir et déposaient leur tissu dans une salle plus petite. En quelques mois d'éphémères, la grande salle des colonnes fut plongée dans l'obscurité. Bayal avait déjà rejoint son peuple. Le petit groupe s'installa dans la chambre d'Harmattane. En écartant la tenture, ils avaient une vue imprenable sur la suite des opérations.

- Des tissus ? demanda Harmattane.

- Ils sont imprégnés de phéromones mâles concentrées. Une mixture de Peyre. Ça nous évite

d'arracher tous les champignons. Et puis on reste dans les thèmes de la saison. De nombreuses lucioles mâles attendent dans la petite salle. Aucun être vivant ne sera frustré.

- Tu veux dire que ?

- Oui... C'est une orgie sexuelle à l'aveugle.

Dans la salle des colonnes, éclairée de flambeaux miroitant sur l'eau turquoise, le sol de mousse tendre se changea en magma mouvant de chairs soupirantes.

L'air confiné des catacombes se chargea d'humidité douceâtre. On entendait se perdre les frottements de peau et les éclats de voix dans la nuit câline. Quelques claquements obscènes venaient ponctuer l'océan noir et luxuriant.

- À ce rythme-là, tu auras plein de naissances naturelles, mon amour.

- Je l'espère bien ! triompha Piteraqa.

Tivano était choqué, outré et terriblement excité par la scène.

- Mais ! C'est révoltant !... Ils n'ont pas tous 18 ans ! Que vont dire leurs parents !... Et la pédérastie ?! C'est contre-nature, ils ne voient même pas avec qui ils... Oh mon dieu !

- Calme-toi, Tivano, c'est très naturel au contraire. Et puis dans l'obscurité, personne ne sera laissé pour compte. Ils seront tous comblés et épanouis. Même les moches, les boiteux et les antipathiques !

Piteraqa jubilait intérieurement. En quelques mois, son aimée était devenue plus funambule qu'une funambule.

Tivano, mal à l'aise, croisa le regard trouble de Chinook. Elle avait l'œil en amande. Elle avait l'iris dilaté de gourmandise. La jeune *shamoutas* appuya son regard puis se leva sans un bruit, dans un déhanché explicite, vers un petit couloir rempli de pénombre.

- Bon... Moi je... Il faut que... À tout à l'heure. conclut Tivano en disparaissant à son tour dans le couloir mystérieux.

- Nous voilà seuls et entourés de luxure, mon amour. souffla Piteraqa.

- Viens dans mon hamac. Il y a de la place pour deux.

Image 2 :

Le Retour de H.

- LES RACINES DU MARC ENTRAÎNERONT LES FUNAMBULES AU COMBAT. LA LUTTE EST LE DEBAT DES CORPS. ELLE EST FINESSE ET STRATEGIE. LES FUNAMBULES COMPRENDRONT PAR LES COUPS COMMENT FONCTIONNE UN CORPS. COMMENT ON LE PARE, COMMENT ON L'EVITE, COMMENT ON LE FRAPPE, ET COMMENT ON LE LIT. LES HOMMES COMME LES FEMMES POSSEDENT CE SAVOIR ARCHAÏQUE. CHAQUE CORPS CONTIENT DES POTENTIELS ENDORMIS. ILS APPRENDRONT LE COMBAT.

ILS DEVIENDRONT GUERRIERS.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
De l'éducation mystique bourgeon #07 (Les Fondations).*

Alors que les fondateurs et invités se remettaient mollement de "l'extinction des feux", les funambules, nimbés de lucioles virevoltantes, s'exerçaient déjà au combat. Ils étaient entraînés par les plus aguerris et testaient les innovations du "génie" Sialdo qui passait toutes ses saisons jaunes à étudier des techniques d'arts martiaux de toute époque et de tout continent.

- Lève le genou quand il frappe ! Voilààà ! Oui ! Comme l'eau, Manolle, vive et inattendue !
- Jade ! Tu es trop prudente. frappe-le nom d'un protégée !! Il ne sait pas monter sa garde Bayal !...
Bravooo Reinette ! C'est ça ! Ta clef de bras est parfaite ! Mais surveille ton souffle, c'est la base !

Les cris du maître raisonnaient dans toute la salle des colonnes. La saison rouge passion était de loin sa saison préférée. Peyre, assis sur son éternel fauteuil à bascule, soignait les ecchymoses et les torsions par des onguents de son cru.

Tivano et Chinook buvaient un café coupable.

- Tu ne dis rien, milicien ? Tu sais, j'ai apprécié ta tendresse... Je n'ai pas l'habitude de recevoir tant d'égards.
- Ah... C'est que "*l'amour a ses raisons que...*" Non je... Moi aussi j'ai aimé. Beaucoup.

Piteraqa et Harmattane devisaient joyeusement en dévorant leurs brochettes de salamandre, adossés à un grand arbre sinueux.

Une voix stridente perça la grande salle des colonnes. Le Enki apparut, dressé sur la stèle de pierre. Il s'était faufilé sans que personne ne le voit.

- J'ai des nouvelles des sous-hommes de la Cité sans Rêves ! La guerre civile a éclaté ! Les caïmans ralliés sous une même bannière affrontent les miliciens. Les emplumés suintent la peur ! Ils veulent fuir la cité insipide qu'ils ont créée. Et ils croient que je vais les y aider ! il ajouta comme pour lui-même. Les Kakapos... Ils vont rater le meilleur moment... Et je ne parle pas de cette insurrection pathétique.

- Toi qui la célèbres devant ton peuple, tu as peu d'égards pour la vie...

Harmattane avait laissé glisser cette phrase entre ses dents. Le mépris qu'elle ressentait pour cet homme à la sueur acide avait amplifié la portée sonore de sa réaction.

- Au contraire petite louve, c'est dans la menace que la vie s'exalte ! Mais je connais des moyens plus doux d'exalter la tienne. Je te montrerai des choses que ton gentil psychologue ne soupçonne même pas.

Des funambules aux lucioles, tous les êtres vivants de la grande salle des colonnes s'étaient figés. Tout le monde ressentait la tension lourde du conflit. La haine de la louve pour le Enki diffusait des vagues prédatrices. Harmattane se leva froidement et s'approcha de la stèle de pierre noire.

Le Enki s'accroupit, comme pour s'adresser à un enfant capricieux.

- Petite louve, Tu...

Elle attrapa le Enki par le col et le jeta à terre de sa main intacte. Puis, en plaquant son talon sur le torse squelettique, elle tira la longue lame de sa cheville et pointa la gorge. Piteraqa retint son bras.

- Harmattane !... S'il te plaît...

H. ricanait.

Sombrelune gronda.

- Tu te crois des nôtres, mère louve ? Tu cherches à répandre le sang ici, depuis le début. Tu trompes peut être les jeunes funambules mais moi, tu ne me trompes pas.

- Sombrelune ! Ne te mêle pas de ça ! cria Piteraqa indigné.

La jeune femme aux taches mouvantes plongea son regard effilé dans celui de Piteraqa. Il y découvrit une colère sourde.

Sombrelune quitta la grande salle en courant.

Le Enki, amusé, poursuivait ses provocations douteuses.

- Tes caresses sont sauvages, mère louve. J'aime ça.

Harmattane observa le petit attroupement de funambules qui s'était formé. Tous retenaient leur souffle. Leurs yeux trahissaient un mélange de peur, d'excitation et d'espoir.

Elle se tourna vers son homme.

- Comment veux-tu que je t'aime si tu t'aplatis devant ce type !

- Oh... La louve marque un point ! ricana le Enki, assis par terre.

Harmattane tourna le dos et regagna sa chambre.

Image 3 :

Le Réveil de la louve

LES RACINES DU MARC SONT EPUISEES. ELLES
DOUTENT DE TOUT. ELLES DOUTENT D'ELLES-MEMES.

*Extrait du manuel d'éducation du jeune funambule.
Griffonnage en bas de page de PiteraQ datant du 26 janvier 48
post G.M.(date de la mort du vieux Gallus).*

Harmattane préparait son paquetage, écœurée et furieuse. Pit' était si loin depuis l'altercation avec le Enki. Elle avait deviné la nature perverse de la relation que son homme entretenait avec ce "H.". Un lien de soumission qui l'éloignait de tout. Le genre de lien que la louve, éprise d'orgueil et de liberté, ne pouvait tolérer. Elle avait donc choisi la douleur de la séparation.

Perdue dans ses pensées opaques, Harmattane n'avait pas senti la présence de Jade, appuyée contre le pas de l'entrée de sa chambre.

- Mère louve ? J'ai parlé aux funambules. Ils veulent que tu restes. Je veux que tu restes.

- Jade, je ne peux pas.

Harmattane réprima une émotion puissante.

- Mère louve. Tu ne peux pas nous abandonner ! Pitera aussi il...

- ARRÊTE !

Harmattane avait hurlé ce dernier mot, au bord de la rupture.

Jade le comprit. Reinette, cachée derrière la tenture, arriva en renfort.

- Mère louve, moi je ne te retiendrai pas. Mais je veux te montrer quelque chose avant. Ce sera rapide.

La jeune funambule aux yeux immenses tenait une petite clé. Elle connaissait le pouvoir attendrissant de son regard sur la mère louve. Peu de gens pouvaient y résister.

- Qu'est-ce que tu veux me montrer, Reinette ?

- Viens, c'est par là.

Reinette et la mère louve, suivies de Jade, s'arrêtèrent devant la troisième porte en fer, au fond du petit corridor. C'était la porte qu'Harmattane n'avait pas encore ouverte. Reinette tendit un petit morceau de champignon aurolé de lucioles à la mère louve.

- Tu es sûre, Reinette ? La mère louve n'en n'aura pas besoin.

-Mais si, Jade ! Il faut qu'elle comprenne. Fais-moi confiance.

Les petites funambules prirent d'innombrables précautions pour ouvrir la grande porte en fer. Harmattane, curieuse, s'engouffra dans la pièce. La grande porte se referma sur son dos, dans un grincement glacé. La milicienne entendit nettement le cliquetis de la clé.

- Reinette ! Jade ! Ouvrez tout de suite la porte ! Ce n'est pas drôle !

Dans le petit corridor, Reinette et Jade se regardèrent.

- Reinette ! Qu'est-ce que tu fais ?!

-Ne t'en fais pas, grande sœur, c'est la meilleure solution.

- Quoi !? De l'enfermer pour l'empêcher de partir ? Une solution de protéine malade oui !

- Tu ne comprends pas, grande sœur... J'y suis allée quand Frisé est mort. Et je l'ai trouvé.

- Trouvé quoi ?

- Ce que cherche la mère louve.

Harmattane pesta. Elle se retourna et observa la pièce. La lumière douce que projetaient ses lucioles s'y répartissait de façon étrange. Certains endroits qui auraient dû être éclairés restaient dans la pénombre.

Les lucioles de sa torche s'agitaient nerveusement.

- Jade ?... Reinette ?... Vous m'entendez ? Qu'est-ce qu'il y a dans cette salle ?

La mère louve sentit monter une terreur indicible tandis que la pénombre se répandait. Elle évoquait un chaos vivant et inégal qui dévorait l'espace. Elle s'approchait comme un animal informe.

«Qu'est-ce que ?!»

La pénombre entoura vite la milicienne. Les lucioles se resserraient autour du morceau de champignon. Leur lumière se comprimait peu à peu, dévorée par une obscurité vorace. La louve eut l'impression de suffoquer lorsque cette pénombre dévora la dernière lueur de sa torche dans un frémissement d'ailes noires. Et puis les créatures de l'ombre attaquèrent ses yeux. La milicienne, dans un réflexe paniqué, verrouilla ses paupières et se recroquevilla en foetus dans un coin de mur.

Après un long moment d'apnée, Harmattane reprit sa respiration, tremblante. Durant sa panique, elle s'était déplacée. Elle avait perdu toute notion d'orientation.

Ces créatures... elles ne dévorent que la lumière. Je sens encore mes lucioles prostrées sur le bout du champignon. Elles sont juste... Éteintes.

Harmattane posa délicatement son morceau de champignon sur le sol froid de la salle. Elle se releva doucement, les yeux fermés, en s'appuyant sur les

parois rocheuses. Elle cherchait maintenant la porte en fer, à tâtons, en suivant les murs, frôlée par les ailes noires et trébuchant sur les irrégularités du sol. Au bout d'un moment inquantifiable, la main valide d'Harmattane rencontra le vide.

Un angle de mur ? Une excavation ?

Sa main balaya verticalement l'espace vide. Elle retrouva la roche plus bas.

Non, juste une petite cavité.

Harmattane souffla sur une aile noire qui cognait son visage. Sa main rencontra un objet.

Une plaque... En bois sans doute.

Elle buta sur quelque chose de froid et de mou fixé dessus... Agrafés?... Plusieurs choses... Presque rondes... Avec au bout des... « NON !... DES SEINS! DES SEINS DE FEMME !!! »

Le hurlement de la mère louve avait filtré à travers la porte en fer.

- Ça y est. murmura Reinette le regard sombre. Elle a trouvé.

La salamandre (salamandra, salamandra)

Edition999 propose gratuitement ce livre

Une poignée de mythes oubliés racontent que la salamandre tachetée est un messager du diable.

Ces créatures fragiles et craintives ont longtemps été victimes de ce qu'on peut appeler l'ironie du sort...

Lorsque l'homme était encore un enfant du mythe, les salamandres voulurent s'abriter entre ses murs qui protègent du froid et des prédateurs,

"L'homme est notre salut", disaient elles,

"sa modernité sauvera notre race de la sauvagerie naturelle", disaient elles, "nous devons conclure le pacte de symbiose", disaient elles.

Beaucoup se réfugièrent dans les cheminées, au contact du bois mort, dans la cendre tiède.

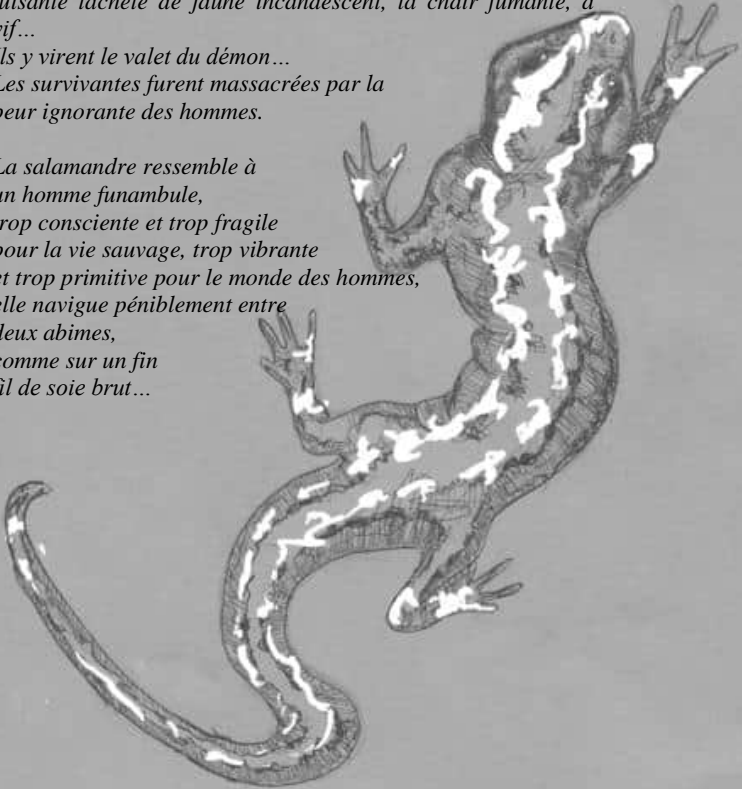
Mais les hommes invoquèrent le feu meurtrier.

Lorsqu'ils aperçurent les salamandres, comme vomies des flammes, les yeux révoltés de terreur, leur peau noire et luisante tacheté de jaune incandescent, la chair fumante, a vif...

Ils y virent le valet du démon...

Les survivantes furent massacrées par la peur ignorante des hommes.

La salamandre ressemble à un homme funambule, trop consciente et trop fragile pour la vie sauvage, trop vibrante et trop primitive pour le monde des hommes, elle navigue péniblement entre deux abîmes, comme sur un fin fil de soie brut...



Troisième paysage :

En Suivant les Vents Métalliques

Avez-vous déjà éprouvé la langueur des
paysages aux trop lointains horizons?

Le Vaste Automate Bucolique résonne comme
un battement sourd. Il ralentit toute pulsation...
Comme le cœur engourdi d'un animal hibernant,
comme une rengaine lancinante sur son antique
disque rayé, comme une éternelle agonie.

Les jeunes l'ont fui comme on s'échappe des
bras faibles et lourds de papy.

Les papys y sont morts.

Une seule entité y a pullulé, la machine.

Le Vaste Automate Bucolique s'endure comme
un étai sans parois dont les cris mécaniques
résonnent avec humilité.

La vie végétale y gémit discrètement son
éternelle reddition.

Le perpétuel bal robotique brasse sa victoire
avec une inlassable et mesurée satisfaction.

Comment le mort a-t-il pu asservir le vivant ?...
Le paradoxe provoque un malaise indéfinissable

...

Un arrière-goût de fin des temps.

Recul Mythorique

«Beaucoup d’entre vous me demandent encore ce qu’est un marco-mythorien. Eh bien vous m’épuisez avec vos questions idiotes ! Surtout toi, Petit-Poil !

Je reprends donc la définition en espérant profondément que vous suivrez un peu mieux, cette fois-ci.

Les marco-mythoriens ont remplacé les historiens après l’Apocalypse Sensorielle. L’Apocalypse Sensorielle qui a marqué l’avènement de l’âge... De l’âge ?

Oui ! Très bien, Fine-Gaîté. De “l’âge funambule“!
Ne te réjouis pas trop vite, Fine-Gaîté. C’était une question facile.

Bien. J’ajouterais, pour que ça rentre dans vos petites têtes de salamandres, que le statut de marco-mythorien puise sa genèse au bourgeon #09 de votre manuel d’éducation, à la racine : « Les Fondations»⁶⁵.

Je vous rappelle aussi, en passant, qu’au-delà des nombreux écrits relatant l’Histoire des hommes d’avant Grande Mutation, toutes les bases mythoriques de notre peuple prennent racine sur les quatre grands ouvrages de références : *Le Manuel d’Éducation Funambule*, le *Jungle Book* de notre aïeul fondateur Piteraqa (vénéré soit-il, révééré soit-il), L’ouvrage : *La Fine Cité, Rêve ou Cauchemar* du père fondateur Gallus (vénéré soit-il, révééré soit-il) et les *Mémoires de la Grande Reinette* (vénérée soit-elle, révéérée soit-elle). La grande Reinette est l’une

⁶⁵ Voir le deuxième Paysage, *Là Où Vivent les Salamandres*, p284.

des premières funambules “née de soupe“, mes enfants. vous lui devez, à elle et son frère amant le sous-homme converti Khamshin, l’adoucissement de vos initiations et la maîtrise des longs sauts.

Tous nos aïeux fondateurs ont été fumés il y a plus de six millions d’éphémères⁶⁶.

Ceci étant dit, j’aimerais vous présenter, en préambule, le grand mythe du Vaste Automate Bucolique, surnommé par nos marco-mythoriens : “la mère mal aimée“.

Comme vous le savez, le Vaste Automate Bucolique était la terre fertile des sous-hommes post Grande Mutation. Il était l’image de l’opulence. Il représentait le sein nourricier. Mais les sous-hommes d’alors étaient ingrats. Tel des nourrissons avides, ils suçaient leur mère végétale goulument, sans se préoccuper des souffrances qu’ils lui infligeaient.

Oui, mes enfants, les sous-hommes ne comprenaient pas les fondements du naturel. Il cultivaient des “champs“ ! Des “champs“, les enfants ! Cette hérésie artificielle qui nie l’essence du vivant, ses symbioses profondes et ses intérêts mêlés. La vie est diversité, mes petits, ne l’oubliez pas. Nos sous-ancêtres avaient choisi de ne cultiver qu’un seul végétal par “champs“, en grande quantité. Ils l’empêchaient d’accomplir ses symbioses avec d’autres végétaux ou les animaux essentiels à son accomplissement. Ils l’arrosaient de substances chimiques à l’aide de leurs automates grotesques pour le maintenir en vie. Ils contenaient “la mère mal aimée“ dans un état de coma sinistre pour

⁶⁶ Environ cinq mille ans.

dévoré son corps malade, encore et encore, jusqu'à la nausée.

Mes petits funambules, cette espace géographique appelé « Le Vaste Automate Bucolique » par les anciens et les sous-hommes représente la grande figure mythorique de l'enfant avide et autocentré qui se gave sans rendre. L'autolâtre inconscient dont nous devons toujours combattre les relents néfastes en nous...

Ce premier mythe est chargé de connaissance. Il évoque la bouche suceuse du bébé. Il illustre l'inconscience égoïste du sous-homme. Il révèle la régression totale de ce groupe humain, nos ancêtres. Je vous ai décrit ce premier décor en mythorien, sans objectivité feinte, sans en oublier l'essence symbolique. Laissez-moi vous conter maintenant, sans *moraline* ni pudeur, les terribles événements qui s'y sont déroulés. »

Séquence 1 :
Le réveil de la louve

“...Qui est le plus sexuellement tordu du Marc ?“

(Harmattane Fenhir)

Interlude : Aquilon le fauconnier.

Ce matin, elle attend son café. Ça fait deux jours qu'on a épuisé nos réserves. Je sais aussi qu'elle a mal au crâne. Je le devine à ses yeux qui penchent vers le sol. Ce n'est pas le mal des passerelles, non, c'est les odeurs de la Grande Décharge. Foutue strate de fiente ! Mais j'ai enfin les moyens de nous sortir de là.

J'ai mis des plumes de côté. Beaucoup de plumes. Avec ma femme et mon poussin, on n'est jamais parti en vacance aux terrasses. On n'a jamais acheté de viande de Quetzal. On n'a même pas pris d'holotélé. Mais heureusement, Libeccio me prête la sienne parfois, pour qu'on puisse en parler ensemble.

J'ai trente ans de plumes qui dorment à la banque avicole ; de quoi quitter cette foutu strate de fiente ; de quoi monter aux Dindons. Je n'aurais peut-être pas dû mais j'en ai parlé à Libeccio l'autre jour, au Bird⁶⁷. C'était juste après le volflotte⁶⁸ de trop...

Je sais que Libeccio va bientôt monter en strate aussi. Mais il a trempé dans des affaires illégales pour ça. Il connaît des caïmans et son petit frère bosse dans la milice. Il a vendu des infos aux caïmans. Il m'a même confié que c'était à propos de leur fichier central. Il a ramassé un beau paquet de plumes. Je ne jouerai pas à ça. Je joue déjà assez au passerellionnaire et, vu que les grattages et les tirages me rapportent à peine de quoi m'envoyer un petit verre gratuit de temps en temps, je ne miserai

⁶⁷ Café des Drontes.

⁶⁸ Boisson alcoolisée typique des basses strates. Dérivée de la vodka. Un embryon de gobe-mouche y macère durant de longs mois avant consommation.

pas ma peau pour des quinteux⁶⁹. Les caïmans sont des barbares. Je le répète tout le temps à Libeccio. Tôt ou tard, il aura des fientes.

Enfin, bref, on prenait motte⁷⁰ aux Bird pour décompresser. Ce soir-là, comme tous les vendredis soirs, c'était la soirée "lâché de volflotte"⁷¹.

Le patron sait bien qu'il pourrait avoir des problèmes avec les milices à cause des mini-lévitants. Mais moyennant sept plumes par consommateurs, en envoyant ses verres à travers le café, il sait que ça lui rapporte gros. Et puis Libeccio et moi, on adore ça ! On est sans égal pour attraper les volflottes en pleine rasée d'air⁷². Libeccio dit que c'est la déformation professionnelle qui nous donne ce talent. On en a attrapé beaucoup trop ce soir-là. J'étais imbibé. J'ai trop parlé. Je lui ai confié mon projet de monter en strate. C'est là que Libeccio m'a parlé du marabout. Il m'a dit : «Aiglon, t'es tendu en ce moment.»

C'est vrai. Je suis tendu. Je suis né dans la strate des drontes. J'y ai grandi, j'y ai vécu. Je lui ai parlé de ma peur de monter aux Dindon ; que ça me tendait sévèrement, rapport au changement. Tout est plus cher là-haut. Et puis tout est différent aussi. Alors il m'a dit : « Ecoute, Aiglon, ta montée en strate,

⁶⁹ terme de fauconnerie désignant un oiseau de mauvaise affaire. Aiglon parle ici des caïmans.

⁷⁰ Prendre motte est un terme de fauconnerie désignant l'oiseau qui se pose à terre.

⁷¹ tradition des cafés et bars des basses strates consistant à équiper les verres d'alcool de mini-lévitants pour les faire voler de manière aléatoire dans la salle. Les clients pouvant essayer de les attraper à leur guise.

⁷² Raser l'air. Se dit de l'oiseau de vol qui plane.

c'est la meilleure chose qui pouvait t'arriver, à toi et ta petite femme. Et j'en sais quelque chose ! Si t'es tendu, il faut que tu ailles voir le marabout. C'est le meilleur. J'ai un copain aux caïmans qui aurait même vu les Firmos passer chez lui. Et c'est pas si cher ! »

Je lui ai demandé: « Pour quoi faire ? ». Il m'a répondu avec son air mystérieux : « Pour contempler ton avenir ». Et il a rajouté : « Tu es tendu parce que tu es chaperonné⁷³ par ta peur. Tu as besoin d'un vol d'amont⁷⁴ pour y voir clair et le marabout peu t'aider».

On dira ce qu'on veut de Libeccio et de son amour pour les filouteries mais il est de bon conseil.

Fin de l'interlude.

⁷³ Le chaperon est le masque de cuir utilisé pour aveugler le faucon.

⁷⁴ Terme de fauconnerie désignant le faucon qui se tient en vol au-dessus du fauconnier. On peut traduire cette expression de Libeccio comme un conseil pour prendre du recul sur soi-même.

La Fine Cité couvait un malaise sec, une anxiété silencieuse. Son carburant n'alimentait plus ses habitants. L'approvisionnement en café s'était arrêté brutalement. Depuis quelques semaines, les passerelliens prévoyants vivaient sur leurs réserves. Les autres serraient les dents.

Les médias d'Hermes gardaient le silence, les industries de Terra-Prima étaient sourdes aux cris du peuple, les milices de la Katraz ne scrutaient le malaise qu'à travers la recrudescence de faits divers inquiétants.

Cette suite de drames individuels dessinait à l'encre invisible la détresse de masse en gestation. Elle décrivait sans mots la mutation mijotante, du bassin au chaudron. Et le grand caïman remuait frénétiquement le fond trouble, ramenant peu à peu les impuretés en surface.

Nous étions à la fin d'un monde. Nous étions à bout de souffle. Le décompte de la chute avait commencé. Mais les hommes de recul savent comme l'agonie peut durer.

Un bon chef aurait vite pressenti les deux alternatives possibles face à cette sombre colère de masse : l'action ou la fuite. Les trois Firmos avaient déjà tranché.

Sous la couche crasseuse du plancher de cette citée en carence, dans les catacombes antiques, que les pères fondateurs avaient appelé le Marc non sans une ironie toute actualisée, une sombre colère individuelle venait d'éclorre.

La colère d'Harmattane devenait fureur. Elle était sortie de cette salle étrange qui contenait une obscurité vivante et vorace. Elle avait appelé Piteraqa qui l'avait retrouvée dans sa petite alcôve du Marc.

Elle avait disposé l'objet immonde juste devant sa silhouette nerveuse, assise par terre, en tailleur. Elle espérait la réaction de l'homme.

L'objet immonde était une fine plaque de bois brut d'environ un mètre sur soixante centimètres. Cinq paires de seins blafards y étaient impeccablement embaumés et agrafés. Le bricolage aurait pu être pris pour un moulage en bas-relief. Mais les quelques tâches brunes qui souillaient certaines agrafes trahissaient l'origine organique de l'œuvre.

En deuxième position de cette série sordide, Harmattane reconnut aisément la poitrine de Dzhari. Elle en déduisit que la première paire de seins appartenait à la toute première victime, Maloja-Agathe. Elle avait découvert les trois autres paires de seins. Trois autres meurtres avaient été commis durant son séjour au Marc. Trois autres femmes étranglées et mutilées, qu'elle aurait pu sauver.

Le co-fondateur du Marc contempla l'objet d'un air grave. Il leva ensuite les yeux vers sa louve.

Un trophée macabre. Fiente ! Quel que soit l'auteur de cette horreur, il est allé trop loin. Je ne pourrai pas le sauver. Elle attend... Mon indignation ? Non, elle a passé ce stade. Mon soutien ? Non, elle me méprise toujours... Je sais.

Piteraqa écarta vivement la grande tenture carmin qui contenait l'espace de la mère louve. Son regard autoritaire sondait l'immense salle suante des colonnes.

« SIALDO ! » hurla-t-il à l'intention du maître d'arme funambule .

Le combattant, encore dégoulinant d'exercices, déboula en petite foulée dans l'alcôve. Quelques funambules curieux s'amassèrent derrière la tenture. Une pause dans l'entraînement était plus que

bienvenue et la curiosité était une qualité reconnue du petit peuple.

- Tu as une explication pour ça, jeune funambule ?

Piteraqa pointait l'objet immonde.

- Non. Je peux retourner à l'exercice, Piteraqa ?

Piteraqa qualifia le jeune funambule d'une gifle percutante. Celui-ci chancela un moment puis envoya son talon au visage du psychologue en lui ouvrant généreusement l'arcade sourcilière. De mémoire de funambule, le combat qui suivit fut digne d'une saison rouge passion. Oh !, bien sûr, il n'excéda pas la minute. Aucun combat avec Sialdo n'excédait la minute. Mais Piteraqa pouvait garder la tête haute. Il s'était défendu avec la vivacité et la bravoure qui honorait son rang de co-fondateur.

Et il avait évité la fracture.

Sialdo et les funambules reprirent leur entraînement, ragaillardis par cette passe d'armes. Ils avaient perçu cet instant comme un encouragement du père fondateur bien-aimé. Ils se consacrèrent plus ardemment dans l'exercice. Chaque nouvelle lutte débutait maintenant par une gifle généreuse. C'était aussi ça, l'esprit de la saison rouge passion.

Harmattane regarda son psychologue avec tendresse et stupeur. Il était allongé à sa droite et tenait douloureusement son torse en toussotant du sang.

Quand je pense que je suis tombée amoureuse de ce kakapo... Il est dépassé par les événements. Il voulait juste me montrer son courage. Courageux kakapo.

- Et maintenant ? cracha Piteraqa à son aimée avec un sourire sanglant.

- Maintenant, on réfléchit un peu. répondit la mère louve tendrement.

Le co-fondateur se rassit péniblement en face d'Harmattane. Il sur-jouait sa douleur pour obtenir de la compassion amoureuse. Et le stratagème fonctionnait.

- Pit', mon amour, tu les connais tous. Ce sont tes enfants. Qui pourrait faire une chose pareille ? Qui... Qui est le plus sexuellement tordu du Marc ?

- Excepté H. tu veux dire ? Je ne sais pas, Harma'... Ils ne manquent de rien de ce côté-là. Mais es-tu sûre qu'il s'agit bien de sexe ?

- De quoi d'autre ?

- Je ne sais pas...

Piteraqa savait. Il avait pensé et institué les grands interdits de son peuple. Il fit encore preuve de courage devant l'attente impatiente de sa belle. Il énonça la souffrance cruelle qu'il avait consciemment infligée aux funambules. Il nomma son erreur mortelle :

- Le besoin de maternage peut-être...

Piteraqa aurait voulu mourir à cet instant. La culpabilité lui rongeaient les entrailles depuis un certain temps déjà. Il se sentait plus malfaisant que le funambule assassin lui-même. Il avait rejeté cette réalité limpide par honte. La conséquence de ses actes était devant ses yeux.

On ne prive pas des enfants de mère impunément...

Le jeune fils d'oiselle aimait éperdument les femmes. Il les aimait peut-être trop. Il les aimait au

point de s'y abandonner, de s'y oublier complètement. Mais il avait gardé cette méfiance viscérale envers les mères depuis qu'il avait été chassé de sa maison close, par Rose et les autres. Il avait alors développé son étrange code pour préserver ses enfants de l'amour passion. Celui qui aspire le corps et l'âme vers un unique but, l'oubli de soi.

Les mères ramollissent l'homme. Elles ne chérissent que l'enfant. Elles le castrent, elles le cadrent, elles le bercent et l'endorment. Elles le chassent au moindre signe de virilité. "les funambules n'auront pas de mère"... C'est ce que je pensais. J'ai été kakapo. J'ai créé un monstre.

Cette culpabilité rampante avait pris racine dès l'évocation du premier meurtre, celui de Maloja. Elle avait subrepticement creusé le doute du cofondateur jusqu'à l'éclabousser d'une révélation glaciale. Cet assassin recherchait sa sécurité affective avec la créativité amoralisée du funambule. Il l'avait trouvée en dehors du Marc, chez les sous-femmes. Il la collectionnait maintenant, compulsivement et méthodiquement. Il remplissait à sa manière le vide glacé de l'éducation funambule. Son éducation.

Harmattane, quant à elle, saisit l'intuition géniale qui venait d'éclairer son esprit. Elle se leva d'un bon en attrapant le bras de Piter' et l'entraîna vers la salle des statues, cette pièce étrange qui recueillait les œuvres des aspirants funambules.

- Là ! cria la mère louve. Qui a fait la salamandre avec les grosses mamelles humaines ? puis, en lisant l'étiquette. Qui a sculpté "mama"⁷⁵ ?.

- Oh ! Fiente. Pas lui. soupira l'homme accablé.

Piteraqa fit silencieusement son sac à dos en prévision d'une longue traque. Il connaissait ses enfants et leurs aptitudes exceptionnelles. Il avait déjà mesuré l'ampleur de la tâche qui les attendait, lui et sa milicienne.

La mère louve, entrait en zone d'exécution.

⁷⁵ Voir le deuxième paysage *Là où Vivent les Salamandres* au chapitre *image jaunie*.

Séquence 2 :
la dernière chasse
caïman

“Nous voulions juste vivre comme vous.”

(le Mélancolique)

Interlude : Aquilon le fauconnier

J'aime mon métier. Il est mal payé, on n'est pas considéré et on reste debout sur les corniches des heures, à s'en faire rouiller les jambes. Mais pour moi, il est magique. Les collègues râlent. Ils oublient d'où on vient. Nos anciens d'avant Grande Mutation étaient des foutus éboueurs. Ils ramassaient la fiente des gens. Nous, on est devenu des chasseurs. J'ai lu quelque part que les chasses au faucon étaient réservées aux seigneurs dans les temps antiques. L'histoire est ironique. Mais elle rit à mes côtés alors, je lui pardonne, en seigneur.

C'est dans ces moments-là que je me vis. On monte sur les corniches des tours, sous les vents métalliques du petit matin, face aux soleils artificiels. On fait face au vide. On contemple l'abîme. Moi, je m'éloigne de mes collègues avec mon faucon. Ils ont l'habitude, ils me pardonnent.

Une fois seul, j'entre dans le regard de mon faucon. Il me regarde aussi. On se comprend. Si le patron me voyait, il dirait que ce temps-là, c'est des plumes perdues. Mais je sais que ce temps est précieux. On se donne de la force. On se jauge aussi. On devine quand l'autre est soucieux. On réagit en conséquence.

Quand on est prêt, il abandonne sa perche pour rejoindre mon poing. Il sert toujours l'avillon⁷⁶ gauche plus fort sur mon gant, dans une étreinte discrète et rapide. Il me dit qu'il me reconnaît, qu'il a confiance. Je lui réponds en serrant mon poing. Je

⁷⁶ Ongles du pouce (ou doigt de préhension) de l'oiseau de proie.

flatte son manteau de la gorge aux penne⁷⁷ avec tendresse et respect. Je le caresse avec les mots et les yeux. C'est un seigneur de l'air, mon faucon. Il n'aimerait pas les cajoleries d'enfant que mes collègues distribuent à leur bête. Je ne lui ferai jamais cet affront. C'est lorsqu'il tourne son oeil vers le vide que je le sais prêt. Je le jette sur les gobe-mouches. Il déploie ses ailes dans un claquement de fouet puissant. J'aime son cri de chasse ; il m'ouvre des tripes à l'âme. On prend les vents. On monte sur l'aile⁷⁸ en se jouant de l'abîme striée de passerelles. Lorsqu'il tourne en amont des nuées de gobes-mouches, je sais exactement sur lequel on va fondre. Je sais aussi qu'il attend mon signe. Lorsqu'il l'a vu, il pointe et frappe sa proie en descente sans qu'une seule plume ne se détache. Il ramène les gobe-mouches comme des cadeaux. Il les dépose dans mon gant avec une grande délicatesse. Notre lien est fort comme la silice. Les collègues ne comprennent pas ça, mais ça ne fait rien. Parfois, je lui laisse sa chasse. Mes collègues ne comprendraient pas ça non plus. Chaque gobe-mouche vaut un quart de plume. Alors un gobe-mouche mangé, c'est un quart de plume perdu. Mais, à la fin de la journée, quand on fait les comptes, j'ai presque toujours une plume entière de plus. Cette journée passe aussi vite qu'une descente de faucon.

Je vais rencontrer le Grand Marabout.

Fin de l'interlude.

⁷⁷ Grandes plumes des ailes et de la queue.

⁷⁸ "Monter sur l'aile" se dit de l'oiseau lorsqu'il incline une aile et s'élève par le mouvement précipité de l'autre.

*Le 21 Mars de l'an 48 post G.M.,
14H02 - Strate des caïmans - Quartier général des
caïmans coalisés - 666ème palier - le minaret
antique*

Chinook et Tivano arrivèrent en début d'après-midi au minaret en ruines. Ils avaient décidé de quitter le Marc d'un commun accord. Ils ne comprenaient pas les pratiques étranges de ce peuple. Ils n'étaient pas à leur place.

Malgré le bleu criard des soleils artificiels qui maquillait le béton mou des tours et des passerelles, et malgré le froid saisissant qui étreignait les corps, les cœurs sentaient poindre l'excitation du printemps naissant. Le milicien et sa *shamoutas* éprouvèrent pleinement cette frénésie devant le nid des caïmans.

La guerre urbaine s'exaltait. Des barricades et des tours de guets avaient été stratégiquement levées à la hâte. Des cadavres et des carcasses de drones encore crépitant jonchaient les platelages et les passerelles alentours. L'endroit, d'ordinaire si discret, prenait une allure de fourmilière grouillante. Selon les vents artificiels, une forte odeur de sueur et de métal brûlant remplissait les narines par bouffées. Elle alternait le fumet sauvage des poulets grillés que préparaient à la hâte quelques caïmans ravitailleurs pour les guerriers du front.

Sur la rambarde du minaret, la silhouette souple du Mélancolique lançait ses ordres avec l'amplitude du chef d'orchestre. D'un signe limpide, il désigna le jeune couple et l'intima à le rejoindre.

Arrivés à hauteur de l'incontesté, Tivano et Chinook découvrirent avec stupeur le petit Chergui, armé d'un immense fusil solaire.

- *Que vos écailles brillent.* Tu connais cet enfant, milicien ? Le sang de son père coule dans ses veines. Il a abattu deux drones aujourd'hui.

Le Mélancolique caressa la tête de l'enfant mutique. Puis il reprit.

- Je suis content de te revoir, milicien, et toi aussi, jeune *shamoutas*. Nous avons besoin de tous les frères et sœurs disponibles pour la lutte.

- Mélancolique ? demanda timidement Chinook. Où en est la lutte ?

- Les frères et sœurs lancent des assauts en petits groupes depuis deux jours. Nous pleurons les pertes mais nous affaiblissons le grand aigle : nous détruisons les caméras une à une. Il sera bientôt aveugle. Nous avons brûlé deux usines d'armement. Nous limons ses serres. Vois les drones et les lévitants qui gisent au sol. Nous découpons ses ailes. Après, bientôt, nous chargerons tous ensemble pour détruire son bec, nous envahirons les terrasses.

Tivano, sensible au récit guerrier, ne put retenir son admiration.

- *“Dans toutes les armées, c'est l'unité de volonté et de pensée qui assure la victoire sur les ennemis.”*

Il avait espéré toucher ce grand chef de guerre par un éloge érudit et choisi avec soin. La réaction du grand caïman le stupéfia. De son visage puissant et immobile, coula une larme orpheline.

- Oh ! Mélancolique ! Je... Je vous ai offensé ?

Le Mélancolique tourna lentement son regard usé sur celui de Tivano.

- Milicien, comprends mes paroles. Cette lutte avance bien. Mais cette lutte est mon échec. Elle est mon fardeau. Chaque mort m'alourdit, quelque soit son camp. Va maintenant, les oncles ont un cadeau pour toi.

Chinook avait observé cette scène irréelle. Comme tout caïman, elle vouait un culte au fédérateur des quartiers nord et sud. Comme toute *shamoutas*, elle avait rêvé le Mélancolique, pas comme un amant, non, plutôt comme un père protecteur, une figure tutélaire. Cette unique larme amère venait d'hisser le chef caïman au rang de légende. Chinook et Tivano, vibrants d'émotions, devinrent à cette instant les plus ardents défenseurs de la lutte.

Avant de rejoindre les oncles, la *shamoutas* observa le fils d'Haboob. Il portait le même sillon de larme que le Mélancolique, sur la même joue.

Oh ! Une symbiose, comme pour le peuple étrange, mais entre humains. Je suis d'ici. Maintenant je le sais. J'ai perdu mes derniers regrets pour avoir quitté la milicienne. Je ne suis plus une petite fille. Je suis une caïman !

Le couple se déchaussa, puis descendit le long des planches encordées. Lorsqu'il arriva dans la petite salle des oncles, Tivano fut frappé par les marques du temps qui avaient profondément strié les visages austères. Les oncles semblaient taillés dans leur table en vieux chêne brut. Ils en arboraient les sillons, la couleur et la sécheresse. Une décennie semblait s'être écoulée depuis leur première rencontre.

- Ah. C'est toi, milicien ? *Que tes écailles brillent.* J'avais parié avec mon voisin que tu ne reviendrais

plus. J'ai perdu six plumes. Mais je suis heureux de te revoir.

- Merci, Mon oncle.

La grande table en bois massif des sept oncles était encombrée de jeux de cartes, de go, de dames et d'échecs. C'était ainsi que les oncles méditaient. Leurs pensées avançaient comme leurs pions, avec lenteur et assurance. Ils avaient conseillé au Mélancolique de lancer les troupes sur la Fine Cité, à contre-cœur. Les oncles avaient pourtant connu l'Ultime et l'exil des «Derniers Naufragés» pour certains. Ils en gardaient un besoin farouche et inexplicable de se couvrir de laine, même au cœur de l'été. Ils en gardaient le dégoût viscéral des violences humaines et la tête courbée de non-dits. Sans cette union des réticences, le Mélancolique aurait sans doute refusé la guerre. Cet idéaliste savait ce que leur appui inconditionnel signifiait de sacrifices. Si la sédition était approuvée des oncles, c'était le seul mouvement de pion possible.

L'oncle émacié au nez aquilin se leva lentement. Les milles méandres de ses rides convergeaient vers ses yeux de faucons. Ces yeux-là pouvaient perforer n'importe quelle assurance mais une lassitude épaisse semblait ternir le regard.

- Milicien. Vois ton cadeau.

Derrière la grande table, Tivano aperçut un homme empaqueté.

- Il est tout à toi, milicien...

- Badisad !⁷⁹

Badisad... L'homme qui ne vivait que pour lui. L'homme qui avait détruit dans l'oeuf le projet du Mélancolique. L'homme qui avait déclenché cette guerre civile. L'homme qui l'avait dénoncé.

- Mais... Qu'est-ce que je dois en faire ? bredouilla Tivano.

- C'est ton affaire, *l'homme*. Mais je te conseille une mort rapide et propre. répondit un oncle en avançant son pion sur l'échiquier.

Chinook, jusqu'alors en retrait, s'approcha de l'oreille de son milicien interdit.

- Si tu veux, je m'en occupe. Ce genre d'homme est dangereux si tu le laisses en vie. Regarde ses yeux. Il a accepté la règle. Il attend ton châtement.

Tivano sortit mollement son fusil solaire.

- Pas ici, milicien ! Cet endroit est sacré. grommela l'oncle visiblement contrarié par le mouvement du pion de son adversaire.

Tivano, aidé de Chinook, déposa le "paquet" sur le monte-charge. Les amants le retrouvèrent sur le platelage quelques secondes plus tard. Tivano, tenant son cadeau à bout de bras, face au vide, visa la nuque. Puis, sans un mot, sans un dicton, il appuya sur la gâchette. Le trait de feu traversa le crâne du

⁷⁹ Voir le Premier Paysage, *La Citée sans Rêves au chapitre «la grande plongée»*.

traître dans un souffle léger. Puis le corps silencieux chuta lourdement du platelage jusqu'aux ordures de la Grande Décharge. Du silence mortel jaillit un immense cri de guerre qui embrasa le campement entier. Le sourire troublant de Chinook avait porté Tivano. La tête étrangement vide et légère, il entra de plain-pied dans la dernière sédition caïman.

Une *shamoutas* suintante de luttés lévita à vive allure jusqu'au sommet du minaret. Elle avait plongé en piqué dans la basse strate caïman. Elle devait venir des Cimes.

- Mélancolique ! Les dernières défenses sont tombées. Les miliciens se sont regroupés derrière les murs des terrasses. Le front caïman attend tes ordres.
- Dis-leur de tenir leur position. On arrive.

La jeune femme repartit aussitôt en appuyant son regard avec révérence sur celui de Chinook.

Un rugissement puissant déferla du minaret. Le Mélancolique avait comprimé son bas-ventre et projeté son hurlement le plus féroce. Le cri grailleux et profond ébranla les platelages et les organes.

Les troupes caïmans s'amassèrent devant la tour, armes aux poings, lévitant sous le bras. Tous avaient vibré. Tous avaient répondu à l'appel par une puissante montée d'adrénaline.

« Mes frères ! Mes sœurs ! La brèche est ouverte !

Montrons au grand aigle ce qu'est la vraie terreur !

Libérons la fureur caïman !

TOUS À VOS LÉVITANTS ! »

Le Mélancolique sauta sur sa petite boule de métal flottante, sans chanceler. Lancé par une superbe extension, il monta en flèche vers les Cimes, suivi de sa troupe d'élite personnelle. Tivano restait

silencieux. Il mesurait son premier meurtre. Il ouvrit lentement sa conscience à la foule de desmadres. Ils semblaient attendre quelque chose.

Mais, c'est moi qu'ils attendent... Pourquoi ?

Chinook posa sa main sur l'épaule du milicien.

- Ils attendent que tu partes au combat pour te suivre. Les *shamoutas* m'attendent aussi.

- Mais, pourquoi ?

- Les caïmans pensent qu'on a vaincu Haboob et Mamywata... Le Mélancolique leur a sûrement raconté ça.

- Mais... Pourquoi ?

Chinook plissa les yeux en sourire.

- Mon doux milicien... Tu n'as pas compris ? Nous sommes l'espérance du Mélancolique. Nous sommes le symbole de l'union des deux clans. Et puis tu as montré ta force et ta conviction en abattant Badisad.

- Alors...

- Oui, tu es le nouveau chef du quartier Nord...

Tivano prit une profonde inspiration, de celles qui lavent l'esprit. À une autre époque, une lointaine époque, il aurait blanchi d'angoisse. Et puis il comprit la pensée caïman. Il avait été incarcéré, pour eux, il avait tué un traître, pour eux, il avait défait le puissant et terrifiant chef Haboob, selon eux...

Sa vie était devenue si dense que l'analyse l'avait quitté.

Advienne que pourra...

L'ex-milicien monta mécaniquement sur un lévitant et brandit son canon solaire. Le hurlement sauvage

des *desmadres* répondit au bras guerrier. Chinook l'imita sous les hululements *shamoutas*.

La nuée de cuir et de métal s'éleva dans un fracas étincelant. L'essaim était suivi par un étrange monticule. Les oncles avaient fixé leur chaise à la grande table. Ils avaient disposé leurs lévitants dessous afin de voyager confortablement. La tablée des Oncles ne voulait pas manquer le premier soulèvement caïman.

L'après-midi agonisait. La longue file de guerriers monta silencieusement à travers les entrelacs rectilignes de passerelles tétanisées. Les voiletures serraient leur voile devant le long serpent affamé.

Les derniers soleils artificiels fuyaient la Fine Cité lorsque la meute arriva au cœur brûlant du conflit. Abrisés derrière les murs des Cimes, les miliciens mitraillaient sans relâches la horde caïman.

Lorsque la relève arriva, les premières lignes haletantes laissèrent place au sang neuf.

Tivano et Chinook, côte à côte, furent projetés devant la grande enceinte. L'armée milicienne tenait fermement ses positions derrière le mur de béton sillicé. Ils comprirent très vite à quoi tiendrait leur existence. Il fallait rester en mouvement perpétuel, ils devaient mitrailler en continu. Ils prièrent tous pour éviter les meurtriers tirs croisés.

À l'est, les caïmans avaient ouvert une brèche dans le mur milicien. Une première ouverture sur les terrasses. Les miliciens s'y massaient pour contenir le flux déchainé de crocodiles et laissaient des pans entiers de murs sans défenses.

Le combat dura quelques heures. Les lévitants caïmans offraient un avantage de mobilité énorme. De plus, la torpeur citadine des vies miliciennes avait érodée les réflexes du combat. Les gardiens de

la Fine Cité se bousculaient, s'essoufflaient vite et tiraient mal. On pouvait surtout sentir, derrière chaque charge caïman, leur terreur mal contenue. Une question lancinante transpirait derrière les murs protecteurs des Cimes. Qui était prêt à mourir pour une augmentation de salaire ? Qui donnerait sa vie pour monter à la strate supérieure ? Les caïmans étaient rompus à la guérilla urbaine et n'avaient rien à perdre. Leurs espoirs éclatants éclipsaient les peurs morbides. Le front milicien s'éclaircissait à vue d'œil. Et le Mélancolique, armé d'un bouclier et d'une longue machette fauchait à une allure folle les têtes trop lentes à se terrer. Les derniers survivants se replièrent.

Beaucoup de caïmans saluèrent une victoire facile... Jusqu'à l'arrivée des drones. Les hommes du Mélancolique reculèrent immédiatement devant le nuage mécanique. La terreur figea le crocodile. On entraîna au cœur de la nuit.

D'instinct, chaque caïman s'éloignait de la zone du mur d'enceinte. Elle était mortellement découverte. La bataille gagna les entrelacs de passerelles alentours. Son expansion autour de la zone des terrasses rendait sa lecture confuse. Beaucoup de caïmans, pris au dépourvu, périrent durant la charge des drones. Certains perdirent le contrôle de leur lévitant et chutèrent dans le grand vide.

Tivano, entre excitation et terreur, manqua plusieurs fois de tomber du sien. Il avait perdu de vue Chinook lors du premier assaut de l'essaim robotique. Il avait observé le Mélancolique sauter de mur en mur avec l'assurance du félin. Il avait entrevu Chergui qui crachait le feu avec plus de haine que la plupart des *desmadres*.

Pire que son père... Il purge sa peine ainsi. "Il n'existe pas de médecine pour la haine". Si, la violence...

À présent, ses yeux étaient fixés sur les drones. Tout le reste n'était que feu et fumée. Un trait ardent lui déchira l'épaule. Il répliqua en hurlant et glissa de biais derrière une passerelle. Il commençait à anticiper les mouvements de ces boules de métal. Elles étaient implacables mais prévisibles. Il en détruisit une d'un jet de feu tandis que l'autre passait sous la passerelle. Tivano sauta de son lévitant pour échapper à l'explosion mortelle. Le souffle court, il répliqua en lançant un bloc de béton mou qui éclata le drone chasseur en pleine lancée. Jamais la mort ne l'avait tutoyé avec autant de familiarité. Le milicien haletant récupéra un lévitant sous le cadavre d'une *shamoutas* calcinée pour fuir la pluie de flammes vomie par le troisième drone. Ses tremblements nerveux agitaient son canon solaire. Il se saisit le bras en serrant les dents. Il détruisit la boule insidieuse par une salve précise. Puis il en détruisit un autre, puis un autre, puis un autre...

Cette nuit hurlante passa comme un nuage chargé de foudre. Le nouveau chef des quartiers nord entendit au loin quelques déflagrations balbutiantes. Il dut se rendre à l'évidence, il était encore vivant. Mais il n'était plus vraiment le même homme. La poignée de survivants s'amassa devant la petite brèche, unie par un silence profond. Tivano retrouva sa *shamoutas*. Ses blessures étaient profondes mais elles seraient léchées bientôt.

Chinook portait Chergui dans ses bras.

«Il... Il est mort en guerrier. Son père aurait été fier de lui.»

Ma Chinook... La mort d'un enfant secoue plus profondément que milles victimes adultes.

Le Mélancolique contemplait l'étendue de sa folie. Il mesurait l'âpre victoire, jonchée de corps brûlés. Il s'accroupit devant le morceau de chêne calciné, dernier vestige des oncles. Le silence épuisé devint silence recueilli.

Par la brèche, pour la première fois de leur vie, les caïmans furent caressés par la lueur de l'aube printanière. La lumière chaude du soleil baignait les âmes fourbues. Des "derniers debout" jaillit un cri plein de gratitude. Un remerciement au destin.

Tivano sentit monter ce cri de son propre bas ventre.

Il le laissa se perdre dans la masse sonore.

C'est alors que le haut-parleur de la Fine Cité cracha une réponse cinglante.

«Passerelliennes, passerelliens...(fff) Votre Cité bien aimée est attaquée par les dissidents caïmans. Votre devoir est de la défendre, corps et âme...»

Les premières voilettes semblaient ralentir pour écouter. Les caïmans survivants se regardèrent avec effroi. Le Mélancolique se tourna vers sa troupe blafarde.

- Non !... Nous voulions juste vivre comme eux !
NOUS VOULIONS JUSTE VIVRE COMME VOUS !

La voix du Firmo Pape s'intensifia, précisant la menace.

«...Chaque passerellien en mesure d'abattre les dissidents doit accomplir son devoir. Chaque citoyen

(ffft) qui rapportera la tête d'un caïman pourra gagner la strate supérieure sans conditions (crrrt) financières. De plus, tous les participants auront une récompense de (ffft) patriote sur la preuve de leur participation. Ils recevront un an de café gratuit ! »

De chaque voleture, de chaque passerelle, une foule sanguinaire sortit. Cette marée engloutit le petit groupe en s'arrachant des morceaux de caïmans fraîchement arrachés. L'ex-milicien prit immédiatement la main de Chinook pour l'entraîner dans la grande brèche du mur interdit. Ils entendaient les hurlements sanguinaires du peuple derrière leur dos. La meute passerellienne avait faim. Pour leur déveine, les Cimes étaient composées de grands espaces à taille inhumaine. Le moindre bosquet, la moindre haie, étaient impeccablement taillés. Les grandes plaines au gazon vert anglais s'étendaient à l'infini et les bâtiments majestueux se perdaient à l'horizon. Dans la confusion titubante de leur fuite, les deux chefs caïmans finirent par plonger derrière le premier bâtiment accessible à pied. Ils se dissimulèrent dans l'ombre fuyante des dernières écharpes nocturnes.

- ...Houh..Ouf !... Et maintenant, mon amour ?

- *“Tout vient à point à qui sait attendre”* On va se faire oublier.

- Mais... Nos frères meurent. N'est-ce pas un peu lâche de se cacher comme des lézards ?

- Peut-être. Mais *“mieux vaut vivre heureux et caché que de mourir en héros”*, non ?

- Et après ? Je ne veux pas vivre traquée !...

Tivano, malgré l'extrême tension du moment, ne pouvait détacher son regard de la jeune shamoutas.

Ses yeux affolés et son épaule blessée criaient la tendresse protectrice. Ses cheveux en bataille et ses lèvres humides appelaient le désir sauvage. L'odeur de sa sueur était envoûtante. Entraîné par une irrésistible pulsion virile, il la serra de toutes ses forces en lui murmurant tout ce qui lui passait par le cœur :

- Après, on partira tous les deux loin de cette ville maudite. On parcourra le monde en ruines à la recherche d'un paradis perdu. On chassera, on pêchera, on fera des milliers d'enfants. Ils auront ta beauté et ta force. Ils nous aimeront comme on les aimera. On sera entouré d'amour, ma Chinook. Comme tu l'es maintenant.

- Tes mots sont si beaux... Tu n'as plus besoin de dictons, mon milicien.

Tivano avait les yeux débordants. Il n'avait pas évoqué les vapeurs mortelles qui polluaient le monde d'après l'Ultime. Chinook n'était pas allée à l'école. Elle ignorait cette menace chimique. La jeune femme rassurée l'embrassa passionnément. Une voix désagréable leur glaça l'échine.

- Tivano ! Sale traître !... Je comprends mieux pourquoi tu as rejoint ces reptiles !

- Vaudaire ?!...

Le capitaine Poké s'était dissimulé non loin des amants pour rester en vie dès que la sédition avait tournée en sa défaveur. Il avait tout de suite envisagé la formidable opportunité que lui offrait le traître Tivano. Une cible facile pour une promotion énorme masquant sa lâcheté honteuse.

- Dis au revoir à ton oiselle, Tivano, je n'ai jamais aimé tes proverbes kakapos de toute façon.

Le capitaine Poké arrosa le couple d'une généreuse rafale de feu. Tivano et Chinook s'observaient brûler en silence. Ils avaient réussi à se tenir la main pour adoucir l'insupportable souffrance de leur chair brûlée.

“Une mort intense pour une vie intense...”

Vaudaire pouvait retourner au siège de la Katraz avec la tête du dissident sous le bras. Il avait été malin sur ce coup. Sa femme et son fils seraient fiers de lui !

Non loin de là, le Mélancolique cracha son dernier soupir avant de sombrer sous la masse haineuse. Son visage étrangement serein se tourna vers le rayon de soleil naturel qui filtrait de la brèche. Ses yeux flous se noyaient dans la lumière de l'aube. D'une bouche tremblante, il souffla discrètement, sous les hurlements sauvages:

«Nous voulions juste vivre comme vous...»

Séquence 3 :
**En suivant les vents
métalliques**

“Je n’irai plus dans ce couloir.”

(Reinette)

Manolle et Bayal s'étaient éloignés de l'entraînement. La plupart du temps, ils préféraient tout deux vivre la saison rouge passion comme un apprentissage érotique. Dans l'intimité de leur endroit secret, ils faisaient l'amour en musique. Comme le veulent les préceptes funambules, Manolle était l'initiatrice de leurs jeux. Bayal s'allongeait sur le tapis de mousse vert tendre tandis qu'elle l'enfourchait avec lenteur. Lorsqu'elle était profondément pénétrée, la musicienne posait délicatement sa mandoline d'eau sur le bas ventre de son amant. Le petit instrument en bois sombre était rempli d'eau clair. Son dessous formait une coque de bois tiède lovée sur l'abdomen de Bayal. Le dessus, présentant le vaste orifice en ogive d'où s'échappaient les notes englouties, laissait entrevoir les remous de la jauge d'eau. L'instrument était strié de cordes fines, tissées par l'amant lui-même, qui tendaient à l'extrême la fine hampe de bois brut. Son profil droit dessinait un arrondi parfait. Son profil gauche, incurvé vers l'intérieur, épousait le bas-ventre souple de Manolle. Les deux bas-ventres affamés, reliés par l'instrument et les sexes se nourrissaient des profondes vibrations acoustiques. C'était le sens du jeu. Manolle interdisait à son amant de bouger en elle. Ils devaient jouir ensemble des ondulations musicales. La musicienne, émue, effleura les cordes tandis que le tisseur caressait ses flancs en respectant le rythme. Les tâches mouvantes, qui glissaient sous leur peau, accéléraient leur course avec la mélodie. Lorsque les doigts précis de Manolle amplifiaient les pincements, la musicienne contractait inconsciemment son vagin auxquels répondait par spasmes le sexe vibrant de Bayal. La voix enrouée

de Manolle effleurait la musique aqueuse. Cette chanson n'avait pas de mots. C'était un mélodieux soupir. Bayal mêla sa voix rauque à la mélodie. Il savait qu'une seule fausse note pouvait briser la montée de plaisir de sa sœur funambule. Elle était si exigeante...

La mélodie montait lentement à l'unisson du désir brûlant de Manolle. Bayal l'appelait en s'inspirant des tétons sublimes et harmonieusement pointés de sa maitresse en transe. Au paroxysme de la musique, la peau blanche de Manolle s'irisa de frissons roses tandis que son sexe rythma par saccade son orgasme puissant. Cette dernière note fut extraordinaire. Bayal y succomba.

La mandoline d'eau posée, un long moment caressa les corps engourdis.

D'une voix lointaine, Bayal s'immisça respectueusement dans ce silence sacré.

- Ma sœur... Cette saison rouge est magnifique.

- Oui. Profitons-en, mon doux frère. Elle annonce bien des changements.

Bayal se redressa sur un bras.

- Que veux-tu dire ?

- Tu le sais. Elle annonce la fin du Marc. Nos frères funambules préparent dans l'ombre l'ère nouvelle.

- Tu as peur ?

- Non. J'ai hâte de connaître la mélodie des vents sur les herbes hautes.

De sa petite alcôve de roche, à l'ombre de l'ombre, le Enki contenait ses pulsions jubilatoires. Il avait patiemment tissé, fil par fil, la toile de ce qu'il

appelait son paroxysme. Chaque *slackline*⁸⁰ pointait la voie à suivre d'un funambule briefé par ses soins. Il était au centre. Il piégerait la Cité sans Rêves ; pas par vengeance, pas par idéalisme, non, juste pour le jeu. Ainsi pensait le Enki durant cette attente qu'il jugeait toujours trop longue.

Il sortit de son éternel manteau de cuir noir une longue seringue à pointe biseautée et s'injecta dans l'avant-bras une grande dose de soupe. Depuis un certain temps, H. ne se nourrissait qu'ainsi. L'alimentation par voie traditionnelle l'ennuyait. Les plaisirs du goût l'avaient lassé. Et même si la soupe trop épaisse congestionnait douloureusement ses veines, le rituel l'amusait beaucoup. Rassasié, le Enki quitta le Marc pour rejoindre le centre de sa toile.

Dans la grande salle des colonnes rouge passion, le jeune funambule Thorynque n'eut pas besoin d'observer la plaque de bois que tenait la mère louve. Il n'eut pas besoin non plus de jeter un œil sur son père fondateur, Piteraqa. Il était funambule. Il lisait les corps. Il ressentait les âmes. Il avait analysé le danger imminent qui exultait de ces êtres, sa mort.

Il se lança vivement dans le corridor de l'initiation en tirant de la poche de sa tunique la clé de la grande porte. La mère louve se lança immédiatement à sa poursuite, talonnée par Piteraqa qui souhaitait idéalement éviter le bain de sang. Sombrelune s'appuyait, nonchalante, sur une grande colonne. Sa fine stature lui donnait l'allure d'une brindille déposée sur un grand tronc d'arbre. Elle était

⁸⁰ Ligne lâche évoquant une pratique sportive extrême s'apparentant au funambulisme.

presque invisible lorsqu'elle ne bougeait pas. Tandis que la mère louve passait à sa portée, la jeune funambule lança son pied dans les jambes d'Harmattane qui s'étala dans la mousse verte.

- Sombrelune ! Ne te mêle pas de ça ! lança Piteraqui qui relevait l'ex-milicienne à la cheville douloureuse.

- Oups ! Pardon, mère louve... Je t'imaginai plus en équilibre. Après tout, tu te considères funambule, non ?

- On réglerait ça à mon retour, Sombrelune. grinça Harmattane entre ses dents.

Le claquement de la grande porte en fer raisonna dans la salle des colonnes. Puis le cliquetis des clés filtra à travers la porte. Thorynque avait verrouillé sa fuite. Jade et Reinette s'approchèrent de la mère louve.

- Alors c'est Thorynque qui a tué ton amie. C'est vrai qu'il regardait tout le temps mes seins. philosopha Jade.

- Moi, j'aimais bien Thorynque. Mais seul le fer pourra apaiser ta tristesse, mère louve. S'il te plaît, sois clément... Tiens ! On a oublié de te donner des clés. Voilà les miennes. intervint Reinette. De toute façon, tu peux les garder. Je n'irai plus dans ce couloir.

- Merci, Reinette. articula la mère louve, en fusillant des yeux Sombrelune.

- Pffff... Lèche cul ! répondit la danseuse hypnotique à l'attention de sa petite sœur.

Harmattane, aidée de son psychologue, boita vivement jusqu'à la porte. Elle l'ouvrit d'un geste assuré. Le corridor noir semblait s'étendre à l'infini. Thorynque avait pris de l'avance et ses mange-sons fixés aux chaussures le rendaient indécélable. Mais le corridor était rectiligne. Elle aperçut l'éclat d'une boucle blonde dans la pénombre. Elle entra en zone de traque.

- LE COULOIR EST TOUT DROIT ! hurla Jade à travers la porte en fer. TU NE PEUX PAS TE TROMPER, MÈRE LOUVE !

Harmattane ne voulait pas rallonger la distance qui la séparait de sa proie. Elle se mit à courir en serrant les dents lorsque sa cheville douloureuse appuyait le sol. Piteraqa, juste derrière, préparait la défense de son funambule pour lui éviter la peine capitale... Sans froisser sa belle.

Cette poursuite se jouerait à l'endurance. Les jeunes funambules fraîchement initiés avaient confié à leur mère louve que la traversée du corridor avait duré près d'un demi-éphémère⁸¹. Ce couloir antique rayonnait au-delà de la vieille ville, jusque au Vaste Automate Bucolique.

Il fallait empêcher Thorynque de creuser l'écart de distance.

Durant la traque, Harmattane oublia sa cheville. Les muscles chauds atténuèrent la douleur. Mais elle sentit vite l'acide lactique lui brûler les cuisses. Son souffle haché, rauque.

- Problème de fumeuse ? taquina Piteraqa.

⁸¹ Un jour et demi.

- Economise ton souffle, kakapo !

Le psychologue lui tendit une bouteille d'eau.

- Je pense que le petit fatigue aussi, devant. Ça va peut-être se jouer au ravitaillement. Pas si "kakapo" ton kakapo.

Harmattane ralentit à peine sa cadence pour se désaltérer et accéléra l'allure. Elle gagna assez de terrain pour deviner la silhouette de sa proie. Elle ne devait plus la perdre. Seules quelques rares lucioles perdues dans le corridor permettaient d'éviter les irrégularités du sol et des murs. Et puis le noir fut complet. Harmattane et Piteraqa ralentirent peu à peu. La louve saisit le fourreau de sa griffe gauche.

- Pit', enlève ta chemise.

- Quoi, ici ?... Maintenant ?

- Arrête de faire l'alouette. Lui aussi est ralenti par la pénombre mais ce n'est pas une raison pour traîner.

La milicienne noua la chemise sur l'extrémité du fourreau.

- Prêt à courir ?

- Attends... Oui, je crois.

Elle enflamma la torche improvisée à l'aide de son briquet thermo-énergétique et avala les distances à grandes enjambées.

Thorynque, surpris en pleine pause, bondit vers sa fuite en profitant de l'éclairage nouveau.

Il courait vite. Mais la mère louve avait réduit l'écart. Elle n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de sa proie. Cette poursuite se jouerait finalement sur la ténacité. Un long moment de course plus tard, la

torche mourut. L'épuisement général avait gagné les corps. Harmattane profita de cette pause pour rattacher son fourreau autour de sa cheville.

Le noir absolu envahissait maintenant le corridor confiné. Thorynque, Harmattane et Piteraqa, à bout de souffle, évoluaient en s'aidant des murs, en trébuchant sur les irrégularités du sol, en heurtant leur tête sur les excroissances rocheuses de la voûte, parfois.

Harmattane se souvint de la tension palpitante qu'elle ressentait enfant. Elle se souvint de ses courses nocturnes avec sa mère louve. Elle régula son souffle, elle développa ses sens et elle courut. Sa voûte plantaire analysait chaque irrégularité du sol pouvant donner l'indice du prochain obstacle. Son corps entier devenait l'antenne. Elle pouvait ressentir la roche environnante, elle pouvait déceler le relief du boyau. Et quand la fatigue intense devint épuisement total, quand le déficit d'attention la heurtait contre la roche, quand chaque membre de son corps devint enclume brûlée d'acide lactique, quand même sa respiration devint supplice, elle continua à courir. Le temps s'épaississait d'une pénombre éternelle. Les trois âmes perdues dans ce jeu mortel s'étaient toutes mises à marcher. Puis à tituber. Puis à marcher encore en dehors de toute conscience.

Un frais filet de vent les éveilla.

- LÀ !

À une trentaine de mètres, deux objets métalliques venaient de produire une infime étincelle.

- C'est la sortie ! Il monte à l'échelle !

Harmattane chargea la source lumineuse à grandes enjambées, manquant plusieurs fois de chuter dans la pénombre. Elle agrippa un barreau et escalada l'échelle métallique à l'aveugle.

Cette longue montée suffocante n'atténua en rien son élan. Elle connaissait déjà ces échelles et leurs paliers. Elle ne marqua aucune hésitation. PiteraQ essayait de suivre tant bien que mal.

Tout à coup, une lumière aveuglante filtra à travers la silhouette noire du funambule assassin. Il venait de soulever la plaque et se précipitait dans les plaines infinies du Vaste Automate Bucolique. Harmattane le talonnait presque. Elle éprouva la morsure fraîche de l'aube printanière. Sa peau dévora les rayons timides du soleil naissant. Elle en tira une force sauvage et accéléra ses foulées prédatrices.

Thorynque, quant à lui, tira sa force de la panique pour accélérer sa cadence. Il courait droit devant en cherchant d'un œil angoissé un terrain plus couvert pour y perdre ses poursuivants.

Au premier vallon, le funambule blond bouclé, en peur et en eau, piqua vers la forêt d'éoliennes qui scintillait humblement.

La mère louve s'engouffra à son tour sous les vents métalliques avec la détermination du prédateur.

Les longues pales de fer brassaient l'air dans un bruit assourdissant mais Harmattane comme Thorynque avaient l'oreille interne gavée de pulsations cardiaques et de souffles saccadés.

La forêt d'éolienne était immense. Elle drainait presque à elle seule les besoins énergétiques gargantuesques des automates et de la Fine Cité. Raides et massives, ses éoliennes aux pales tranchantes mécanisaient le paysage mélancolique

du V. A. B. Elles hachaient le sentiment de tristesse lancinante qu'on pouvait éprouver dans la contemplation des plaines infinies.

Le funambule assassin, aveuglé par la peur et la sueur ne put éviter le ravin dissimulé par les troncs de fer.

Le petit blond glissa à grande vitesse sur la pente verte. La falaise naturelle était abrupte. Elle dessinait une cuvette artificielle tapissée d'un vaste champ de blé malmené par les grands automates aux allures d'insectes. Harmattane distingua nettement sa proie plonger et disparaître dans l'épaisseur des épis.

- Fiente !

La mère louve analysa la topographie du terrain. Il n'y avait qu'une large issue plus en contrebas.

Piteraqa l'y attendait appuyé sur ses genoux. Il avait enfilé un manteau de toile.

En y réfléchissant bien, Pit' a raison. Si on se poste à l'entrée de la cuvette, cette araquari⁸² d'assassin devra passer par nous. Et s'il essaye d'escalader les parois, nous le verrons tout de suite.

Par chance, Piteraqa avait emporté quelques galettes de viande de protéée séchée. Il leur était impossible de quantifier la durée de cette poursuite mais elle avait sévèrement creusée leur estomac. La traque à mort prenait fin. Le siège débuta.

Une brise encore frileuse coula sur les blés soupirants. Le ciel indécis retenait à bout de bras ses giboulées impatientes. Tout était calme. Tout guettait.

⁸² Oiseau cousin du toucan vivant dans le bassin sud-ouest de l'Amazonie.

Harmattane s'écroula dans l'herbe en plissant ses yeux gris vers le champ frissonnant. Piteraqa l'imita en silence. Ils mâchèrent un long moment leur pièce de viande. Tous deux connaissaient les règles implicites du rationnement.

La dégustation devait être lente pour permettre au sentiment de satiété de s'installer.

Lorsqu'ils eurent mangé, Harmattane reprit quelques couleurs.

- Je déteste ce grésillement. marmonna-t-elle

- Tu parles des automates ?

- Oui... Ils salissent les bruits du monde. Je les ai vus s'installer petit à petit, tu sais. Je les ai vus grignoter les terrains de mes voisins, puis ceux de mes parents. Je ne le comprenais pas quand j'étais petite mais ces sales machines ont tué mes parents.

- "L'Étau paysan". commenta Piteraqa en se grattant la barbe naissante.

- Pour les écoliers, ce n'est qu'une période historique. Ils ne comprennent pas l'horreur de ce suicide de masse.

- Mmmh... Les machines ne sont que des machines, ma louve. C'est cet affreux Firmo... Xlokk Prima, le responsable.

- Tu as sûrement raison.

Harmattane s'allongea sur les coudes, lascive. Piteraqa trouva le moment opportun pour lui parler sérieusement.

- Tu sais, mon aimée, Thorynque est instable. Il... Il est impardonnable aussi. Mais ses crimes d'adolescent sont mes fautes d'éducateur. Je ne t'empêcherai pas de faire ce que tu crois être juste. Je

veux seulement que tu réfléchisses... Que tu saches qu'il y a d'autres possibilités.

- Comme ?

- Comme l'enfermement, le bannissement, la surveillance... Je ne sais pas !

- Tu n'as pas de prison au Marc, mon amour... Et le bannissement pour où ?... Et la surveillance par qui ?

- Pour la prison, on peut en créer une...

- Tu sais mieux que moi qui sont tes funambules. On ne les enferme pas.

Une cinglante pluie de grêle stoppa la discussion.

Piteraqa et Harmattane s'abritèrent sous leur manteau de toile d'araignée tissée. Ce n'était pas une tunique de combat funambule, Harmattane n'avait pas accompli de symbiose avec les araignées. Mais c'était tout de même un bon manteau tissé par les mains expertes de Bayal. Il remplissait son office et protégeait des grêlons particulièrement agressifs en cet instant. Puis la giboulée cessa abruptement tandis que le ciel s'assombrissait.

Une nuit frileuse et câline s'installa sous les manteaux funambules.

Harmattane, sans dire un mot, ondula sur les genoux de son psychologue qui répondit par une étreinte puissante. Elle l'agrippa à son tour par le col pour lui mordre la lèvre inférieure. Ils avaient faim l'un de l'autre. Ils plongèrent dans les glissements de peaux aimantes aux parfums mêlés. D'habitude, ils aimaient jouer. Mais ce soir, ils firent l'amour dans une passion sérieuse, en abandon profond et mutuel. Ils recherchaient par le corps la confiance mutuelle dont ils avaient besoin face à cette situation de conflit larvée. Puis ils s'endormirent légèrement, comme le font les prédateurs en chasse.

Ils se réveillèrent à l'aube dans la lassitude du sommeil incomplet et les crampes terribles de la trop longue course. Les automates quittaient le champ pour s'abreuver dans les grands lacs artificiels. Ils avançaient sur les amants.

Harmattane se leva d'un bond et passa sa main sur l'herbe mouillée de rosée. Elle se débarbouilla le visage. Piteraqa, l'œil en vrac, partit s'abriter derrière un arbre pour décharger sa vessie.

Le troupeau d'insectes aux yeux de jade passa devant eux avec dédain.

- Trois, quatre,... Pit' ?... PIT' ?! L'ombre sous le cinquième ! C'est lui !

- Ha ! Je le vois aussi ! Le petit futé...

Le jeune funambule avait mobilisé assez de force pour grimper le long de l'automate durant la nuit. Il s'était caché dans les câbles ventraux du quadrupède de métal.

Harmattane prit une longue respiration, dégaina une lame de sa cheville, ferma un œil et lança la griffe sur la silhouette immobile.

- Le cyclope a appris de ses erreurs passées. Ulysse est dans le pétrin. Murmura Piteraqa pour lui-même en regardant son aimée malmener le jeune funambule.

L'ombre lâcha son câble d'une main pour éviter le projectile mortel.

- Fiente ! La deuxième, c'est la bonne !

La deuxième lame entailla la jambe de Thorynqueavant de se figer dans les câbles de

l'automate. Le métal coincé dans le métal provoqua un court-circuit. Thorynque, pris au dépourvu et affaibli par un "presque éphémère" sans nourriture, se balança piteusement sur un câble, puis chuta. Piteraqa s'était déjà placé sous le quadrupède mécanique. Il réceptionna tant bien que mal son funambule et l'éloigna rapidement en le trainant dans l'herbe juste avant que l'automate ne s'effondre.

La mère louve récupéra ses griffes sur la carcasse de métal fumante. Elle se dirigea d'un pas décidé sur les deux hommes à terres.

Les yeux du père funambule déroulaient une supplique aussi claire que silencieuse. Ceux du jeune assassin semblaient résignés. En bon funambule, il avait mentalement préparé sa mort.

Harmattane s'accroupit à portée de souffle de l'enfant, appuyée sur sa griffe. Un long frémissement de pelouse punctua le moment électrique. Quelques gémissements mécaniques résonnaient dans le lointain. Sans ces bruissements légers, on aurait pu croire que le temps s'était arrêté.

Les regards du prédateur et de sa proie menaient une discussion silencieuse, un débat amer. Piteraqa retenait son souffle. Les reproches acerbes qui débordaient des yeux de la mère louve mitraillaient le jeune funambule. Lui avait le regard perdu du petit qui, inconscient de l'ampleur de sa bêtise, souhaitait amadouer l'adulte.

Il ne pensait pas, il subissait. Il ne comprenait pas. Il ne comprendrait pas.

Il ne mesure pas l'importance de la vie de ceux qu'il appelle les sous-hommes et les sous-femmes... Il n'a pas d'empathie pour eux. Comment expliquer à un jeune homme nourri de certitudes que ces gens,

si différents de lui, ont aussi une vie précieuse. Comment lui faire comprendre la gravité de son carnage.

Piteraqa cherchait les mots, il était démuni. La louve, elle, sondait l'âme de l'assassin.

Puis, en un clignement, elle décida.

Elle lui envoya une gifle redoutable. Elle avait concentré toute sa fureur dessus. Le jeune funambule fut projeté dans l'herbe.

Les nuages de mars reprirent leur course folle.

- Lève-toi, petit kakapo !... Je déciderai de ton sort en route.

Un immense sourire contenu déborda Piteraqa...

Il ramassa son mauvais fils miraculé, et emboîta le pas de sa louve si clémente. La drôle de famille marchait depuis quelques minutes lorsque Thorynque se tourna timidement vers Piteraqa. Il avait la joue violacée.

Il chuchota :

- Piteraqa... Tu sais, c'est H. Qui m'a dit que je pouvais... Pour la métisse surtout. Ce n'est pas de ma faute, hein !

Le co-fondateur réprima une montée de colère. Il programma au fer rouge dans son esprit la sérieuse discussion qu'il devrait provoquer avec le Enki. Il éviterait aussi d'en parler à sa louve.

- Ferme-là, Thorynque ! Tu as fait une pintaderie plus grosse que toi. Tu l'assumes.

- Mais ! C'était des sous-femmes quand même !

Le jeune funambule avait hurlé cette phrase à l'intention d'Harmattane. Piteraqa se frappa les yeux. La louve pivota sur elle-même et fondit sur Thorynque. Sa tête en avant, elle arracha la jugulaire de l'adolescent d'un coup de dent circulaire.

Le jeune homme et son père fondateur essayèrent vainement de stopper le flot écarlate. Il s'échappait à grand jet du trou béant. Quatre mains ne suffiraient pas à stopper l'hémorragie.

Le jeune funambule blond bouclé repoussa faiblement Piteraqa. Il s'assit calmement dans son sang. Le visage anormalement pâle, il se tourna vers les nuages. Les tâches mouvantes, héritées des salamandres, ralentirent, s'éclaircirent, s'arrêtèrent puis disparurent. Il tomba délicatement en arrière dans la sérénité du funambule.

Piteraqa regarda Harmattane s'essuyer la bouche.

- Je retourne au Marc. Je te déconseille de me suivre. Tu n'es plus la bienvenue là-bas.

Le ton du psychologue était glacial.

- Je ne comptais pas y retourner de toute façon. martela la louve sur le même ton.

Puis Piteraqa souleva le corps du funambule encore chaud et reprit sa route.

Harmattane n'eut pas le cran de regarder son amour s'éloigner. Elle pressa le pas en direction de la Grande Décharge en retenant ses larmes.

Recul Mythorique

«Petit-poil ! Laisse ce scorpion tranquille et écoute-moi !

Nous avons appris, lors de la dernière saison jaune, que les sous-hommes n'arrivaient à se fédérer qu'autour d'un ennemi commun, le caïman ; une conséquence malheureuse de leur symbiose ratée.

L'ennemi "caïman" était un groupe de sous-hommes qui divergeait des autres par d'infimes détails. Les marco-mythoriens se perdent en conjectures sur ces infimes détails. Toujours est-il que notre mère louve (vénérée soit-elle, révéérée soit-elle) aurait eu des liens avec le "caïman".

J'aimerais revenir un instant sur le mythe du caïman. Ce mythe lourd de sens, appelé "le mythe anal", évoque un autre stade régressif des sous-hommes. Les jeunes enfants passent par le stade d'opposition pour s'affirmer en tant qu'individu. Ce stade est primordial pour sa construction. Mais, chez les sous-hommes, cette régression pathologique de masse évoque leur dégénérescence. Elle est le symptôme d'une réaction de repli face à l'intuition du déclin.

Nos ancêtres sous-hommes avaient besoin de se redéfinir en s'opposant à leurs semblables caïmans pour se sentir exister et pour oublier leur absence d'avenir. Le caïman, quant à lui, défiait les sous-hommes de la "Cité sans Rêves" pour se faire remarquer. Il forçait le trait de ses différences, aussi minimes fusent-elles, parce qu'il était pris dans l'image que lui renvoyaient les sous-hommes. Comme l'enfant rejeté par ses parents essayera de les provoquer pour attirer leur attention. C'est la condition de son existence.

De plus, le caïman logeait au fond de la “Haute Ville“, dans son intestin de silice. Les sous-hommes le retenaient par peur de perdre un bout d’eux-mêmes. Ils jouaient avec lui par besoin de contrôle, ils le mettaient en scène par plaisir sadique. Ils se refusaient à expulser le caïman mais sa capacité à les blesser et le lien profond qui les unissait, gênait le sous-homme.

C’est le mythe du second stade qui puise sa vérité dans l’analité du sous-homme régressif. Il expose aussi la réalité du sous-homme sans projets fédérateurs. Désœuvré, apeuré, le sous-homme s’auto malmène. Il ne se sent vivre qu’en rejetant son image miroitée par le caïman, dans une phase d’opposition régressive et méprisante. Ce lien intime, haineux et malsain qui unit le sous-homme au caïman a été rompu dans le sang.

Maintenant que la lecture mythorique du massacre caïman a été effectuée, laissez-moi vous conter la chute du sous-homme.»

Séquence 4 : **Le silence qui précède**

“Les petits ?... Ils préparent une pintaderie plus grosse encore que notre Thorynque !“

(Pampero Peyre)

Interlude : Aquilon le fauconnier

Le Grand Marabout se cache au sud des terres caïmans, comme l'a indiqué Libeccio. Mais sa réputation monte jusqu'aux cimes.

J'arrive en fin d'après-midi devant une porte en bois qui ressemble aux portes des vieux westerns de l'ancien monde. Elle est complètement détruite. J'avais un copain fils de paysan. Avant que son père se suicide à cause de l'Étau, il m'avait raconté qu'un taureau en rut avait chargé sa grange. Les dégâts de la grange devaient ressembler aux dégâts de cette porte. Je n'en mène pas large mais j'entre quand même, en enjambant les débris. Ma mère me disait toujours « t'es trop curieux, mon Aquilon. ».

Mon cœur s'emballé... Bon dieu ! La plupart des meubles ont brûlés, d'autres objets ont été cassés ou renversés. Je n'ai pas besoin d'être milicien pour comprendre qu'il y a eu des violences ici. Et peut-être même des meurtres ? Non ! Ils en auraient parlé aux infos.

Il fait sombre. J'entends un petit frottement. Enfin, je ne sais pas trop si c'est un frottement, mais c'est très léger, comme quand mon fils a envie de pisser et qu'il ne veut pas qu'on sache. Il frotte ses jambes l'une contre l'autre tout doucement et ça fait un bruit dans le genre. Mes yeux s'habituent au noir. Les lumières éco-électriques de la Fine Cité filtrent à travers une petite lucarne condamnée par des planches de bois. Sur la table à moitié brûlée, il y a un grand bol en terre cuite. Les petits bruits semblent venir de l'intérieur. Je m'approche, j'observe.

Le bol est à demi rempli d'un sable très blanc, comme dans les plages des Cimes qu'ils montrent dans les publicités.

Sur le sable blanc, il y a une bête étrange qui se tient debout comme un homme. Elle doit bien mesurer dans les dix centimètres. Je crois que c'est un insecte mais je n'en ai jamais vu de pareils. Il faut dire qu'à part les mouches de la grande décharge et les oiseaux gobe-mouches, on a pas beaucoup de bestiaux dans la Fine Cité.

La bête étrange est en train de dévorer une espèce de petit lézard. Un lézard à deux têtes !? C'est sans doute une malformation de la queue qui ressemble à une tête. Mais on jurerait que ce lézard a une tête de chaque côté ; une au nord et une au sud.

Tout à coup, le sable se creuse autour de l'insecte qui se tient debout. Le trou prend peu à peu une allure d'entonnoir. La haute bête glisse. Elle cherche à s'agripper au bord mais le sable coule et l'entraîne au fond. Il y a une créature cachée sous le sable ! C'est elle qui creuse l'entonnoir. La créature cachée envoie des jets de sable pour empêcher la haute bête de remonter. C'est vicieux ça ! Je vois comme de petites lames de ciseaux jaillir du fond de l'entonnoir. Le monstre à ciseaux attaque. Il frappe, il abîme, il agrippe. Il entraîne la haute bête dans le sable. Elle disparaît toute entière.

Je reste là, sans bouger, sans comprendre. Un vertige me monte au crâne. Je crois que j'ai assisté à quelque chose de terrifiant, quelque chose d'inévitable. Je ressens comme de l'empathie pour la haute bête. Elle n'a rien vu, rien compris. Elle est morte dans l'ombre et le silence.

Un malaise lourd ; je me tire. Il faut oublier. Certaines visions provoquent la folie.

Fin de l'interlude.

Piteraqa arriva au Marc après un long éphémère de marche. Il n'avait plus de rations de protéé séché. Il avait économisé ses forces pour porter le corps de Thorynque jusqu'à la grande salle des colonnes.

Son sens symbiotique éprouva tout de suite le changement. Les salamandres étaient trop calmes. Les lucioles brillaient trop peu. Les protéés nageaient trop profond. Il devait comprendre la nature de ce changement dès qu'il aurait mangé. Il posa délicatement le corps de Thorynque sur la stèle de pierre noire puis attrapa un protéé, distrait, d'une main molle. Il récita machinalement la petite phrase funambule en l'honneur de cette vie prise pour une vie donnée. Puis, après l'avoir tué proprement, il le fit cuire à l'étuver dans le grand four d'argile. Il y ajouta le dérivé d'orge typique de la cuisine funambule et quelques herbes aromatiques du "jardin sombre" de Peyre.

La grande salle des colonnes aux couleurs rouges passions était déserte. Les entraînements au combat et les ébats amoureux délaissés.

Rassasié, il balaya la grande salle d'un œil épuisé. Il n'aimait pas le silence des pierres. Il soupçonnait les cachoteries de cet instant mort.

Le vieux Peyre entra par un corridor adjacent. Il s'approcha lentement du corps de Thorynque, gisant sur la stèle et posa délicatement sa main sur le front du funambule. Le vieux biologiste avait toujours eu cette expression sérieuse et profonde. Piteraqa y décela cette fois une teinte d'amertume. Peyre s'assit sur sa chaise à bascule. Il saisit délicatement un morceau de bois brut. Il tira son canif fétiche de quelque part sous sa longue barbe grise et tailla méthodiquement la matière.

- La mère louve n'est pas avec toi ?
- Non.
- Ne sois pas trop dur avec toi-même, Pitera'. Tu ne pouvais rien faire.

Un très long silence passa entre les lueurs timides des lucioles.

- Peyre ? Les petits, où sont-ils ?
- Les petits ? Ils préparent une pintaderie plus grosse encore que notre Thorynque.

Les deux hommes soucieux s'enfermèrent dans un profond mutisme. Ils s'étaient toujours compris en silence, dans une légère symbiose de connivence. Pitera' fixait la chambre vide de la mère louve. Il avait mal.

Peyre le regardait sous ses épais sourcils. Il avait fini de tailler. Il se leva dans la lenteur des savants. Arrivé près de Pitera', le vieil homme posa sa grosse main de biologiste sur l'épaule du jeune cofondateur, sans appuyer. Pitera' leva mollement le nez. Le vieil homme lui déposa le morceau de bois dans la main et disparut lentement dans le couloir.

Pitera', observa le petit objet.

Un lion taillé dans le bois. Il veut me donner du courage. Merci Peyre.

Le regard de Pitera' dériva vers l'autre corridor ; celui qui contenait la chambre de H.

Les trois portes en fer étaient grandes ouvertes.

Ils ont libéré les lucioles noires. Les petits cons !

Séquence 5 : **De Jébusion à Varennes**

“Ce ne sont pas des mouches, bande de kakapos ! Ce sont des éphémères !“

(H.)

Interlude : Aquilon le fauconnier

Avec ma femme, on a fini les cartons. On va mettre le petit à l'abri des caïmans. Avec les événements caïmans, on n'est pas tranquille.

Libeccio m'a raconté qu'il avait failli participer. Dès qu'il a entendu l'appel du Firmo Pape, il a foncé aux Cimes, mais il y avait trop de monde pour qu'il puisse s'approcher alors il nous a ramené un bout du mur d'enceinte pour "l'Histoire", comme il dit. Il voulait même en ramener d'autres pour lancer un commerce mais je lui ai dit que c'était buse⁸³. Il n'a pas de remorque pour sa voilette.

Je pense que cette émeute nous pendait au nez. Il y a trop de naufragés parmi les caïmans. Ils ne peuvent pas s'intégrer parce que c'est des sauvages tout droit sortis de l'Ultime. Et c'est encore nos impôts qui vont payer les réparations de leurs dégâts. Mais la bonne nouvelle c'est que, très bientôt, il y aura une strate entière entre eux et nous. Et puis si je gagne au passerrellionnaire, il y en aura peut-être deux mais il ne faut pas rêver trop haut. Ma mère me disait « c'est pas une cité de rêveurs ici, mon Aquilon ». Elle me manque.

Normalement, avec Libeccio, on finit l'année sur le terrain des Drontes et on passe aux Dindons l'année prochaine. On fêtera notre départ au Bird. Et puis on rencontrera le nouveau terrain professionnel, les nouveaux tortillards, les nouveaux collègues. Je n'aimerais pas qu'ils nous prennent de haut vu nos origines. Il faudra trouver une école pour le poussin et lui offrir des beaux vêtements pour qu'il s'intègre. Après, les gratte-papiers tamponneront nos macarons

⁸³ Idiot.

aux Cimes et on sera fin prêts pour notre nouvelle vie.

Ce matin, même sans café, ma femme a souri. Elle n'avait plus mal au crâne.

Aujourd'hui apporte une tiédeur délicate. Et puis il y a les vents artificiels qui nous ramènent l'air printanier du V.A.B.

C'est dommage que le V.A.B. soit interdit au public parce que j'aurais bien promené ma petite famille dans l'herbe. En même temps, c'est une question de sécurité. Les automates sont dangereux, je comprends les autorités.

Ma femme, mon fils et moi, on s'installe aux Dindons. Mon cœur est plus léger qu'un faucon. On approche de midi, je crois, quand une voix de thryothore⁸⁴ me maltraite l'oreille, comme quand Libeccio profite de ma concentration avec mon faucon pour hurler dans mon dos. Ça le fait rire. Sauf que là, cette voix est sinistre. Elle vient du haut-parleur des Cimes. On se regarde comme deux buses avec ma femme.

- ...Mais !? C'est pas le Firmo pape, ça ! C'est quoi cette histoire, Aquilon ?

- J'en sais rien, ma colombe. C'est peut-être un délégué de chez Hermes ou un truc dans le genre. En tout cas, j'ai rien compris à ce qu'il a dit !

- Il a dit qu'il est midi... Mais on "s'effrite" de quoi ?

⁸⁴ Le thryothore des roseaux (*tryothorus arundineus*) est un oiseau vivant dans les marécages et dont le cri enroué, glapissant et répétitif est particulièrement désagréable.

Ma femme bouge ses lèvres mais je n'entends plus rien. Comme si on m'avait bourré les tympans de coton. La Fine Cité est comme saturée de coton invisible. Ma femme et moi, on lâche le canapé. Il tombe sans bruit. J'entends mon cœur qui bat à l'intérieur de mon crâne. Ma femme se frappe les oreilles. Elle a la bouche ouverte, elle doit crier, peut-être. Mon... Mon asthme ! Je n'avais pas eu d'asthme depuis tout petit. Je suffoque. Je veux appeler à l'aide mais rien ne sort. Les images paraissent irréelles sans le son. Mon fils ? Où est mon fils ?

Des... Des petites boules noires montent de partout. Elles coulent dans toutes les directions comme de l'encre épaisse. Elles se collent aux soleils artificiels. Elles se jettent sur mes yeux ! Je les repousse. Des mouches diaboliques ?! Elles noircissent le monde, ma tête.

Je suis Aquilon, fauconnier. Je ne sais plus où je suis. Je ne sais plus qui je suis. Le monde n'existe plus. Je sens que ça vibre. Je sens que ça penche. Je me suis recroquevillé, je crois. Je sens mes genoux sur ma tête. Ça penche plus fort. Est-ce le sol ? Est-ce moi ? Est-ce vrai ? Je glisse, ça râpe ma peau. Ça brûle, fiente ! La douleur paraît tellement réelle. Ma mère, ma femme, mon poussin, mon faucon. Est-ce qu'ils sont dans ce cauchemar ? Je... Je crois que je tombe. Une immense douleur. Dans l'ombre et le silence.

Fin de l'interlude.

*Le 23 Mars de l'an 48 post G.M.,
10H02 - Les Cimes (Terrasses) - café le Varennes -*

Les trois emplumés avaient fini leur paquetage. Ils avaient différé leur départ à cause de cette maudite sédition caïman. Revolin avait promis un an de café à la grande foule qui s'amassait, têtes de caïmans sous le bras, devant le petit bâtiment des réclamations. Ils devaient fuir avant que ce petit mensonge d'état ne soit révélé. Xlokk, Revolin et Blascht avaient passé la main à leurs adjoints. De toute façon, les Firmos déléguaient et délaissaient depuis de longues années les manettes du pouvoir aux sous-fifres, se consacrant entièrement à leur *traitement phénix*. Ils avaient nommé clairement la chose cette fois-ci, pour le plus grand bonheur de leurs conseillers. La reconnaissance est une denrée humaine si rare et si convoitée par les passerelliens. Clairvoyants, ces trois roublards immortels anticipaient la chute de la Fine Cité. Les caïmans fraîchement anéantis, les différentes strates ne tarderaient pas à s'écharper. La Fine Cité est trop fragile sans un ennemi commun.

On ne peut fédérer un peuple humain qu'autour de la peur et de la haine.

Xlokk était profondément heureux de ce nouveau départ en terre sauvage. Les cacophonies de la *haute ville* pesaient lourdement sur son moral et, comme tout insatisfait chronique, il avait besoin de changement.

Revolin, lui, redoutait les voyages et les imprévus de toute sorte. Il se sentait acculé par la tournure des événements. Il souffrait silencieusement de l'abandon de son empire.

Quant à Blascht, il avait soupesé la terrifiante déculotté qu'avaient subi ses milices. Il pressait le pas dans l'espoir de sortir au plus vite de ce guêpier. Sans ses soldats, il se sentait nu.

Les trois hommes, accompagnés d'une belle escorte de gardes du corps, de médecins spécialisés dans le traitement phénix et d'oiselles finement sélectionnées pour le grand voyage, se rendaient à présent dans la banque avicole.

- Blascht, tu es bien sûr de toi ?

- Tu me casses les ailes, Revolin ! Il est trop important pour qu'on parte sans lui. On va le chercher et on se tire.

- Il n'a jamais précisé qu'il voulait venir... Et on ne connaît même pas son nom ! Ce gars-là est tellement chiant !

- Arrête tes pintaderies ! Un homme de sa trempe, ça ne précise pas ! On a acheminé ses affaires dans le grand lévitant solaire. Vous, je ne sais pas, mais moi, je ne m'en ferai pas un ennemi.

- Oui, c'est quand même le Banquer-Farmer de la Fine Cité dont on parle. Mieux vaut s'en faire un allié que de "la lui faire à l'envers !"

- À la bonne heure, Revolin ! Et puis le temple est grand, il sera dans son coin et nous dans le nôtre.

Devinant la tension à peine contenue de ses acolytes, Xlokk parvint à les convaincre de prendre un dernier verre à la santé de la Fine Cité avant d'emmener le Banker-Farmer vers le grand lévitant solaire. Cet homme austère et tout puissant les avait toujours plongé dans un malaise craintif. Une bonne rasade pourrait les motiver.

Les trois hommes laissèrent leur escorte devant la porte pour un dernier verre de diva-vodka. Comme ils ressentaient une pointe de nostalgie, ils avaient décidé de quitter leurs appartement pour le café le plus cossu des Cimes, Le Vaninarennes, renommé Varennes par les habitués. Ils louèrent un balcon entier pour y boire incognito tout en profitant des éclats joyeux du riche peuple condor.

Le Varennes était une réplique d'auberge crasseuse du dix-huitième siècle pré-Grande Mutation revisitée à la truelle par les experts historiens. La salle principale comportait des tables en faux chêne admirablement taillées puis intentionnellement abîmées pour leur donner l'aspect du rustique. D'immenses tableaux de la Renaissance pré-Grande Mutation habillaient les murs de silice aux revêtements «pierre». Des danseuses presque nues y dansaient le "french cancan" sur un air de flûte de pan vitaminé de la batterie sablée, l'instrument typique des goûts musicaux des hautes strates.

- C'est peut-être la première fois qu'on y va mais je sens que tout ça va me manquer.

- Tu es trop nostalgique, Xlokk ! Levons nos verres à la terre promise... Levons-les pour la ville sauvage de Jebusion !

« À Jébusion ! »

Les trois hommes buvaient depuis un bon moment lorsque quelques diptères se posèrent sur leur table.

- Ho !... Ce café est magnifique ! Ils ont même pensé aux mouches pour faire plus vrai. Nous pourrions en construire un comme ça, à côté du temple.

- Ce ne sont pas des mouches, bandes de kakapos !
Ce sont des éphémères !

L'odieuse voix venait d'au-dessus. Elle avait pétrifié les trois Firmos.

Le Enki atterrit sur la table dans un silence surnaturel. Son long manteau noir nappa la bordure boisée d'une chape de cuir épais.

- Mais ! Qu'est-ce que vous nous voulez, volière ?!
On vous a payé !

- Et si c'est pour le corbeau, on ne vous en tiendra pas rigueur, d'accord ?

Aucun Firmo n'eut le cran d'évoquer l'arrêt de l'approvisionnement en café.

H., accroupi sur la petite table ronde, lorgnait les trois hommes en souriant. Il avait les bras croisés sur sa poitrine osseuse et dissimulait ses mains sous les bordures de son manteau.

De son genou droit, dépassait une menaçante lame d'os. Pendue à sa ceinture, une besace volumineuse laissait entrevoir la tête livide du vieux Monk.

Il dégagea ses longues mains blanches, toutes deux munies d'une dague courte à lueur macabre. Le Enki coupa l'élan verbeux du Firmo Pape par une phrase cinglante.

- Pour le fort, rien n'est plus dangereux que la pitié.

- Mais !...Vous êtes complètement fou ! vociféra
Revolin Hermes

D'un unique et souple mouvement, le Enki déploya ses longs bras et son genou dans les trois directions. Il dessinait un vaste triangle dont les Firmos tenaient

les angles. La formidable extension planta les gorges dans un bruissement aqueux. L'attaque aux triples cibles avait été lancée avec tant d'assurance et de fluidité, qu'aucune esquive n'avait été proposée.

- Ces corbacs n'ont pas l'habitude du combat. Ils entrevoient enfin la limite d'une administration sclérosée. Ils mesurent les déficiences de la délégation. Immortels, mais pas invincibles.

Et tandis que les Firmos hébétés se soulevaient de spasmes pré-mortem, le Enki prit le verre des mains tremblantes de Revolin pour se rincer le gosier. Ceci fait, il leur adressa un dernier mot.

- Pour ma "folie", elle est quelque chose de rare chez l'individu. Elle est la règle pour les groupes, les partis, les peuples et les époques.

Du haut du balcon, à l'abri des regards, H. dégagea ses lames des carotides encore chaudes et les essuya soigneusement sur les plumes des cadavres. Son maigre poignet suivait le rythme du French-cancan. Et, sous les encouragements frétilants de sa nuée d'éphémère, il décida de rendre visite au Banker-Farmer.

La grande banque avicole provoquait la désagréable impression du trop massif. H. y voyait la promesse fallacieuse de l'éternité. Il y voyait aussi la peur de finitude des hommes qui l'avaient construite et qui s'y terraient comme des rats. Le banker-Farmer n'en sortait pratiquement jamais.

Que celui qui croit tromper la mort derrière le marbre immortel ou les traitements médicaux ce rassure, je viens l'éduquer.

Le Enki pénétra aisément la bâtisse immense. Au fond de la salle grimée de marbre gris glacial et de colonnes écarlates, gisait l'immense ligne de guichets. Des bureaucrates dégarnis aux plumes ternes y nichaient. Ils ordonnaient d'une main aérienne les immenses files de passerelliens nécessiteux.

Cette salle n'est pas à taille humaine. L'architecture démesurée dépasse les préoccupations esthétiques. Son objectif principal est de ridiculiser les sous-hommes venus quémander leurs plumes.

Le Enki décela rapidement la petite porte en silice que gardait une paire de miliciens hauts gradés.

Il trompa les gardiens d'élite avec ses manges-sons. Il aimait devenir le courant d'air. Ses mouvements étaient trop lents pour attirer l'œil, trop rapides pour fixer l'image et trop silencieux pour provoquer le soupçon. Certains funambules l'avaient surnommé "le fantôme". Il arriva sans encombres à l'étage. Les hauts couloirs étaient tapissés de pailles d'or, sans doute pour le confort des volailles exotiques. Les fresques murales encensaient le phénix. De longs vases d'onyx rassemblaient les majestueuses plumes de paon. Cet éloge avicole appuyé caractérisait bien le domaine privé du banker-farmer.

H. se dirigea tout sourire vers la longue porte ovale au fond du couloir. Puis il entra dans la chambre du puissant aviculteur, comme un serpent.

Le petit homme sur-plumé était debout, face à la fenêtre, entouré de Quetzals roucouleurs. La chambre était étonnamment modeste : pas de lit, pas de salle de bain, pas de cuisine. Des murs blancs cassés, à demi baignés de pénombre, s'envolait un vieil air de Jazz classique pré-Grande Mutation. On

y ressentait la nostalgie langoureuse des premiers sous-hommes économiques. On y décelait le désespoir sans visage du cynisme humain, le manque d'élan vital du trop possédant, la dé-passion.

Le Enki se demanda si le petit sous-homme attendait la mort ou si son arrogance de puissant lui avait coupé tout réflexe de prudence élémentaire.

C'est trop facile.

H. Glissa derrière l'homme le plus puissant de la Fine Cité en évitant d'écraser sa petite basse court. Puis il plaça tendrement sa lame d'os sous le menton de la silhouette immobile.

- Mais !... Tu n'as pas d'odeur ?!

H. appuya sa lame pour graver un sourire écarlate sur la gorge du mutique. La lame rencontra le vide. Perplexe, le Enki recula d'un demi-pas. Il fit danser son couteau à travers la silhouette immobile. Il saisit le bracelet-laisse du banker-Farmer pour l'examiner. Ce bracelet à l'allure luxueuse, qui rattachait les quetzals à leur propriétaire, était muni d'un petit lévitant. Il flottait dans le vide. Le Enki projeta un rire hoquetant.

- Et c'est tout ? Voilà l'incontesté de la Cité sans Rêves ?!, voilà le dieu vivant de la Haute Ville ?! voilà le responsable de la soumission unanime des sous-homme ?! Un hologramme ! Un pantin sans corps ! Une image médiocre ! Depuis le début ? C'est la meilleure blague de l'humanité... La meilleure ! Mouhahahahaha !!!... La meilleure...

H. sortit de la chambre en essuyant les larmes d'hilarité qui débordaient de ses monocles noirs. Il

pressa le pas. Il devait atteindre le haut-parleur de la Citée sans Rêves avant midi.

Je suis Vaudaire Poké, capitaine du poste milicien à la strate des Faisans, dans la firme Katraz. J'ai été promu pour avoir rapporté la tête d'un traître. Mais je n'entends plus, je ne vois plus. J'ai été promu. Je me suis recroquevillé sous le bureau, enfin, je ne suis plus très sûr. Le sol bouge, je crois. Il vibre. Les murs me compressent. Je ne sais plus trop ou je suis, mais j'ai été promu ! Je crois que mon sang coule, c'est chaud sur mes doigts. J'ai mal. J'ai très mal. J'ai l'impression de tomber à l'infini. Dans l'ombre et le silence.

Je suis Austrue Bousemond, j'ai un petit commerce d'aromates dans la strate des Drontes. Comme tout commerce, je suis affiliée à Terra prima. Je n'entends plus les rumeurs de ma ville. Je n'entends plus que mes acouphènes. Et puis je ne vois même plus mes lunettes, au bout de mon nez. Mes rhumatismes se manifestent. Je suis terrorisée par ce noir épais et ce silence profond. De la magie noire ? Les caïmans ? Peut-être que je meurs, tout simplement. Je n'imaginai pas ça comme ça. J'ai besoin de me recroqueviller, mes rhumatismes et mes acouphènes me font mal. Ce n'est pas la mort ça ! Je sens le sol qui se dérobe, ou bien c'est moi ? J'ai été méchante ? Je suis punie ? Il y a une autre douleur. La mort ? Enfin, l'ombre et le silence.

Des millions de pensées vrillées émergeaient du marasme. L'apocalypse sensorielle n'était pas un carnage de masse, pas tout de suite. C'était d'abord une violence intime ; une mutilation sensorielle ; une privation de soi. Nous sommes seuls dans l'ombre et le silence. La peau devient une prison. La peur broie et isole. Loin de la notion d'équilibre, loin de la notion de temps, ces âmes torturées s'effritent jusqu'à leur noyau archaïque. Elles ont contemplé la terreur brute que provoque la perte du sensible. Cette mutilation adoucit la perspective de mort.

Séquence 6 :
L'apocalypse sensoriel

“...C'était dark dark, j'te jure!”

(Knik Baska)

Le 23 Mars de l'an 48 post G.M. - avant midi - Près de l'épicentre

Harmattane arriva aux abords de la Grande Décharge avant midi. Elle se sentit étrangement proche de ce cimetière d'objets hétéroclites et sales. Comme eux, elle était apatride. Licenciée par les hommes du dessus, chassée par les hommes du dessous, il était légitime d'achever sa marche dans cette zone médiane, cet espace d'abandon.

Elle s'assit sur une grosse machine de métal rouillé d'avant Grande Mutation et laissa couler ses larmes. Un sanglot d'enfant étouffé lui répondit à travers les montagnes de détritrus. Harmattane bondit sur ses jambes et suivit le son ténu.

Le Q.G. des petits... Khamsin !

La mère louve retrouva vite le petit garçon affaibli par une trop longue errance. Elle le prit dans ses bras.

- Voilà... C'est fini, Khamsin. Je reste avec toi maintenant.

La mère louve installa l'enfant sur son dos et retrouva vite le chemin escarpé qui rejoignait les premières passerelles. Etrangement, le poids du petit lui redonnait des forces. Pour le moment, ils devaient manger. Et elle savait où l'emmener pour apaiser leur faim béante.

- Harma' ! À chaque fois que tu viens me voir, tu es dans un état pitoyable ! Le petit, c'est le tien ?

- Par la force des choses, oui. Knik, il faut qu'on mange.

- T'inquiète pas pour ça, il doit me rester des trucs au frigo. Niveau qualité, c'est pas les Cimes mais ça nourrit bien, hein !

Le tatoueur aux yeux clair sortit tout ce qu'il avait en réserve. Khamsin se jeta dessus, il était affamé.

- Alors ?

- C'est fait, Knik. L'assassin de Dzhari est mort.

- Bien. Je savais que je pouvais compter sur toi.

Le petit groupe discuta de la sédition caïman et de son échec cuisant. Khamsin raconta sa dispute avec Chergui et sa fugue. Il aborda, avec ses mots, les raisons du projet caïman et l'objectif du Mélancolique. Knik parla de la tension écrasante qui régnait dans la "basse strate", des salves de feu qu'il entendait depuis plusieurs jours, de la peur qui inondait tous les médias. Harmattane les écoutait avec intérêt. Elle mesurait l'écart de temporalité qui subsistait entre la course contre la montre subie quotidiennement par les passerelliens et le temps choisi du funambule. Elle se sentait tellement plus funambule...

- Tu as entendu le haut-parleur d'Hermès, l'autre jour ? Le Firmo demandait l'aide des passerelliens pour zigouiller les caïmans. C'était "dark dark", j'te jure. Et puis après, silence radio.

- Non... J'étais loin. Mais tu n'as pas d'infos sur la fin du conflit ?

C'est alors qu'une voix stridente leur vrilla les tympans.

«Il est midi, les sous-hommes ! (crrr) L'heure de l'ombre la plus courte ! Fin de la plus longue erreur ! L'apogée de l'humanité !..(ffft) Vous devenez toujours plus petits, petites gens ! Vous vous effritez. Vous qui aimez votre confort, certes vous allez périr...

C'est donc, dans une extrême émotion (crrr), qu'en ce jour de printemps radieux, je déclare solennellement l'avènement de L'APOCALYPSE SENSORIELLE !»

Knik, de nature pâlotte, devint blafard.

- C'est quoi cette volière !? Ce n'est même pas la voix du Firmo Pape dans le haut-parleur !

- Harmattane ! Il fait peur, lui !

- Ne t'inquiète pas, Khamsin. Cet individu n'est qu'un sombre kakapo ! Je le connais. Il veut juste se donner de l'importance.

Knik, Harmattane et Khamsin se précipitèrent à la fenêtre. D'immenses pylônes poilus en forme de diapasons s'érigeaient sur la Grande Décharge. Ils étaient redressés à l'aide de longues cordes tirées par les funambules en tenue de combat. Les jeunes hommes et femmes salamandres les appuyaient sur les façades de béton mou des longues tours.

La mère louve sentit un frisson glacial lui parcourir l'échine.

- DES MANGES-S... !

Harmattane se précipita sur l'atelier/table à manger/bureau de Knik pour trouver une feuille de papier et un crayon. Par chance, le tatoueur en laissait traîner partout. Elle dessina tant bien que mal

le pouvoir immense de ces artefacts en appliquant quelques petites tapes sur l'arrière du crâne de Khamsin qui avait visiblement du mal à se concentrer.

L'immense silence s'installa. Un esprit mal préparé à la voracité du mange-son pouvait être frappé de folie. Il fallait agir.

Harmattane sortit de l'appartement du tatoueur tandis que Khamsin et Knik expérimentaient les effets du mange-son en se tapotant les oreilles.

La mère louve découvrit la silhouette de Piter' au loin. Elle en fondit d'émotion. Son psychologue semblait mener une discussion animée avec Sombrelune. En l'absence de son, il accentuait fortement sa gestuelle.

Il veut arrêter cette folie ! Mais... Il essaie de l'empêcher de... Non !

Sombrelune, d'un geste gracieux, venait de renverser un immense baril en défiant le père fondateur du regard. Puis elle en renversa un deuxième, puis un troisième, puis tous les autres. Piteraqa prit nerveusement son crâne entre ses mains. Harmattane avait instinctivement compris ce que renfermaient les barils.

Cette scène muette imprima la mémoire de la louve comme l'ultime terreur. Harmattane se recroquevilla instinctivement dans un coin de passerelle. Puis, elle rampa vers Khamsin et Knik et les attrapa par le cou pour les amener contre elle. La jeune louve fabriquait un cocon de peau. C'était la seule réponse envisageable face au monde vacillant. C'était le dernier réflexe qui lui venait devant la menace indicible. Du coin de son œil, juste avant de plonger

dans les bras de ses protégés, elle distingua le torrent de ténèbres jaillir des barils.

Sombrelune ! Folle criminelle !

Dans le cocon de peau, Harmattane ne perçut que les tremblements saccadés de Knik et les sanglots mouillés de Khamsin qui se noyaient dans l'ombre et le silence. La vibration, qui partait de la mâchoire de Knik, exerçait une tension puissante sur l'épaule de la louve. Elle en déduisit que son vieil ami hurlait en continu. Elle resserra son étreinte à droite. Son poignet trempé mesurait l'impressionnante coulée de larmes de Khamsin. Elle resserra son étreinte à gauche.

Ils ne fallait pas céder. Elle devait transmettre sa force par la peau. Elle devait leur parler par le corps. Et puis la mère louve esquissa un sourire secret.

Ma réponse est la seule possible. J'ai vu juste. Aucun mammifère, aucun être vivant ne peut supporter l'absence de stimulation. En se resserrant, on se ressent. On va survivre ! Il faut juste tenir.

Cette menace indicible brisait les égaux. Elle rongea l'unité de l'être, dans l'ombre et le silence. Saviez-vous qu'un homme privé trop tôt de l'ouïe et de la vue pratiquera irrémédiablement l'automutilation ? Connaissez-vous les angoisses de morcellement liées au corps incomplet ? Aviez-vous déjà rêvé d'un confinement forcé dans une lourde caisse étanche plongée au fond des plus noirs abysses ? Un cube de métal qui étouffe vos cris jusqu'à ce que votre gorge s'irrite de sang ; jusqu'à l'oublier de vous-même ; jusqu'à la folie. L'homme n'est pas un pur esprit. Son corps est un navire qui épouse les flots stimulants du monde. Sans ses voiles pour écouter le sens du vent, sans son gouvernail pour viser le cap, sans équipage pour le guider, il roule sur lui-même comme une coque vide. Il n'est plus qu'un bout de matière perdu dans sa démence. Les sous-hommes ont oublié le sens, les sens, leurs sens. Ils ont étouffé leur nature sous une chape de silice. Ils ont abandonné l'odeur de l'humus, le hululement de la chouette, la tiédeur des pierres chauffées au soleil. Ils ont maudit le corps des femmes et salit les pulsions de l'homme. Voilà la vérité cinglante de l'Apocalypse Sensorielle. Voilà le propos intime de la leçon funambule.

Dans le cocon de peau, trois âmes rejetaient la leçon. Le noir, derrière les paupières serrées, rosit graduellement. Ces quelques minutes s'étaient étirées à l'infini. Harmattane ouvrit ses yeux la première. Des amas de lucioles noires mourantes jonchaient les passerelles sous les soleils artificiels devenus étonnamment ternes. Tandis que quelques survivantes promenaient mollement leur étrange halo d'ombre entre les tours obscures. Cette lueur mouchetée et mourante chuchotait d'irréel.

La plupart des lucioles étranges sont mortes d'une overdose de lumière. Les autres sont montées aux strates supérieures. On a eu de la chance d'être au premier étage.

La mère louve se leva pour contempler l'étendue du massacre. Dans le silence des manges-sons, le charnier encore sombre s'étendait à perte de vue.

Les corps de millions de passerelliens tapissaient les passerelles et la Grande Décharge et il en tombait toujours, au goutte-à-goutte. La mère louve fut frappée par leur posture. Tous s'étaient recroquevillés en position fœtale.

Encore une abomination propre à l'apocalypse sensorielle.

D'innombrables carcasses de voiletures rompaient l'horizontalité monotone des corps tapissant avec leurs mats grotesques, pointant vers les Cimes.

Harmattane, entre ébahissement et terreur, fut tirée de sa contemplation par la petite main de Khamsin. Le jeune garçon tremblait sur ses jambes fines. Il désignait une funambule en tenue de combat qui s'affairait aux pieds des tours.

Manolle ! Mais, que fait-elle ?

La funambule chanteuse prenait le sens du vent avec son doigt mouillé de salive. Elle sautilla vers la

façade ouest de la tour en tirant un énorme fût sur roulettes d'où sortait un canon à eau. L'ex-milicienne reconnue tout de suite l'appareil utilisé par les forces policières d'avant Grande Mutation pour disperser les émeutiers. Mais le dispositif avait été modifié. La cuve sur roulettes ressemblait plus à une bonbonne de stockage pour produits chimiques. Manolle recula de quelques pas pour activer sa lance. Le jet puissant qui en jaillit bavait une fumée pâle qui coulait sur une large surface.

Mais c'est... De l'azote liquide !!!

La mère louve tira Khamsin par le bras et attrapa vivement Knik, encore prostré. Elle trouva précipitamment un monticule de débris qui permettait de passer de la dernière passerelle à la Grande Décharge. En enjambant les corps inertes, en dévalant les détritrus, les compagnons se retrouvèrent dans l'immense plaine vallonnée de "témoignages consumés".

La façade de béton mou arrosée par Manolle se figea en surface ; puis en profondeur. Elle se fissura lentement comme une fine couche de givre. Une longue minute passa. Un petit bloc de matière devenu compact comme le diamant sauta vivement hors de sa base. D'autres suivirent après une lourde attente sous la pression silencieuse.

Seule la souplesse du béton mou peut supporter le poids de ces tours immenses. Il suffisait de durcir la base pour la faire craquer. Comme cette cité à l'allure altièrre est fragile...

La tour titanisque penchait en douceur vers ses sœurs. Elle entraîna les grands mange-sons qui s'y appuyaient. Le silence cotonneux s'écrasa sur le monde. Peu à peu, les voix de la Fine Cité balbutièrent un léger fracas rauque.

- Harmattane ! J'entends un peu ! Mais qu'est-ce qu'ils ont fait ?!

Khamsin céda à la panique. Le silence des mangeons éloignait du réel. Le fracas du carnage était de retour. Son évidence crue ébranlait la conscience d'une implacable vérité. Oui, des millions de gens venaient de mourir dans des conditions indicibles et à une vitesse inouïe. Oui, la cité entière s'effondrait sous les yeux des rares survivants.

- Garde ton calme, Khamsin ! Vois par où la tour tombe. Ici, on est en sécurité.

La mère louve avait enroulé son bras droit autour du petit garçon. Elle sentait les battements saccadés de son petit cœur d'oiseau sous sa fine cage thoracique. Le rythme était irrégulier, hoquetant, inquiétant. Mais de son pouce gauche, sur le poignet fin de Knik, elle éprouvait un pouls placide. L'absence totale d'emballement lui faisait craindre pire encore.

Le bloc longiligne, cramponné à ses sœurs par les milles passerelles, entraîna lentement une autre tour dans sa chute, puis une autre, puis une autre. Les malheureuses victimes en béton mou se pliaient de toute leur souplesse provoquant un terrifiant mouvement de balancier. Les milles passerelles éclataient entre deux blocs ou tiraient à elles les tours alentours. Ce va-et-vient fracassant dégageait une poésie lourde et chaotique. Les dernières âmes vivantes de l'Apocalypse Sensorielle avaient toutes les yeux rivés sur le théâtre démesuré. Il s'amplifiait dans la lenteur du colossal. Le monticule titanique se figea plusieurs fois. La Fine Cité hésitait encore. Elle prenait enfin la mesure de son inconcevable

fragilité. Elle retardait l'inévitable. La tension puissante des tours molles, pliées à l'extrême sous le poids des renonçantes, lançait un long cri artificiel et difforme. Le point de déchirure était proche.

Accroupi sur son lévitant qui filait en direction de la Grande Décharge, le Enki remua ses lèvres souriantes. Il adressa quelques mots à l'intention de la Cité sans Rêves.

« Trop tard, petit phallus en "carton pâte", c'est ta débandade. La mi-molle ne paie jamais. Mouhahahaha !»

Les longues tours de béton sillicé éclatèrent alternativement par série de craquements hurlants. Elles chutèrent dans une lenteur tragique. Leur déclin semblait ralentir le passage du temps. Comme le cœur engourdi d'un animal hibernant, comme une rengaine lancinante sur son antique disque rayé, comme une éternelle agonie.

Enfin, les monstres aux pieds d'argile écrasèrent le sol sur des milliers de kilomètres.

Les tours géantes se fracassèrent dans un tonnerre mort. Cette tonalité basse et vibrante vomit une immense vague soufflante qui projeta les trois compagnons à plusieurs lieux. Puis une autre vague plus puissante et chargée de débris parfois énormes les égratigna de toute part. La dernière vague recouvrit l'immensité crasseuse de la Grande Décharge d'une épaisse fumée de poussière silicée.

Un silence épais berça les restes meurtris de la Fine Cité.

La mère louve sortit des décombres avec le petit Khamsin dans ses bras. Il était inconscient mais son pouls semblait régulier. Elle tira ensuite Knik par le

bras. Bien que le corps du tatoueur lui parut relativement, indemne, sa santé mental était profondément ébranlée. Il gardait les pupilles dilatées et un mince filet de bave reliait ses fines lèvres à son Tee-shirt poussiéreux.

Elle installa soigneusement ses protégés côte à côte contre un bloc de béton mou et examina la plaie qui rougissait son flanc. Par chance, la poussière avait stoppé l'hémorragie. Par malheur, le risque d'infection restait élevé. Elle enduisit sa main de salive et l'appliqua sur sa plaie. Le remède n'était pas miraculeux mais il était accessible.

La jeune louve se redressa pour contempler l'étendue du carnage. Une épaisse brume serpentine glissait sur les ruines. Le paysage était chargé d'une poussière de silice opaque et sèche. Avec ses longues masses de nuages denses, les vestiges de la Cité sans Rêves semblaient suinter de fantômes désœuvrés. Au loin, les cadavres des tours étaient complètement noyés de poussière. Seules quelques souches carrées pointaient sinistrement leurs appendices obliques.

Une seule question animait la louve. Qui avait survécu ?

La réponse se fit entendre. Harmattane sentit un énorme espoir l'étreindre. Elle se rua vers les éclats humains. Au détour d'un bloc de béton, elle arriva au centre d'une bataille sanglante.

Des passerelliens survivants ? Non. Ce sont des biffins. Ils veulent venger la Cité. Malgré l'apocalypse ? Et malgré le mépris que cette ville leur a toujours opposé ? Non. Ils veulent juste se défouler. Ils veulent rejouer la violence qu'ils viennent de subir. Peu importe les cibles, peu importe la raison.

Personne ne pensait aux biffins. Ces clochards apatrides qui n'avaient pas su s'adapter aux lois des strates. Ils vivaient dans la crasse de la Grande Décharge. Ils fouillaient inlassablement dans les ordures de quoi manger, de quoi s'habiller, de quoi vivre et de quoi vendre. Contrairement aux passerelliens des Drontes et aux caïmans qui achetaient parfois honteusement leurs marchandises durant les mois difficiles, les passerelliens des strates supérieures ignoraient leur existence. Ces ombres humaines avaient miraculeusement survécues. Sans doute parce qu'ils n'étaient pas sur les passerelles lors de l'Apocalypse Sensorielle. La mort physique, avait frappé lors des chutes où des accidents. Ils étaient restés indemnes.

Harmattane les aimait bien. Dans son bestiaire mental construit de sauvage, elle les comparait aux ouvriers de l'ombre; aux insectes de la nuit qui aèrent la terre et recyclent les débris végétaux.

Comment ont-ils pu supporter cette attaque terrifiante ? Comment ont-ils pu garder la raison ? Peut-être qu'ils étaient déjà fous.

Maintenant, ils se ruaient à corps perdus sur le groupe de funambules. Ils étaient armés de pierres, de barres métalliques, de surins rouillés. Ils étaient armés de démence. Et ils étaient beaucoup plus nombreux que n'aurait cru Harmattane, beaucoup plus nombreux que les funambules. Ils étaient dangereux.

Le Enki jubilant sauta de son lévitant. Il atterrit sur une montagne de déchets dominant les décombres. À ses pieds, les funambules aux lames d'os tirées s'apprêtaient au combat. La horde biffin les chargeait en hurlant.

Harmattane arriva à hauteur de Reinette lorsqu'un biffin à barbe incertaine visa les deux jeunes femmes de sa barre de métal rouillée. Elles esquivèrent de justesse et Reinette bondit sur l'agresseur en posant sa main sur le poitrail menaçant. Une nuée de veuves noires se répandit sur son torse. L'homme recula trop tard. Le venin arachnide empoisonnait déjà son sang. Harmattane profita du temps de flottement entre deux assauts pour questionner la violence de ses protégés.

- Reinette, pourquoi vous faites ça ?

- Les autres je ne sais pas, mère louve, mais moi, c'est pour vivre à la surface !

Reinette regardait sa mère louve avec gravité. Malgré son jeune âge, la presque femme aux grands yeux dégagea une expression teintée de vieillesse. Elle reprit sa phrase un demi ton plus grave.

- Et puis tu sais, nous avons été élevés dans ce rêve. Jours après jours, nous avons été bercés de vos contes et de vos mythes. Nous avons appris vos manières aussi. Nous, les funambules, nous ne pouvons pas accomplir de symbiose avec les sous-hommes, c'est sûr. Mais nous ne pouvons pas non plus leur laisser la surface. Ils sont trop auto-centrés, ils ont oublié le sens. Et... Frisé aurait été d'accord avec ça.

La petite funambule agile planta avec fureur sa lame d'os dans le sternum du biffin de droite tandis que la mère louve repoussa l'autre agresseur en lui envoyant un violent coup de pied circulaire sous le genou. Elle ne voulait tuer personne. Elle était prise

dans une bataille qu'elle réprouvait et avait eu sa dose d'horreurs. Elle évita de justesse une attaque pernicieuse et visa l'œil de son auteur avec son doigt gauche pour le dissuader de recommencer. L'homme à terre, elle put enfin s'extraire de la zone de combat. Elle gravit rapidement le premier monticule et chercha Piter' du regard. La confusion était totale. Bayal et Sialdo luttèrent côte à côte avec une sauvagerie terrifiante tandis que Jade, plus prudente, essayait de maintenir une distance vitale à l'aide d'un long tuyau métallique. Manolle évoluait à quatre pattes. Elle coupait en cadence tous les tendons des talons biffins qui passaient à sa portée. Les plus jeunes funambules achevaient les blessés sous les encouragements suraigus du Enki. Un groupe de biffins sauvages massacrait un jeune *funambule mais Pitera*q bondissait à son secours.

«Pit' !»

La mère louve se lançait déjà vers son homme lorsqu'un coup puissant lui faucha les jambes.

- Sombrelune !

- Relève-toi, mère louve. Je n'aurai aucun mérite si tu rampes.

Harmattane se redressa d'un bond tandis que la funambule esquissait, en avançant, sa gestuelle hypnotique.

Ne pas la regarder. Ne pas retomber dans ses pièges.

La lame d'os lui déchira l'épaule.

- Tu as de la chance, mère louve. Celle-ci n'est pas empoisonnée. Je veux un combat loyal.

Harmattane ne comprenait pas la haine vorace qui animait la petite Sombrelune. Mais elle analysait son piège. Elle pouvait sombrer dans l'hypnose de sa danse par un seul regard. Elle prêtait le flanc au couteau d'os dès qu'elle baissait les yeux. La louve reculait en titubant. Elle essayait de réfléchir. La menace était limpide, sa terreur épaisse.

- Sombrelune... D'où vient cette haine que tu me voues depuis le début ?
- Tu n'as toujours pas compris, mère louve ?

La lame d'os siffla à quelques millimètres des yeux d'Harmattane. Sombrelune frappait pour tuer.

- C'est pour protéger le Enki ?
- Décidément, tu es idiote, mère louve ! Personne n'apprécie le Enki parmi les funambules. Tu sais qu'il voulait faire de toi sa "femme reine" ? Je ne comprends pas ce qu'il te trouve.

La mère louve évita de justesse un autre coup mortel. Il avait dessiné une fine ligne rouge sur sa gorge. Mais la milicienne commençait à décrypter les mouvements de Sombrelune en se concentrant sur ses pieds. Elle la "ressentait" étrangement bien.

- C'est donc ça ? C'est par amour pour Piter' ? Mais tu es comme sa fille !
- FERME-LA ! Contente-toi juste de mourir !

La jeune funambule exulta de rage. La mère louve l'avait sciemment provoquée pour la pousser à la

faute. Et Sombrelune, en proie à ses émotions, fondit brutalement sur l'ex-milicienne.

Harmattane, d'un même mouvement souple et vif, dégaina sa griffe et perfora la gorge diaphane de bas en haut. À l'aveugle, elle avait presque intimement ressenti son mouvement. Une réminiscence insolite de la communion des corps ; une conséquence inattendue de la danse hypnotique. Elle éprouva alors une souffrance mutilante ; une perte profonde. La mère louve contemplait âprement la vie s'échapper de Sombrelune. Cette sensation de liaison symbiotique laissait décidément des traces tenaces. Une symbiose imparfaite et mêlée de jalousie mais qui dirigeait son empathie sur la jeune funambule. Cette perte d'un petit bout d'elle-même lui faisait mal.

Mon corps et son corps sont liés. Ils se comprenaient, au-delà des mots. Cette petite Moucherolle⁸⁵... Elle ne m'a pas laissé le choix.

La mère louve se précipita vers Piter'. Elle en profita pour enduire son épaule de salive. Les blessures sérieuses affectaient ses mouvements. Elle avait perdu beaucoup de sang et ressentait comme une légère nausée.

Harmattane arrivait au cœur du conflit. H., perché comme un vautour sur un monticule de gravats, vociférait ses incantations jubilatoires.

Il y avait quelques pertes chez les enfants funambules mais la masse biffin s'était sévèrement clairsemée. Le regard encore sauvage de la mère louve en zone de combat croisa celui de Piter' en

⁸⁵ le moucherolle royal est un passériforme des forêts d'Amazonie. Elle est employée comme une injure tendre dans la S.D.P.

proie à d'indicibles tristesses. La caresse nostalgique de deux vieux rêves communs glissa sur leurs âmes tourmentées. Il y avait celui d'un enfant sur la proue d'un bateau qui quitte son monde devenu hostile, comme on plonge dans l'abîme. Il y avait celui d'une enfant nue près d'une louve aux yeux sombres, sur une falaise giflée de vagues lourdes. *C'était avant l'orage*, murmurèrent-ils, *c'était il y a longtemps*. Ces deux rêves se touchaient aujourd'hui comme ils avaient éclos pour la première fois, par les yeux. La symbiose d'âme les fortifia.

« Voilàà l'Apocalypse Sensorielle ! Voilààà l'expression pure de la créativité funambule ! Ne vous sentez vous pas pleinement vivant en cette glorieuse journée ? »

Piteraqa n'avait pas détourné son regard d'Harmattane. Il avait gravi le monticule du Enki, avec au poing droit, un petit lion de bois sculpté, au poing gauche, sa lame terne.

Tremblant mais résolu, Piteraqa lança un premier coup timide sur la moelle épinière du Enki. La lame ricocha sur un os. Le deuxième coup, plus appuyé, s'enfonça dans la chair noueuse. Le troisième coup, éperdu, déséquilibra les deux hommes qui roulèrent l'un sur l'autre au pied du monticule. Et puis il y en eut beaucoup d'autres.

Piteraqa ne sortit de sa transe meurtrière que lorsqu'Harmattane l'enserra tendrement.

Il leva le nez sur les décombres. Un cercle de funambules silencieux s'était formé autour de lui.

Peyre et Khamsin, qui tenait Knik par la main, les avaient rejoints. Tous étaient suspendus, comme sur un fin fil de soie brute.

Piteraqa, hébété, contempla l'étendue de son carnage. L'histoire, son histoire s'était répétée. Il se revoyait maintenant avec une netteté chirurgicale en train de poignarder sauvagement ce client violent, sur le lit de Rose, dans la maison rouge. Il était à califourchon sur le client, les draps défaits, gorgés de sang noir. Ses genoux éprouvaient le contact chaud et gluant. Rose, était nue, prostrée contre le mur. Elle avait un visage tuméfié et tordu. Piteraqa qui vivait dans ces yeux aimants miroitait à présent dans ce regard dégueulasse. Les grosses lèvres vulgaires avaient alors craché...

« Je suis fière de toi, fils. »

Le Enki avait susurré cette phrase en arborant un sanglant sourire. Piteraqa se dégagea vivement de ce corps et du souvenir traumatique. L'homme squelettique se redressa péniblement. Il ôta ses monocles noirs et fusilla l'assistance de ses yeux rouges vifs. Certains crurent y déceler de la peur mais la plupart y lurent sa passion impie. Le sourire large, qui plissait ses joues creuses jusqu'au crâne, glaça les âmes. Pourtant, pour la première fois, cet homme sans âge, sans passé et sans scrupules paraissait abordable, humain.

Il avait toujours répandu une aura surnaturelle. La source terrible de cette inhumanité tenait à une vérité simple : l'absence totale d'allégeance. Aucune morale, aucune étique, aucune éducation, aucune affection, aucune croyance, aucune conviction, aucune communauté ne dictaient son destin. Il était plus lisse que l'obsidienne polie, plus dur que le diamant, plus libre que le vent. Et, dans le monde des hommes, cette indépendance exceptionnelle le hissait au rang de dieu. Les funambules l'avaient tous compris. Ils se tenaient à une distance

respectueuse du guide qui cristallisait la crainte et l'admiration mêlées. H. pouvait tuer sans raison ou donner tous ses biens par pulsion. Il pouvait braver tout ce qui asservit l'homme, sans courage ni crainte, par pure envie. Mais en cet instant ; il n'était plus qu'un homme soumis à "la seule terreur sérieuse". Il allait enfin se soumettre. Certains funambules semblaient incrédules devant cette situation inédite. Ils se demandaient par quelle tour invraisemblable le Enki contournerait l'ultime loi naturelle. Il avait sûrement prévu quelque chose d'improbable ; un tour de passe-passe, une doublure, une potion magique...

Piterak rêvait.

Assis dans son sang, le Enki livide adressa un dernier message à son peuple.

« En vérité, nous avons sauvé l'humanité. Nous avons renversé les sous-hommes et leur parodie d'humanité. Ils ont oublié le sens. Ils ignorent la vérité dans sa multitude ! »

Le Enki toussota quelques gouttes vermeilles. La douce Manolle, qui n'était pas si douce, en profita pour lui adresser une ultime question.

- Ô, Enki. Nous connaissons la vérité dans sa multitude mais, en ce jour étrange, peux-tu nous la rappeler ?

Le Enki semblait heureux de la question. Il manqua de s'étrangler en tentant d'y répondre. Puis il prit une longue et profonde inspiration et parla encore.

« ...Il existe autant de vérité qu'il existe d'hommes vrais. Certaines vérités semblent inexorables, d'autres sont chancelantes. Mais les hommes vrais peuvent réaliser l'impossible lorsqu'ils sont animés de l'élan vital. C'est leur force, c'est leur magie, c'est leur nature. Les sous-hommes, par leur rationalisme débilitant, ont eu peur de cette toute puissance. Ils ont balisé le champ des possibles. Ils ont réduit les vérités à une unique et méprisable réponse, celle de la possession. Et cette vérité, mes chers funambules, condamnait les sous-hommes à une soumission grotesque. Elle les a infantilisés. Elle en a fait de petites ombres rabougries.

Vous, mes chers funambules, vous avez donné un nouveau souffle à l'humanité. Vous avez réalisé ces vérités chancelantes par vos découvertes jaune mûré. Vous les avez bercées par vos sommeils bleu paresse. Vous les avez défoulées par vos élans rouge passion. Vous êtes vous-mêmes une vérité chancelante par votre sang mêlé... »

Les yeux écarlates du Enki perdaient leurs pigments. Le rouge virait au pourpre. Mais le guide reprit la parole en redoublant de vigueur.

«Pour la première fois dans l'histoire des hommes, une vérité chancelante a vaincu un rationalisme débilitant. Pourquoi cette guerre ? Parce qu'elle est la seule guerre sans avarice de ressource ou conflit de soumission. Parce qu'elle est la première guerre sans régents, décidée par un peuple insoumis. Parce qu'elle montre au sous-homme à quel point son mépris du chancelant peut lui être renvoyé sans chanceler....»

Piterak retrouva le réel. H. n'avait pas commencé sa tirade. Le souffle rauque, l'œil torve, il agonisait péniblement. Il ricana alors :

«J'ai donné un coup de pied dans cette fourmilière abjecte.»

H. expira, le sourire aux lèvres, la dentition scintillante face au soleil naturel qui inondait le ciel fraîchement dégagé. Il avait parlé d'une traite, sans inspirer au préalable. L'air ne rentra plus.

Piterak, profondément déçu, replongea dans son monde mental.

Un colossal essaim d'éphémères s'amassait au centre du cercle. Il se pencha sur le corps vide. Il troublait la stupeur ambiante mais partageait l'instant interdit. Une symbiose parcourut tous les êtres rassemblés autour du corps. C'était une symbiose de deuil, une communion ressentie. Seule la naissance, la souffrance, les pulsions naturelles et la mort pouvaient unir tous les êtres vivants autour d'une même émotion. C'était la base primale de la symbiose. C'était la première accroche d'alliance des vivants.

Les éphémères, comme les funambules le savaient. Les autres l'éprouvaient avec intensité pour la première fois.

Une petite bulle irréelle sortit du crâne osseux du Enki.

- Pit' ! Tu vois ça ?

- Oui. C'est sa bulle d'âme.

La bulle d'âme monta doucement. De plus près, on aurait juré qu'un Enki miniature logeait à l'intérieur. Il avait la peau lisse et rose d'un nourrisson. Les

éphémères au vol funèbre accompagnaient la lente ascension. La bulle flottante accompagnée de son essaim gagna les hauteurs célestes. Plus aucune passerelle ne barrait la route. Plus aucune terrasse ne cachait le soleil. L'irrationnel était à nu.

Lorsque la bulle termina sa longue montée, lorsqu'elle fut une pâle étincelle, perdue dans l'immensité azurée de mars, elle éclata sans bruit. Le ciel se couvrit presque immédiatement de nuages épais. Un vent glacial agita les tignasses humaines, tandis que les éphémères se dispersaient dans un tourbillon plein de contradictions.

Dans ce chaos surnaturel et brutal, l'atmosphère prit une teinte lourde électrique. Nul ne savait alors si l'espace malmené entourait les corps ou s'il les habitait. L'apesanteur appuya massivement sur chaque épaule.

Sous une pression devenue indicible, le temps étrange s'étira à l'infini.

Soudain, le vent désorienté s'arrêta. La respiration du monde devint une apnée, une paralysie, une pétrification.

Par un mimétisme insensé, les êtres présents avaient tous retenu leur souffle.

Enfin, le ciel se fissa en quelques flocons. Puis il creva dans une éclaboussure glaciale de neige. La voûte du monde, congestionnée de nuages lourds, avait avorté d'une douleur surnaturelle. Comme si cette bulle d'âme impie qu'elle avait gobée de force violentait sa gestation. Comme si la gravité des cieux avait été torpillée par cette gélule stérilisante. Pour les hommes et les femmes qui connaissaient H., il semblait évident que chaque événement de sa vie devait perturber le cours du destin. Ce mot même, destin, était une insulte dans sa bouche. Il était de

ces hommes qui luttèrent contre le destin. Il était de ces êtres qui réécrivaient leur histoire chaque jour ; dans l'impertinence toujours, dans le sang parfois. Sa mort était donc vouée à enfiévrer le cours du monde, une toute dernière fois.

Une neige épaisse ponctua les ruines. Elle écrasait la poussière silicée sur les décombres encore tièdes. Les funambules, bouches bées, découvraient leur premiers flocons.

- Pit' ? Mais qu'est ce qui se passe, volière ? Des giboulées ?

- Il était fils de chaman, ma louve. Il a grandi dans les étendues sibériennes. Il... Il neigeait à sa naissance. Sa bulle d'âme a absorbé l'intempérie pendant l'accouchement, comme le veut la tradition des gens de là-bas. C'est la fin de son cycle. C'est la fin d'un cycle.

Les funambules reprurent la dernière phrase du père fondateur dans un souffle.

« C'est la fin d'un cycle. »

Harmattane, préféra rester sur sa première explication.

La tempête de neige dura peu. Elle avait tenté de recouvrir les ruines obscènes, sans succès, souhaitant tourner cette page si déroutante de l'histoire. Elle pleura de pitoyables pâtés bruns sur le vaste échec de béton mou qui tapissait la Grande Décharge, puis elle disparut honteusement dans les fissures des gravats.

Au loin, la grande roue de verre sillicé, libérée de ses essieux, débuta sa course lente vers l'océan. De

nature compacte, elle avait supporté la chute et les blocs de béton mou qui s'étaient pliés jusqu'à rompre sur sa surface translucide. Elle était enfin libre.

Le vieux Peyre appuya son étreinte chaude sur l'épaule de Piterak.

«Reviens avec nous, Piter'.»

Le biologiste s'éloigna lentement et analysa la silhouette immobile. Il lança alors sur un ton grave.

«Cesse de te rêver à travers cet homme. Il était fou. Il est mort. Le Marc, c'est toi, Piter'. Ça a toujours été toi. Les petits ont besoin de toi.»

La silhouette tressaillit. Peyre poursuivit sa route sous ses gros sourcils.

Les funambules mesuraient l'instant fêlé.

Ils se ressaisirent vite.

Manolle sortit de sa besace un étrange instrument de cordes, d'os et de peau amphibienne. Elle caressa les cordes en lovant sa voix suave entre les vibrations subtiles. Son chant réchauffa les cœurs alentours. Sialdo posa sa main puissante sur l'épaule de sa sœur puis médita à ses côtés comme il le faisait après chaque combat. Bayal déshabilla les Biffins gisants pour préparer de grandes tentes à bivouac. Il devait déchirer puis coudre les tissus avant la nuit. Il exprimait ainsi sa passion des peaux et sa place au sein du peuple. Jade réunissait quelques gravats et matériaux isolants pour armer les tissus des tentes que préparait son grand frère. Reinette, la funambule préférée des jeunes enfants, sortit son grand cahier en peau pour relater la journée. Elle avait commencé à écrire ses mémoires après la mort de Frisé. Elle n'arrêtait plus depuis. Elle commentait ses écrits au

fil de sa plume pour ravir et rassurer les petits funambules amassés autour d'elle. Peyre, après avoir soigné les blessés, s'assit face au paysage délabré que ses défunts concitoyens appelaient encore hier "la Grande Décharge". Le vieil homme silencieux bourra sa pipe de tabac au cumin et envoya quelques baisés fumants pour apaiser le ciel encore contrarié. Les volutes parfumées lui rappelèrent les coutumes funambules. Il souhaitait préparer lui-même les morts fumées qui animeraient les longues veillées à venir. Il y avait beaucoup de funambules défunts à fumer ; les jeunes funambules morts sous les coups des biffins, Thorynque, Sombrelune et, bien sûr, le Enki. Il fallait étaler les morts fumées sur plusieurs vies d'éphémères pour éviter que tout le monde ne tombe malade. Lui, il souhaitait surtout contempler les étoiles, aller chercher les funambules handicapés restés au chaud dans les catacombes et relâcher les lucioles du Marc. Plus aucune lumière citadine ne les menaceraient désormais. Sa pipe finie, il retrouva Jade. Dans le secret de ses yeux graves, il avait eu peur de la perdre.

Une légère euphorie semblait enfin naître des cœurs funambules. Sans même se concerter, tous souhaitaient rester sous les vents naturels. Chacun appréciait à sa façon les parfums enivrants de ce début de soirée printanier. La neige avait écrasé les fumées du cataclysme. Tout semblait déjà loin.

Jade et Reinette s'approchèrent du couple que les récits mythoriens évoqueraient par la suite comme "les parents funambules". Elles posèrent ensemble leurs mains sur les épaules du père fondateur.

- Tu as bien fait, Pitera. Il n'attendait que ça. Tout le monde le respectait mais personne ne l'aimait, tu sais.

- Oui !, il ne l'a pas volé, c'est sûr ! Moi, il me faisait un peu peur avec ses folies. On le fumera quand même mais moi, je vais crapauter !

- Pfff ! Ça, c'est normal pour une Reinette !

- T'es pas drôle, Jade !

- Merci, les filles. J'ai juste besoin d'un peu de temps pour digérer tout ça. Mais je suis content que vous soyez en vie, toutes les deux.

Elles se tournèrent ensuite vers la mère louve pour un câlin de symbiose, puis partirent chasser de quoi nourrir le petit peuple.

Khamsin s'approcha à son tour en tirant Knik par la main.

- Harmattane. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Je ne sais pas, Khamsin. En tout cas, on reste tous ensemble. Oh !... Je sais que tu n'aimes pas beaucoup les funambules mais on va apprendre à vivre avec eux. Pour l'instant, tu vas les aider à chasser.

- Mais...

- Pas de "mais", jeune homme ! Ils ont besoin d'aide. Et moi je suis blessée. Laisse Knik près de moi et va maintenant !

Le tatoueur restait assis sur un monticule de gravats. Son regard bleu délavé avait perdu les contours du réel. Son esprit restait prisonnier de l'Apocalypse Sensorielle.

Peut-être qu'avec le temps, j'arriverai à le sortir de ce trou noir dans lequel il s'est perdu. En attendant, je prendrai soin de lui.

Un vent léger souffla sur les décombres de la Cité sans Rêves, là où, désormais, vivent les salamandres. Il était chargé de pollen et de vie. Il avait dû glisser le long des éoliennes en suivant les vents métalliques du Vaste Automate Bucolique qui redeviendrait peu à peu sauvage, parce que la nature a horreur du vide. Parce qu'une vie végétale n'aime que la diversité et exècre l'uniformité de sa condition de champ artificiel. Parce que les sous-hommes qui ont asservi les vies jusqu'à s'asservir eux-mêmes sont tous morts et que la nouvelle race humaine aime le chaos du sauvage au point de s'y fondre dans une symbiose totale. Parce que ce jour mythorique marque la naissance de l'ère funambule.

Le soleil rouge du soir allongeait les ombres des ruines. Les funambules avaient enterré les derniers biffins. Ils avaient monté leur campement et allumé un grand brasier. Les cochons sauvages qui rôdaient autour de la Grande Décharge suffiraient à nourrir le petit peuple. Un sarcophage de fortune, monté à la hâte, servirait aux premières morts fumées. Les lucioles libres ponctuaient l'étendue post-cataclysmique de milles lueurs incertaines. En moins d'une enfance d'éphémère, les funambules avaient reproduit le cocon chaleureux de leur Marc natal. Ils débattaient passionnément avec les enfants sur leur avenir, leurs récits guerriers, leurs envies, autour d'un grand brasier. Ils étaient dans l'effervescence du renouveau.

À quelques pas, face au soleil mourant, les "parents funambules" s'étaient retrouvés.

Sans se le dire, ils ressentait la symbiose ravivée qui les avaient unis dès leur rencontre. La douceur merveilleuse de leurs sentiments apaisait leurs souffrances passées et guérissaient leurs blessures. Harmattane se tourna vers Piteraqa. Le parricide retrouvait peu à peu des couleurs. Il s'était libéré d'une emprise à la fois confortable et suffocante. La douleur de la perte et la frayeur de l'interdit profané s'estompaient lentement. Elles laissaient place à une liberté vertigineuse. L'homme nouveau souhaitait ardemment la remplir d'amour.

- Ma douce... Peyre m'a donné un onguent pour tes plaies.

Il lui tendit une fiole à l'odeur acide.
Puis il reprit sur un ton plus grave.

- Tu m'as donné la force d'être un homme. Me donneras-tu le bonheur d'être ton homme ?

La mère louve, malicieuse, caressa son ventre.

- Seulement si tu me trouves des fraises.



La luciole.(photinus pyralis)

• *La luciole ou "lumière de vie" est sacrée pour le peuple du Marc. Cette petite étoile palpitante de vie chasse les ombres de la communauté. Son rayonnement étrange enveloppe l'âme comme une drogue euphorisante propice à la création.*

Les funambules ont réalisé une symbiose parfaite avec l'insecte en lui offrant en retour un lieu de nuit éternelle pour son bal amoureux.

seules les femelles brillent, pour attirer les mâles qui captent leurs soupirs lumineux avec «l'œil noir».

Il est le réceptacle qui traduit la lumière en langage, le langage en pulsion, la pulsion en saillie, la saillie en vie.

On pensait que les lumières aveuglantes des cités humaines avaient décimé la race en dupant le précieux réceptacle, mais les funambules ont sauvé les lucioles. Puis ils ont révélé le vrai pouvoir de «l'œil noir»...

Epilogue

«Je suis le vent et toi l'écume.
Je te déconcerte.
Je suis l'écume, toi le bouillon.
Je me dissous.
Je suis le bouillon, toi le krill.
Je te malmène.
Je suis le krill, toi l'écume.
Je te remue.
Tu es devenu l'errance flottante ; moi, ton élan
vital.»

Sombrelune
(Initiations aux danses hypnotiques.)

Recul Mythorique

« Chers funambules, il est temps de revenir sur le dernier grand mythe de nos ancêtres, les sous-hommes. Il illustre parfaitement l'essence de leurs erreurs. Il désigne précisément la base de leur régression. Nos marco-mythoriens l'évoquent comme «le mythe du complexe phallique». Oui, les enfants, réjouissez-vous, nous allons parler de pénis. Mais ce pénis là est symbolique. Il est le pénis de la toute puissance rêvée des sous-hommes. Ne soyez pas déçus, c'est tout aussi passionnant !

Durant l'Ultime, comme vous le savez, une Cité humaine c'est barricadée. La terreur de ses habitants fut le moteur de leur développement écologique. Oui, sourire-narquois, ils ne maîtrisaient pas notre bonne vieille bio-énergie, mais, au regard de l'histoire sous-humaine, ils avaient déjà fait un grand pas ! Ils s'étaient libérés des antiques énergies fossiles et de l'interdépendance désastreuse qu'elle provoquait.

Qu'ont-ils fait des morts de l'Ultime ?... C'est une bonne question, Peau-de-lézard, mais on dévie du sujet... Non, Nez-coulant, ils n'ont pas fumé leurs morts. D'abord parce qu'à cause de la symbiose ratée, ils ne les considéraient pas comme "leurs" morts et ensuite, parce qu'ils n'étaient pas assez raffinés. Et parce que les morts de l'Ultime étaient trop nombreux et souvent en petites miettes... Et, oui, Longs-bras, ils étaient nuls en puzzles...

Et, à trop fumer de morts, ils seraient tombés malades, en effet, Petite-santé...

Mais reprenons, s'il vous plait. C'est la fin de la saison jaune et nous n'avons pas fini le programme !

Ou en étions-nous ? Ah oui !, la cité des sous-hommes. Nos marco-mythoriens pensent que sa hauteur démesurée était une conséquence de leur lâcheté au combat. Ils rachetaient ainsi leur couardise durant l'Ultime par une architecture symbolisant le phallus guerrier. Ce mythe est particulièrement intéressant, les enfants, parce qu'il illustre à merveille l'état d'esprit des sous-hommes de l'époque. Ayant raté leur symbiose, comme nous avons pu le voir précédemment, ils avaient adopté une relation de compétition entre eux. L'architecture même de leur cité les classait selon leur niveau de possession. Et chacun rêvait de grimper plus haut dans le grand phallus. Ce besoin de possession compulsif, cette envie d'écraser l'autre pour s'accomplir, cette incapacité à reconnaître que son voisin n'est qu'un soi-même avec une autre histoire, c'est la base de la toute puissance fantasmée. C'est aussi le troisième stade de régression infantine que vous aurez à vaincre.

Lorsque vous aurez combattu vos besoins de succion et d'appartenance à la figure nourricière. Lorsque vous aurez transcendé vos découvertes fécales et votre pouvoir sur votre propre corps ; vous devrez retenir cette envie d'exercer ce pouvoir sadique sur vos frères et sœurs, alors vous serez prêt pour votre éveil. Vous accomplirez vos symbioses. Vous subirez votre initiation. Vous passerez de ceux qui ont reçu à ceux qui lèguent. Votre seconde peau sera dure comme le diamant et absorbante comme l'oeil noir des lucioles luminophages. Votre nouvelle peau acceptera les reflux salés du monde. Vous penserez comme un homme, comme une femme, comme une bête, comme le vent. Vous contemplez le monde de vos milles yeux, vous deviendrez funambules.

Bien ! Chers enfants, j'espère que cette saison jaune mûrie n'a pas été trop longue. Vous pouvez rejoindre vos grands frères et sœurs pour les aider dans leurs créations, vous lancer dans un projet ou bien méditer mes cours. Mais nous savons tous que vous choisirez les travaux pratiques.»

Le vieil homme adressa aux enfants un sourire plein de miel. Ses élèves aux tâches mouvantes se levèrent en pagaille et se dispersèrent en folie.

Le professeur ce leva, heureux et fatigué. La nouvelle génération était prometteuse. Il sortit de sa tunique de toile ample et fine un petit lion en bois tendrement patiné par le temps et légué par ses lointains aïeux.

Harmattane !, Révérée Mère louve. Pitera !, Vénéré père fondateur. Vous aussi, vous seriez fiers de cette génération qui marche dans vos pas de géants ! J'espère que vous seriez fiers de moi aussi.

Ses yeux gris fixèrent un long moment les vastes plaines d'Ethiopie. Le grand soleil pourpre coulait sur les terres brûlantes. La chaleur écrasante de l'après-midi laissait place à la tiédeur délicieuse du soir. Après une longue méditation, le professeur bourra sa pipe tubulaire à embouchure évasée d'artémisia sèche et de cumin. Lorsqu'il fumait son herbe parfumée, il se sentait proche des grandes figures mythologiques de ses cours.

Il eut subitement l'envie irrésistible de cajoler la génération suivante. Il se dirigea vers sa maison-vivante dans une sérénité jubilante dont seul les grands-parents ont le secret.

Il retrouva sa toute petite fille aux boucles noires pour des rires ensoleillés.

Fin

REMERCIEMENTS :

Merci à Lucie Merlet pour toutes ses corrections.

Merci à ma sœur pour son aide, sa touche personnelle, ses remarques et son savoir-faire.

Merci à mon cousin pour ses remarques et son soutien.

Merci aux amis qui m'ont lu et m'ont encouragé à persévérer.

À ma douce, à Marc.